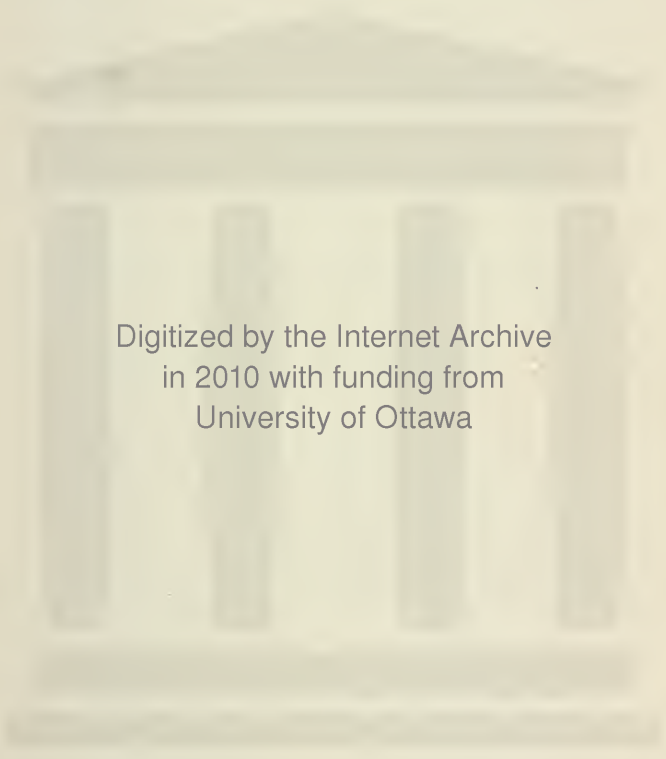


UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

REVUE
DE
LINGUISTIQUE
ET DE
PHILOGIE COMPARÉE

TOME XLVI

REVUE
DE
LINGUISTIQUE

ET DE
PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIE PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
INSPECTEUR DES EAUX ET FORÊTS

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

TOME QUARANTE-SIXIÈME

CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE
E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers, 5

—
1913

133243
2576/14

LA LINGUISTIQUE

(Observations sur un discours récent)

La France, quoi qu'on en ait dit, est au premier rang des puissances colonisatrices; partout où elle s'est établie, partout où elle a passé, elle a laissé une trace ineffaçable. Sa langue et son esprit vivent encore à Maurice, que nous appelont l'île de France, au Canada, à St-Domingue; ils ne sont point encore oubliés à la Louisiane et, chose plus surprenante, les noirs de la Trinité, qui n'a jamais appartenu à la France, parlent un patois créole français. Mais c'est au Canada que notre langue a le plus de vigueur. Il s'est formé à Québec une *Société du parler français* qui travaille énergiquement pour la propagation et la conservation des traditions et du langage de leurs ancêtres. Le dernier *Bulletin* de cette Société (vol. X, n° 9-10, mai-août 1912. Québec, Université Laval, in-8°, p. 321-394) est d'un intérêt exceptionnel. Il est consacré uniquement au Congrès de la langue française qui s'est tenu, pour la première fois, à Québec, du 24 au 29 juin dernier, dans les salles de l'Université Laval, ornées de drapeaux aux couleurs « papales, anglaises, françaises et américaines ». Le premier acte du Congrès a été

l'envoi de trois télégrammes au Pape, au Roi d'Angleterre et à l'Académie française et rien de tout cela ne saurait nous étonner, car le Congrès a été organisé surtout par des prêtres catholiques.

L'œuvre en tout en est excellente, elle a toutes nos sympathies et doit être vivement encouragée.

Le principal discours est celui qui a été prononcé le 25 juin, dans la séance solennelle du soir, par M. Etienne Lamy, délégué de l'Académie française. C'est un beau morceau d'éloquence écrite, une belle amplification de rhétorique ; certains passages sont d'une superbe envolée, ceux notamment relatifs à la langue française, à son développement, à son rôle dans le monde. Il y a même une pointe spirituelle contre les « innocents » fabricateurs de langues artificielles.

Ce discours est naturellement réactionnaire et clérical. Il finit par des félicitations aux Canadiens qui ont gardé les vieilles traditions chrétiennes de la France. Il commence par une attaque, inattendue, contre les philosophes du XVIII^e siècle qui, par leurs relations avec la grande Catherine et avec Frédéric II, étaient devenus antipatriotes. M. Lamy n'a garde d'oublier les arpens de neige qu'on a tant reprochés à Voltaire quoique ce soit seulement une boutade qu'il mit dans la bouche de Martin, dans *Candide* ¹ ;

1. Cf. VOLTAIRE. *Candide* ou l'optimisme, Chap. XXIII :

« Vous connaissez l'Angleterre. Y est-on aussi fou qu'en France ? — C'est une autre espèce de folie, dit Martin. Vous savez que ces deux grandes nations sont en guerre pour quelques arpens de neige vers le Canada, qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que le Canada ne vaut. »

il suffit de se reporter au texte pour voir qu'il n'y a rien d'antipatriotique ni même d'anticolonial. Le philosophe y déplore seulement les maux de la guerre et les causes futiles qui les font naître souvent. Voltaire d'ailleurs a écrit qu'il valait mieux avoir des rentes sur la France que sur la Prusse et il a l'un des premiers déploré la perte de Pondichéry.

Au point de vue philosophique et au point de vue scientifique, il faut reconnaître que le discours de M. Lamy est assez médiocre. Nous y constatons une fois de plus la suffisance ignorante de certains catholiques, clercs ou laïques, libéraux ou orthodoxes absolus : ils ne savent rien des mœurs, des religions, de la mentalité des divers peuples du globe, mais ils affirment, gourmandent, condamnent avec une imperturbable assurance. Ils ne connaissent que l'Europe et rapportent tout à cette plus petite partie du monde. Ainsi M. Lamy nomme seulement, comme pouvant prétendre à l'universalité, cinq langues européennes, l'allemand, l'anglais, l'espagnol, le français et le russe, et il n'a pas pensé à l'arabe qui s'est étendu sur une si grande partie de la terre et qui se répand de plus en plus en Afrique de nos jours. M. Lamy ne comprendrait peut-être pas que l'islamisme est la religion la plus adéquate à l'esprit des Africains pour qui elle sera un puissant instrument de progrès et de civilisation.

M. Lamy, du reste, est un érudit distingué, un littérateur éminent, ce n'est point un homme de science. Pour en être convaincu, il suffit de lire ce qu'il écrit sur les langues, sur leur formation, leur

développement, leurs variations, et sur les voyelles et les consonnes. Mais tout cela est si confus et si peu précis que la discussion est à peu près impossible. Je relève cependant un passage, moins vague, qu'il peut être utile d'examiner scientifiquement.

Page 348, M. Lamy dit en effet : « Les langues sont, comme les hommes eux-mêmes, esprit et matière. La matière, c'est la dimension des mots, leur poli ou leur rudesse, leur légèreté ou leur pesanteur, la netteté de leurs arêtes ou l'incertitude de leurs contours. L'esprit est l'ordre selon lequel les mots s'attirent, se groupent et se hiérarchisent pour exprimer et associer les idées. La matière des langues leur semble impérieusement fournie par le sol, le climat, la place du monde où naissent les races. Les épais brouillards du septentrion, la muette matité de la neige, l'anarchie hurlante des vents, se retrouvent dans les sons rauques, sifflants, confus, assourdis, indistincts de certains dialectes. Ceux des contrées torrides sont brefs, gutturaux, hale-tants, comme brûlés dans la bouche des hommes. Seuls, les pays tempérés où le soleil est douceur, l'atmosphère pureté et le sol richesse, produisent comme les plus belles fleurs les langues harmonieuses. L'esprit des langues ne varie pas moins. Il y a des races à l'intelligence lente, leur conversation épaisse et comme engourdie leur ressemble. Certaines cherchent leurs pensées dans les mêmes brumes où s'effacent leurs paysages. Certaines ont des idées plus nettes, mais s'inquiétant peu de les ordonner, les battant comme des cartes dont la

place ne diminue pas la valeur, pourvu que le jeu soit complet. Certaines ont le goût des contournements, des inversions, des surcharges, des incidences imbriquées, toléreraient qu'un discours formât un bloc d'une seule phrase et attendent, pour comprendre le sens de cette phrase, son dernier mot. D'autres races au contraire sont avides de clarté, soucieuses de précision, promptes d'intelligence. Plus elles le sont, plus elles portent ces dons dans leur langage, plus il devient donc rapide, logique et lumineux. »

J'ai cité ce passage en entier, non parce qu'il est plein d'éloquence et de poésie, mais parce qu'il contient toute une théorie. Pour M. Lamy, la science du langage s'occupe des langues formées, dans leur fonctionnement et leur rôle social. A ce point de vue, la matière en est bien les mots et la phrase peut représenter l'esprit; c'est de la grammaire réduite à l'étude des formes, ce que nous appelons morphologie (matière) et à la syntaxe (esprit); cette étude constitue une science sociale, philosophique ou historique. Par suite de cette conception, l'académicien délégué à Québec a bien vu l'influence du climat, du sol et des races, c'est-à-dire des mœurs, mais il s'est trompé dans l'application qu'il en a faite, il a pris l'effet pour la cause et a confondu les mots avec les éléments qui les composent. La syntaxe et les formes grammaticales ne sont pas influencées de la même manière, et les noms qui constituent le squelette des mots le sont encore d'une autre manière. Ce n'est pas à dessein ou par

une sorte d'imitation instinctive que les langues correspondent aux climats, ce sont les climats qui, agissant sur les organes vocaux, modifient les sons et les bruits qui en sont les produits naturels. Les indications de M. Lamy ne sont pas des observations de fait, ce sont des hypothèses issues dans le silence du cabinet, de considérations et de réflexions métaphysiques. Elles ne supportent pas l'examen : on ne comprend comment le brouillard et la neige, les tempêtes peuvent produire à la fois des sons rauques, sifflants et indistincts, car un son sifflant est parfaitement distinct, et pour être rauque un son n'est nullement assourdi; d'autre part, si les régions torrides produisent des sons gutturaux, pourquoi n'est-ce pas le cas de toutes les langues de l'Afrique et de l'Asie méridionale? Il n'est pas vrai au surplus que les langues des zones tempérées soient harmonieuses et douces. La vérité est que le froid, la chaleur, l'humidité ou la densité de l'air, l'altitude, la végétation, et bien d'autres agents extérieurs interviennent dans le développement de la parole humaine. Cette action est très complexe et nous ne pouvons guère que la constater. Pourquoi le *li* mouillé latin est-il devenu la *jota* de l'Espagne orientale? pourquoi les explosives gutturales pures sont-elles la caractéristique de l'arabe et de ses congénères? pourquoi les cérébrales du sud et de l'ouest de l'Inde se retrouvent-elles, moins affirmées, en Angleterre?

Mais, pour nous, la linguistique est une science naturelle, qui ne doit avoir d'autres méthodes que

celle des sciences naturelles, celle de l'observation et de l'expérience. Une langue est pour M. Lamy, ce qu'une plante est pour un horticulteur, un fleuriste, un forestier, un pharmacien, un industriel spécialiste; pour nous, c'est comme la même plante entre les mains d'un naturaliste. Il ne l'étudie pas en vue de son emploi et de ses qualités extérieures, mais il cherche à en déterminer la nature intime et les éléments primordiaux.

Ainsi faisons-nous des langues; nous les analysons, nous les décomposons, nous les disséquons jusqu'à l'extrême limite. Le langage est l'expression sonore de la pensée, mais tandis que les littérateurs, les historiens, les philologues s'occupent surtout de la pensée et de la forme qu'elle revêt, les linguistes étudient principalement l'expression matérielle en elle-même; or, la pensée se manifeste par des propositions, et chaque proposition est formée de mots. La signification de ces mots n'est point absolue, elle est toujours relative et elle varie suivant les phrases et suivant la complexité plus ou moins grande du mot lui-même. En comparant les mots entre eux, il est aisé de voir qu'ils ont des parties communes et que leur signification varie en raison de leurs ressemblances ou de leurs différences partielles. En séparant ces éléments communs, nous arrivons à réduire les mots à des monosyllabes et nous voyons la signification devenir de moins en moins précise. Dans les langues que j'ai spécialement étudiées, ces monosyllabes ultimes, ces racines, sont composés d'une voyelle, ou d'une voyelle et d'une ou plusieurs

consonnes, sous ces formes : *a, ba, ar, bar, abr, bra* ; elles se classent en trois catégories, les *onomatopées*, imitation subjective ou objective des bruits extérieurs, et les racines significatives dont les unes expriment une idée d'action, de mouvement, d'expansion, d'énergie et les autres au contraire une idée d'état, de repos, d'immobilité, d'inertie. Bien entendu, nous avons exclu de cette analyse des mots empruntés à d'autres idiomes. En remontant des racines aux mots, on peut se rendre compte de la mentalité primitive des peuples qui parlaient la langue étudiée et de leur degré relatif de civilisation. Je crois pouvoir établir ainsi que les Basques et les Dravidiens primitifs n'avaient ni religions, ni lois, ni industries. La famille basque n'était probablement à l'origine qu'une polyandrie collective par habitation. Les Dravidiens ne connaissaient guère que trois ou quatre métaux : le brillant (or), le blanc (argent), le rouge (cuivre) et le noir (fer). Chez ces derniers, le temps passé s'indiquait par une racine impliquant état, immobilité et qui servait à déterminer des substantifs ; le présent aoristique par une particule servant au datif et exprimant un mouvement. Les Basques marquaient leur passé par le même signe que le locatif *daur* ou le génitif *de*, et ils formaient des causatifs — je fais venir — par la particule *vers*.

On sait que, dans toutes les langues, la conjugaison primitive se réduit à deux temps, le passé qui indique un état ou une action accomplis, certains, connus, déterminés et un présent aoristique corres-

pendant à un état ou à une action en voie d'accomplissement et par suite indéfinis, vagues, incertains. Il est donc naturel que le premier temps soit exprimé par les racines de repos, d'immobilité, de stabilité et le second par des syllabes d'action et de mouvement. Les mêmes observations s'appliquent aux idées de personne, de genre et de nombre. En dravidien, la première personne, postulat^{um} nécessaire, s'indique par le démonstratif éloigné *n*, vague, imprécis, inobservable, et la seconde par *i*, démonstratif prochain qui tombe sous l'observation directe : la première est repos, la seconde veut un mouvement. En basque, la première est *n*, locatif et génitif, position ; la seconde *k*, identique à la pluralité, c'est-à-dire à l'extériorisation, au mouvement. Le nombre procède de la distinction entre celui qui parle, l'unité fondamentale, et la masse objective qui attire son attention et sur laquelle il peut exercer son activité ; puis le collectif a formé des catégories et s'est développé en duel et pluriels inclusifs et exclusifs. Quant au genre, il rentre probablement dans le nombre, car il procède primitivement de la distinction physique : si l'on observe la sexualité, comme chez les Dravidiens, il n'y a pas d'expressions générales, chaque mâle et chaque femelle a son nom particulier ; si l'on constate seulement la différence de conformation, on fait comme les Basques qui distinguent les genres seulement à la seconde personne du verbe et indiquent le masculin par *k*, signe de pluralité, de mouvement, d'énergie, peut-être de virilité et le féminin par *n*, signe d'état, de

repos, de passivité. Remarquons en passant que l'identification des racines est parfois fort difficile, parce que les sons et les bruits qui les composent sont soumis non seulement aux influences climatériques, mais encore aux accidents ordinaires de la vie, affaiblissement, renforcement, harmonisation, construction, suppression partielle, etc.

On pourrait se demander quelle relation il existe entre le son et la signification, ou, en d'autres termes, pourquoi telle racine a tel ou tel son. Cette question est-elle vraiment utile? Elle se rapporte en tout cas à celle de l'origine du langage. Les amateurs des causes finales ou des causes premières ont proposé beaucoup de solutions; les plus naïfs dirent que le langage est de révélation divine, explication qui n'explique rien, car elle a juste autant de valeur que la vertu dormitive du *Malade imaginaire*. L'origine du langage doit être cherchée, selon moi, dans le cri spontané de l'animal, exprimant une sensation, une impression, une douleur, un plaisir plus ou moins vif, devenu, par l'observation, un cri d'appel, un moyen de communication. L'homme, dont les organes vocaux sont plus parfaits, peut disposer d'un nombre plus considérable et plus varié de sons articulés dont les combinaisons diverses forment des *racines* primitives. La signification des racines a été d'abord précisée par le geste, comme fait l'enfant, puis le geste a été remplacé par d'autres racines secondaires, et voilà les idiomes *monosyllabiques*. Par l'usage, ces racines secondaires ont perdu leur indépendance, se sont altérées plus vite que les

autres, et ont fini par se souder à elles, ce qui a produit les langues *agglutinantes*. Mais la complexité de la pensée, formulée en signification et relation, a été mieux rendue plus tard par la *flexion*, simple modification phonétique des voyelles, et même parfois des consonnes, radicales. Il y a d'ailleurs deux périodes dans la vie d'une langue, celle où elle reste isolée et progresse librement, la période du *développement formel*, et celle où, mise en contact avec d'autres idiomes, elle est sujette à la concurrence vitale, subit des influences plus ou moins actives, s'augmente par voie de pénétration et d'emprunt, ne reconnaît plus ses racines et ne se développe que par la composition, *période historique* ou de *décadence formelle*, car les mots, n'étant plus considérés que comme un tout indivisible, sont moins résistants aux actions extérieures. C'est, je crois, tout ce que la science peut dire aujourd'hui.

La science a banni de son domaine le merveilleux, le surnaturel, l'absolu; elle ne connaît plus la crédulité, le dogmatisme, l'*a priori*. Elle ne se propose plus de justifier des hypothèses aventureuses; elle ne cherche plus à vérifier des théories préconçues. Elle laisse les romanesques, les théologiens, les philosophes, s'enivrer de la splendeur de leurs rêves, s'égarer dans les fantaisies illimitées de leur imagination aventureuse, se perdre dans la métaphysique et dans l'idéal, et elle poursuit sa route, patiente, inflexible, jamais lasse, vers l'horizon, de plus en plus élargi, où brille incessamment, sans tache, sans éclipse, sans nuage, l'astre éclatant de la vérité.

Julien VINSON.

PETITE GRAMMAIRE

DE LA

LANGUE JUDÉO-ALLEMANDE (JARGON)

(Suite)

VII. Verbe

§ 1. INFINITIF

La terminaison ordinaire de l'infinitif est *-en*.

Mais les mots hébreux forment régulièrement des verbes en *'n* (Ex. : MMIT *'n*, tuer), sauf là où le radical se termine en une des lettres *l, m, n*. Ex. : ṬUBL *'en*, ḤLUM *'en*, ŠDKN *'en*.

La finale *-enen* est exceptionnelle. Ex. : ḤRG *'enen*, GNB *'enen*, ḤTM *'enen*, ḤNP *'enen*. Il importe de noter que ce sont là de véritables verbes, sans rien de commun avec la périphrase verbale, d'ailleurs très commune, formée d'un mot hébreu employé attributivement avec l'auxiliaire *sein* : Ex. *er hot sich MUSR gewen*, il s'est livré.

L'infinitif jargon peut aussi éventuellement remplir les fonctions d'un *nomen actionis*, mais son complément, au lieu d'être au génitif, se met à l'accusatif : Ex. *beim efenen di thir*, et non *beim efenen fun der thir*.

§ 2. INDICATIF PRÉSENT

I	II	III	IV
<i>ich glaub</i>	<i>ich</i> PU + L	<i>ich ratewe</i>	<i>ich</i> GNB 'e
<i>du glaubsst</i>	<i>du</i> PU + L 'sst	<i>du ratewesst</i>	<i>du</i> GNB 'esst
<i>er glaubt</i>	<i>er</i> PU + L 't	<i>er ratewet</i>	<i>er</i> GNB 'et
<i>mir glauben</i>	<i>mir</i> PU + L 'n	<i>mir ratewen</i>	<i>mir</i> GNB 'enen
<i>ihr glaubt</i>	<i>ihr</i> PU + L 't	<i>ihr ratewet</i>	<i>ihr</i> GNB 'et
<i>sei glauben</i>	<i>sei</i> PU + L 'n	<i>sei ratewen</i>	<i>sei</i> GNB 'enen

Le n° I donne la flexion d'un verbe régulier all. ; le n° II, celle d'un verbe régulier hébreu.

Le n° III concerne les verbes en *-ewen*, ainsi que ceux empruntés au slave (*blonjen*, *hulien*, etc.). Dans ce cas, l'*-en* final de l'infinitif se prononce distinctement comme syllabe à part, et l'*e* est maintenu à toutes les personnes à l'indicatif présent.

Les verbes hébreux en *-enen* (n° IV) se conjuguent de même, sauf l'emploi de la désinence *-enen* aux 1^{re} et 3^e personnes du pluriel.

Enfin, certains verbes ont un présent irrégulier. Ce sont :

1° Les verbes en *-len* précédé d'une consonne, qui font, par exemple, pour *handlen* : *ich handel*, *du handelsst*, *er handelt*, *mir handlen*, *ihr handelt*, *sei handlen*.

2° Les verbes en *-sen* ou *-ssen*, qui ne prennent qu'un *-t* à la 2^e personne du sing. : Ex. *blosen*, *ich blos*, *du blost*; *beissen*, *ich beiss*, *du beisst*.

Mais ceux en *-schen* (*-tschen*) et *-zen* conservent la finale *-sst* à cette même personne : Ex. *sizen*, *ich siz*, *du sizsst*; *ich wasch*, *du waschsst*; *patschen*, *ich patsch*, *du patschsst*.

3° Les verbes en *-ten*, qui ne prennent aucune désinence à la 3^e personne du sing. ni à la 2^e personne du pl. : Ex. *beten, er bet, ihr bet.*

Les verbes en *-den* se conjuguent régulièrement. Toutefois, quelques emprunts allemands en *-den* et *-ten*, non complètement encore naturalisés en jargon, conservent leur forme originale : Ex. *bilden, du bildest, er bildet, ihr bildet; heiraten, du heiratesst, er heiratet, ihr heiratet.*

4° Les neuf verbes suivants, qui ne prennent pas le *-t* à la 3^e personne du sing., savoir : *darfen, kenen* (ou *konèn*), *megen* (mais on dit *er fermegt*), *musen, solen, welen, wissen, taugen, toren*, donc *er darf, er ken, etc.* Mais la 2^e personne du pl. suit la règle générale : *ihr darft, ihr kent, etc.*

5° Les verbes *gehn, sehn, schtehn*, qui prennent *-en* aux 1^{re} et 3^e personnes du pl. : *mir ou sei gehen, sehen, schtehen.*

6° Les verbes *welen, wissen, geben, thon*, dont le présent de l'indicatif se conjugue :

<i>ich wil</i>	<i>ich weiss</i>	<i>ich gib</i>	<i>ich thu</i>
<i>du wilst</i>	<i>du weisst</i>	<i>du gibst</i>	<i>du thusst</i>
<i>er wil</i>	<i>er weiss</i>	<i>er git</i>	<i>er thut</i>
<i>mir wilen</i>	<i>mir wissen</i>	<i>mir giben</i>	<i>mir thuen</i>
<i>ihr wilt</i>	<i>ihr weisst</i>	<i>ihr git</i>	<i>ihr thut</i>
<i>sei wilen</i>	<i>sei wissen</i>	<i>sei giben</i>	<i>sei thuen</i>

Finissons par une remarque d'application générale. Quand le pronom *du* suit le verbe, à la forme interrogative, une contraction s'opère nécessairement : Ex. *woss machsttu ?* pour *woss machst du ?*

§ 3. IMPÉRATIF

La 2^e personne du sing. de l'impératif reproduit la 1^{re} personne du sing. du présent de l'indicatif, et la 2^e personne du pl. la personne correspondante de ce même temps.

Les 3^{es} personnes se forment avec *solen* (*sol er gehn, solen sei gehn*), et cet auxiliaire est parfois aussi employé aux autres personnes : *solsst gehn, ihr solt gehn*, etc.

La 1^{re} personne du pl. est régulièrement formée au moyen de *lomir* : *lomir gehn*, allons !

§ 4. AUXILIAIRES ET PARTICIPES

Les autres temps étant des composés d'auxiliaires et de participes, il y a lieu d'étudier au préalable la conjugaison des uns et la formation des autres.

Sein (être)

Ind. présent	Parfait	Futur
<i>ich bin</i>	<i>ich bin gewe(se)n</i>	<i>ich wet sein</i>
<i>du bist</i>	<i>du bistt gewe(se)n</i>	<i>du wesst sein</i>
<i>er is</i>	etc.	<i>er wet sein</i>
<i>mir senen</i>		<i>mir welen sein</i>
<i>ihr sent</i>		<i>ihr wet sein</i>
<i>sei senen</i>		<i>sei welen sein</i>
Impératif	Conditionnel	Infinitif
—	<i>ich wolt sein</i>	<i>sein</i>
<i>sei</i>	<i>du wolsst sein</i>	Part. présent
<i>sol er sein</i>	<i>er wolt sein</i>	<i>senend(ig) ou seiend(ig)</i>

<i>lomit sein</i>	<i>mir wolten sein</i>	Part. passé
<i>sent (ou seit)</i>	<i>ihr wolt sein</i>	<i>gewesen ou gewesen</i>
<i>solen sei sein</i>	<i>sei wolten sein</i>	

Hoben (avoir)

Ind. présent	Parfait	Futur
<i>ich hob</i>	<i>ich hob gehabt</i>	<i>ich wel hoben</i>
<i>du hosst</i>	<i>du hosst gehabt</i>	<i>du wesst hoben</i>
<i>er hot</i>	etc.	etc.
<i>mir hoben</i>		
<i>ihr hot</i>		
<i>sei hoben</i>		

Impératif	Conditionnel	Infinitif
—	<i>ich wolt hoben</i>	<i>hoben</i>
<i>hob</i>	<i>du wolsst hoben</i>	Part. présent
<i>sol er hoben</i>	etc.	<i>hobend(ig)</i>
<i>lomit hoben</i>		Part. passé
<i>hot</i>		<i>gehat</i>
<i>solen sei hoben</i>		

Le participe présent se forme en ajoutant *-d(ig)* à l'infinitif, sauf que la forme en *-dig* peut en supprimer l'*-n* final : Ex. *schweigen, schweigend(ig), schweigidig*.

Toutefois, les verbes *gehn, schtehn, sehn* ont comme participes *gehend(ig), schtehend(ig), sehend(ig)*; *thon* fait *thuend(ig)*, et *welen, welend(ig)* ou *wilend(ig)*.

Employé comme adjectif ou substantif, le part. prés. se termine le plus ordinairement en *-d*, tandis que la forme en *-dig* est la seule employée au gérondif (part. prés. adverbial).

Le participe passé reproduit, en principe, la 3^e personne sing. de l'ind. prés., avec *ge-* préfixé (sauf pour les verbes en *-iren*) : Ex. *er glaubt, geglaubt* ; *er aress-tirt, aress-tirt*. Mais les verbes qui ne prennent pas le *-t* à la 3^e personne l'ajoutent ici : *gedarft, gekent*, etc.

En outre, il existe un certain nombre de formations irrégulières, dont la plupart répondent à l'all. En voici les principales :

<i>gebaken</i> (aussi <i>gebakt</i>)	<i>gedroschen</i>
<i>gebaugen</i> (aussi <i>gebaugt</i>)	<i>ferdrossen</i>
<i>gebeten</i> (de <i>beten</i> , prier, mais <i>gebet</i> , de <i>beten</i> , étendre)	<i>gedrungen</i>
<i>gebissen</i>	<i>gedungen</i>
<i>gebiten</i> (de <i>beiten</i>)	<i>gefallen</i>
<i>gebliben</i>	<i>gefangen</i>
<i>geblosen</i>	<i>befaulen</i>
<i>geboden</i> (de <i>boden</i>)	<i>gefelen</i>
<i>geboren</i>	<i>geflaugen</i>
<i>ferborgen</i>	<i>geflochten</i>
<i>geborschten</i>	<i>geflossen</i>
<i>geboden</i>	<i>geföhren</i>
<i>gebracht</i>	<i>gefressen</i>
<i>gebroschen</i>	<i>gefroren</i>
<i>gebroten</i>	<i>erfunden</i>
<i>gebulen</i> (aussi <i>gebilt</i> , de <i>bilen</i>)	<i>gefunden</i>
<i>gebunden</i>	<i>gegangen</i>
<i>ferdorben</i>	<i>gegeben</i>
	<i>fergessen</i>
	<i>geglichen</i> (aussi <i>gegleicht</i>)
	<i>gegolten</i>

gegossen
gegrifen (aussi gegreift)
gegroben
fergünen
gehalten
gehangen
gehauben
geheissen
geholfen
gehunken
gekliben
geklungen
geknipen (aussi gekneipt)
geknoten
gekrogen (aussi gekrogen,
de krigen, mais krigen
sich fait gekreit sich)
gekrochen gekriegt
gekumen
gekwolen
eingeladen
gelauchten
gelegen
gelesen (aussi gelest)
gelihen
geliten
geloden
gelofen
ferloren
geloschen
gelosen (aussi gelost)

gelungen
gelunken
gemiten (aussi gemeidt)
gemohlen (aussi gemohlt)
gemolden (aussi gemel-
det)
gemolken (aussi gemelkt)
gemossten
genossen
genumen
geraten (aussi gerat, de
raten)
geriben
gerissen
geriten
geroten
gerufen
gerunen
gesalzen (aussi gesalzt)
gesaufen (aussi gesauft)
gesaugen (aussi gesaugt)
geschafen (de schafen,
créer, mais geschafft,
de schafen, fournir)
gescheh(e)n
erschinen (aussi er-
scheint)
geschlifen (aussi ge-
schleift)
geschlofen

<i>geschlogen</i>	<i>geschtrichen</i> (aussi <i>geschtreicht</i>)
<i>geschlossen</i>	<i>geschtriten</i>
<i>geschlungen</i>	<i>geschunden</i>
<i>geschmissen</i>	<i>geschwigen</i>
<i>geschmolzen</i>	<i>geschwolen</i>
<i>geschniten</i>	<i>geschworen</i>
<i>geschoben</i>	<i>geschwumen</i>
<i>geschochten</i> (de <i>schechten</i> , <i>abattre</i>)	<i>ferschwunden</i>
<i>gescholten</i>	<i>geseh(e)n</i>
<i>geschonken</i> (aussi <i>geschenkt</i>)	<i>gesessen</i>
<i>geschoren</i>	<i>gesungen</i>
<i>geschossen</i>	<i>gesunken</i>
<i>geschoten</i>	<i>gethon</i> (à la forme déterminée <i>gethonener</i> , -e, etc.)
<i>geschpigen</i> (aussi <i>geschpeit</i>)	<i>getriben</i>
<i>geschpunen</i> (aussi <i>geschpint</i>)	<i>getrofen</i>
<i>geschpolten</i>	<i>getrogen</i>
<i>geschproken</i>	<i>getroten</i>
<i>geschprungen</i>	<i>getrunken</i>
<i>geschriben</i>	<i>ongewahren</i> (de <i>onweh- ren</i>)
<i>geschrien</i>	<i>gewakssen</i>
<i>geschroken</i>	<i>gewaschen</i>
<i>geschtanen</i>	<i>gewaten</i>
<i>geschtaussen</i>	<i>gewaugen</i> (aussi <i>gewegt</i>)
<i>geschtigen</i> (aussi <i>geschteigt</i>)	<i>bewaugen</i> (de <i>bewegen</i> , <i>pousser</i> , mais <i>bewegt</i> , de <i>bewegen</i> , <i>remuer</i>)
<i>geschtochen</i>	<i>gewisen</i>
<i>geschtorben</i>	

<i>gewolt (de wilen)</i>	<i>gewunschen</i>
<i>geworben</i>	<i>gewusst</i>
<i>geworen</i>	<i>gezaugen</i>
<i>geworfen</i>	<i>gezunden</i>
<i>geworgen</i>	<i>gezwungen</i>
<i>gewunen</i>	etc., etc.
<i>gewunken</i>	

§ 5. PARFAIT ET PLUS-QUE-PARFAIT

Le parfait jargon tient lieu à la fois de l'imparfait-aoriste, du parfait et du plus-que-parf. all.

Il se forme au moyen du part. passé et d'un des deux auxiliaires. Le choix de ces auxiliaires, en principe, se règle comme en all. Notons cependant que, dans certains verbes neutres, on les emploie concurremment pour désigner soit l'état, soit l'action : *er is geschtigen*, il est monté, il se trouve en haut; *er hot geschteigt*, il a monté, il a posé cet acte. Comme on le constate, à ce double emploi des auxiliaires correspond une forme participiale différente.

Le plus-que-parfait peut encore se rendre explicitement, en intercalant un second participe (*gehat* ou *gewe[se]n*, selon les cas) entre celui du verbe et l'auxiliaire : Ex. *as ich hob gehad bekumen dein brif, hob ich ihm gleich. awekgetrogen zu deine eltern; er is schaun gewen aufgeschtanen, nor er hot sich wider gelegt.*

§ 6. FUTUR ET FUTUR ANTÉRIEUR

Le futur se forme avec l'auxiliaire *ich wel*, etc., et l'infinitif. Le futur antérieur procède de la même façon

que le plus-que-parfait : Ex. *as ich wel hoben bekumen dein brif, wel ich ihm awektrogen zu deine eltern.*

§ 7. CONDITIONNEL, PRÉSENT ET PASSÉ

Ce temps est formé de *ich wolt*, etc., et de l'infinitif ou du participe passé, selon que l'on désire exprimer le présent ou le passé : Ex. *wen ich wolt hoben zeit, wolt ich dir onschreiben a genauern brif; wen ich wolt gehad zeit, wolt ich dir ongeschriben a genauern brif.*

Solen, avec l'infinitif, exprime également le conditionnel présent, tandis que, par l'insertion de *gewe(se)n*, on obtient le conditionnel passé : Ex. *as DWD HMLK sol gewen wissen (pour wolt gewusst) zu wemen in di hend sein THLIM 'l wet areinfalen, wolt er ess, ganz sicher, nit gemacht.*

On peut encore rattacher ici certaines expressions idiomatiques, telles que *halt ich fohren* (est-ce que je partirais ? ou : que ne suis-je parti !), etc.

§ 8. PASSIF

On le compose au moyen de *weren*, devenir, et du participe passé. Par exemple, pour *ferkaufen* :

ich wer ferkaufst, etc.

ich bin geworen ferkaufst, etc.

ich wel ferkaufst weren, etc.

ich wolt ferkaufst weren, etc.

ich wolt ferkaufst geworen, etc.

wer ferkaufst, sol er ferkaufst weren, etc.

ferkauft weren
ferkauft werendiy
ferkauft geworen

§ 9. PRÉFIXES VERBAUX

Les préfixes inséparables sont : *ant, be, der, ent, er, fer, ge, zu* (correspondant à l'all. *zer*). Les séparables sont : *anider, arauf, arauss, arein, ariber, arob, arum, auf, auss, awek, bei, durch, ein, for, funander, iber, mit, noch, ob, on, um, unter, zu* (all. *zu*), *zun-auf, zurik, zusammen*.

Toutefois, *iber* et *unter*, comme en all., sont inséparables dans un certain nombre de compositions verbales : Ex. *iberruschen, ich iberrasch, iberrascht, unterscheiden, ich unterscheid, unterscheidt, etc.*

VIII. Mots invariables

Nous n'avons à parler ici que de l'adverbe et de la préposition.

Pour l'adverbe, signalons l'emploi fort généralisé des compositions avec *-weis* : Ex. *bisslichweis* (par petits morceaux), *einzigweis* (isolément), etc.

Le jargon forme encore des adverbes en ajoutant *-erheid* à l'adjectif : Ex. *schtilerheid, weinendigerheid, etc.*

D'une manière générale, toutes les prépositions régissent le datif.

Sont exceptées *fun* — *wegen* et *zulieb* — *wegen*, qui veulent au génitif le nom de la personne, tandis que le nom de la chose reste invariable : Ex. *fun (zulieb) dess tatenss wegen*; *fun (zulieb) grausskeit wegen*. *Fun meinetwegen*, *fun deinetwegen*, etc., sont ici idiomatiques, comme en all.

In, *auf*, *far*, *durch*, *wegen*, *gegen* peuvent aussi régir un accusatif, surtout quand il s'agit d'un neutre ou d'un nom avec l'article *a*. En voici des exemples : *areingehn in doss kalte schtibeles, entfernen auf di fergebene frage, sich onnehmen far doss orime kind, kucken durch doss kleine fensster, reiden wegen a nautige sach, gehn gegen a grausse mehrheit*, etc.

Auf, *iber*, *unter*, *ausser*, *mit*, *noch*, *bis*, *far*; *durch*, *laut*, *B + T*, *BŠ + T*, peuvent opérer une contraction de l'article déterminé masc. ou neutre qui les suit ; on obtient alors : *auf 'n*, *iber 'n*, etc.

Zu, *bei*, *in*, *fun* peuvent produire, dans le même cas, *zum*, *beim*, *in 'm*, *fun 'm*.

Enfin, l'article déterminé disparaît souvent totalement après une préposition : Ex. *in haus fun Got* (dans la maison de Dieu).

Signalons aussi le redoublement de *zu* et *noch* dans certaines expressions : *zum fensster zu*, *noch mein meinung noch*, etc.

Auf, *mit*, *zu*, *far*, *fun*, *bei*, *in*, *noch*, combinés avec *dem* (cela) produisent : *derauf*, *dermit*, *derzu*, *derfar*, *derfun*, *derbei*, *derin* (*derinen*, *derein*), *dernoch*.

(A suivre.)

H. BOURGEOIS.

DIE INDO-GERMANISCHEN LEHNWÖRTER IM GEORGISCHEN

Dieser Aufsatz enthält eine *Vorarbeit* zu einem historischen Lexikon der georgischen Sprache und bezweckt hier zunächst die Feststellung der in dieser Sprache auftretenden indogermanischen Lehnwörter, in der Zeit vom Erscheinen der ältesten Schriftdenkmäler bis etwa zum Jahre 1850.

Der Gegenstand der Untersuchung ist nicht neu, denn fast jeder, der sich eingehender mit dem Armenischen beschäftigt hatte, war gezwungen auf diese Frage, freilich vom entgegengesetzten Standpunkte aus, einzugehen ohne im Stande zu sein, sie ausreichend zu beurteilen, weil dazu, die nötigen Kenntnisse des Georgischen fehlten bez. der kaukasischen Sprachen überhaupt. Hübschman u. a. haben die Frage wiederholt gestreift. Vom Standpunkte des Georgischen hat sie zuerst in Angriff genommen : David Tšubinov in seinem dictionnaire géorgien-russe-français, St. Petersburg, 1840 ff. Er hat sich der Aufgabe in der Weise entledigt, dass er hinter den in Frage kommenden georgischen Wörtern jedesmal die entsprechenden aus den anderen Sprachen in Klammern

dahinter setzte. Ob er nun selbst aller der in Frage kommenden Sprachen mächtig gewesen ist, oder ob er in der einen oder in der anderen seine Gewährsleute gehabt hat, habe ich nicht ermitteln können, jedenfalls sind seine Ergebnisse mit Vorsicht zu benutzen und zwar besonders was des Lateinische, Griechische und Armenische anbelangt; denn wenn man nur allein, die griechischen Ausdrücke in Betracht zieht, so muss man auch gegen die aus anderen Sprachen grosse Bedenken haben. Wo diese Irrtümer seine Versehen sind, habe ich sie stillschweigend berichtigt; sonst habe ich seine Schreibung in « () » dahintergesetzt. Sodann enthält sein Lexicon eine Reihe von Zusammenstellungen von Wörtern, die absolut nichts mit einander zu tun haben, und ich glaube, dass es hier dem Verfasser mehr darauf angekommen ist, sein Wissen in das gehörige Licht zu stellen, anstatt brauchbares zu liefern, denn es ist klar, dass dadurch leicht Irreführungen entstehen können, namentlich bei Sprachen, die nicht zum sog. « eisernen Bestand » gehören.

Zu Arbeit selbst bemerke ich, dass ich im Gegensatz zu Tšubinov die Lehnworte stets bei derjenigen Sprache aufgeführt habe, aus der das Wort entlehnt ist und nicht bei der, aus der es eigentlich stammt. Auf dieses Herkunftsverhältnis bin ich nur beim Armenischen näher eingegangen. Ist der Ursprung nicht mit Sicherheit zu ermitteln, so habe ich es auch unter der anderen möglichen Sprache aufgeführt mit einem Verweis beiderseits. Die persischen Lehnwörter habe ich in diesem Teile meiner Untersuchung

unberücksichtigt gelassen, weil sie fast doppelt so zahlreich sind, als die anderen zusammen genommen.

Im übrigen handelt es sich auch bei dieser Arbeit nur um einen ersten Versuch, das an Tage liegende und leicht Greifbare zusammen zu fassen, um zu sehen, wohin die Frage geht, denn sie ist gerade auf diesem Gebiete eine recht schwierige, und wenn man einmal indogermanische Wörter untersucht, deren Etymologie dunkel ist, so kann man hier und da diese mit Hilfe der Georgischen oder einer anderen kaukasischen Sprache aufklären. Freilich Sicheres ist zur Zeit kaum zu ermitteln. Nun enthält das Georgische eine Menge Lehnwörter vermutlich aus dem Armenischen, die Tšubinov nicht aufgeführt hat. Der Grund dieser Unterlassung ist gleichfalls nicht klar einzusehen, denn dass er die entsprechenden armenischen Ausdrücke nicht gekannt hat, ist kaum anzunehmen. Den zweiten Nachteil, den die Tšubinov'sche Arbeit hat, ist der, dass er selten die Belegstellen angiebt, wo das betreffende Wort sich findet, so dass die Frage, wann treten die einzelnen Lehnworte in die neue Sprache ein, absolut nicht zu beantworten ist, und damit ist eine Unterscheidung der zeitlich auf einander folgenden Schichten auch nicht lösbar. Diesen Nachteil habe ich wegen der Schwierigkeit der Litteraturbeschaffung nicht ausfüllen können; so dass ich mich zunächst darauf beschränken musste, das von Tšubinov beigebrachte Material zu sichten und an und für sich richtig zu stellen.

Zur Transcription ist zu bemerken 1) Georgisch: Ich habe für diese Arbeit die Transcription von Dirr,

georg. Grammatik, Wien [1906], p. 5 f. übernommen, die mit der von Fr. Müller im « Grundriss der vergleichender Sprachwissenschaften » 3. 2. bis auf einige nebensächliche Dinge übereinstimmt. Diphthonge kommen nicht vor. γ ist ein Laut zwischen h und ch, alles andere ergibt sich von selbst. 2) Russisch : $\text{в} = \text{v}$, $\text{г} = \text{g}$, $\text{з} = \text{z}$, $\text{ж} = \text{ž}$, $\text{й} = \text{j}$, $\text{с} = \text{s}$, $\text{х} = \text{ch}$, $\text{ц} = \text{c}$, $\text{ч} = \text{č}$, $\text{ш} = \text{ś}$, $\text{щ} = \text{šč}$, $\text{ъ} = \text{'}$, $\text{ы} = \text{y}$, $\text{ь} = \text{'}$, $\text{ѣ} = \text{ě}$, $\text{ѐ} = \text{è}$, $\text{ю} = \text{ju}$, $\text{я} = \text{ja}$, $\text{ф} = \text{f}$, $\text{ѵ} = \text{ý}$; der Rest ist mit den lateinischen Buchstaben lautlich gleich.

1. « deutsche » Lehnworte.

	russ.	
kamloti	kamlot	étouffe (!) de poil de chèvre
kartop'eli	kartofel	pomme de terre
mašt'abi,	mašt'ab	échelle
mašt'ari		
p'otšta,	počta	poste
p'ošta		
falda	falda	plie
feldiegiri	fel'd'eger	courrier du cabinet
feldmaršali	fel'dmaršal	maréchal d'armée
feldfebeli	fel'dfebel	sergent-major
feldtsehmeiteri	fel'dzejgmejster	maitre d'artillerie
flangi	flang	flanc
fligel-adiutanti	fligel-ad'jutant	aide de camp
fligeli	fligel	aile d'un édifice, forte-piano
fortka,	fortka, fortočka	vasistas. guichet de fenêtre

fortotška		
forštati	forš tad	faubourg
furštati		
fraki	frak	froc
freilena	frejlina	demoiselle...

Die « deutschen » Lehnworte erweisen sich also fast alle als aus dem Russischen stammend mit Ausnahme der beiden folgenden, von denen das erstere allerdings zweifelhaft ist :

strik'oni	stroka, stročka	ligne d'écriture d.	Strich
trik'oni			
šulta (gziri)	juge de village, député d.	Schulze, Dorf-	Schulze

Auf welchem Wege indessen diese beiden Worte in das Georgische gelangt sind, vermag ich nicht anzugeben.

Fast alle Worte sind modern und dürften kaum über das 17. Jahrhundert hinausgehen.

Da es für die weitere Untersuchung von Wichtigkeit ist, so will ich hier gleich die Tabelle zusammenstellen, aus der ersichtlich ist, wie sich die einzelnen Laute in den beiden Sprachen entsprechen.

russ. :	a	b	v	g	d	e,ě,e	ž	z	i,j	k
georg. :	a	b,r	g,h	d,t'	a,e,i	dž,ž	z,ts	i,-	k	
russ. :	l',ll	m	n	o	p	r	s	t	u	
georg. :	l	m	n	o,u	p,p'	r	s	t,t'	u	
russ. :	f	ch	c	č	š	šč		ju	ja	
georg. :	p',f			tš,š,dš	š			i,iu	a	
russ. :	f(З)	ý	'	y						
georg. :			-	i						

Bemerkenswert ist hieran, dass im Wortinnern das russ. p durch p' wiedergegeben wird. Hier und da finden sich auch Auslassungen einzelner Buchstaben im Wortinnern, am Wortende geht "regelmässig verloren und wird durch das georgisch i ersetzt. Im Allgemeinen ist die Wiedergabe der russischen Laute genau, und die Abweichungen erklären sich wohl zum grossen Teil, durch die dialectischen Differenzen im Russischen selbst. Der eigentümliche Zug des Georgischen, fast sämmtliche Worte auf -i ausgehen zu lassen, wird auch auf die Fremdworte ausgedehnt.

2. englische.

	angl.	
[suli	soul	esprit, âme]

3. französische.

	russ.	
brilianti	brilliant	brillant
but'ılka	butylka	bouteille
grizeti	grizet	grisette (éttoffe)
lazareti	lazaret	lazaret
paketi	paket	paquet
faetoni	faeton	phaéton
fanfaroni	fanfaron	fanfaron
fasoni	fason	façon
favori'i	favorit	favori
fortep'iani	fortepiano	forte-piano

Bei einzelnen der angeführten Worten kan man allerdings in Zweifel sein, ob das eine oder andere nicht doch französischen Ursprungs ist, mit Sicherheit

lässt sich indessen das nicht nachweisen, da die Worte äusserlich zu wenig verschieden sind. Folgende Worte sind indessen französischen Ursprungs,

- fr.
1. bugri; Ezech. 32, 12, Hosea 7, 7. bougre.

Wie das Wort in die Bibelübersetzung gekommen ist, vermag ich nicht zu erklären, vielleicht handelt es sich auch um einen blossen Zufall.

2. gandiduri (auch gan-di-duri = von von Tours), fr. gros de Tours (Stoff), russ. grodetur; das Wort ist offenbar auch unabhängig vom Französischen, weil das Wort gros darin fehlt.

4. indische.

Davon zählt Tšubinov drei auf, die ich beiden persischen Lehnwörtern besprechen will.

5. holländische.

	russ.	
flagi	flag	drapeau d'un navire
flugeri	fljuger	girouette

Beide Worte sind russischer Herkunft.

6. italienische.

	russ.	
karantini	karantin	quarantaine
flaneli	flanel	flanelle
floti	flot	flotte
flotilia	flotilija	flottille
fregati	fregat	frégate

Diese stammen natürlich alle aus dem Russischen, nur die folgenden zwei sind italienisch :

t'ambako'	tabacco	tabac
spada	spada	épée

7. *russische.*

	russ.		
bedšedi	pečat	bague, anneau	
botška	bočka	tonneau	
gube	guba	marc, étang	s. a. arm.
gora	gora, gorka	colline, tas	
goraka			
t'alat'ina	teljatina	peau de veau	
mid'na	meža	borne	s. a. pers.
saženi	sažen		
ukazi	ukaz		
p'ut'i	pud		

8. *lateinische.*

Schwieriger wird die Beurteilung dieser Lehnwörter. Es lassen sich folgende Gruppen aufstellen :

a. solche Worte, die nichts mit einander zu tun haben, sondern lediglich zusammengestellt sind :

	lat.	arm.	
arona	aratrum	arar	
ak'lemi	camelus		
valani	vallum		
t'ela	tilia	arm. ptela	gr. πτελία
kombosto	capitatus		

1. Der Einschub des m deutet auf eine ziemlich frühe Zeit der Entlehnung, doch kann man unter das 16. Jahrhundert natürlich nicht heruntergehen.

puri	panis
upe	umbilicus
p'udzi	fundamentum
dsigni	signum

b. russische Wörter :

	russ.
ampuli	ampuli
anti'moni	antimonij
ap'itsari	oficar
boiki	byk
globusi	globus
gradusi	gradus
dinari	dinarija
direktori	direktor
doktori	doktor
kelia	kel'ja s. a. gr.
konsuli	konsul
legati	legat
legioni	legion s. arm.
manat'i	moneta s. latin.
orbita	orbita
planeta	planeta
plani	plan
polusi	polus
prelati	prelat
pretoria	pretorija
primasi	primas
primatsi	
proba	proba
satiri	satiri
skami	skam'ja

unki	unsija s. lat.	
pa'kel	fakel	
γubernia	gubernija	
fabrika	fabrika	
faktori	faktor	
falši	fal's	mensonge
familia	familija	
fasadi	fasad	
fatalizma	fatalizm	
figura	figura	
fokusi	fokus	
fokusniki	fokusnik	charlatan
forma	forma	
fortifikatsia	fortifikazija	
fronti	front	
frunti		
funti	funt	
p'unti		

Das gesamte Material ist ohne Interesse.

c. italienische Worte :

duka	duca (Tš. : dux.)
tilo	tilo l. tela

d. griechische Worte:

	gr.	russ.
duk'si	δούξ	s. a. arm.
kalandari	καλάνδαι	kalendar
katapelta	καταπέλτη	katapulta
keleoni	κελλίον	kel'ja
kodrante	κοδράντης	k'vadrant
sudari	σουδάριον	
stomak'i	στόμαχος	

tiara *τιάρα*

e. neugriechische Worte :

fanatikosi *φανατικός*

f. die lateinischen Wörter :

lat.

amari

amarus

ampidsi

ambitiosus

ankvira

anchora (!)

astaki

astacus

astami

ascia

ap'sint'i

absinthus

baliozi

balivus, das georgische Wort ist
eher lateinischen als armenischen
(pail) Ursprungs, Hübschmann,
arm. Gr., 1, p. 390. afrz. bail.

batoni

patronus

bondi

pons

kalendi

calendae

kalendoba

kohorta

kohorta

kerasi

cera

kudi

kauda

venaki

vinea

gali

cella

galia

cavea

galiaki

grgoli

circulus

lagvieni

lagena

lagvienari

manat'i

moneta, s. russ. ?

mandaturi

mandator

marsi	Mars
melsapepo	melopepon ; s. a. arm.
melaspepo	
palo	palus
pelta	pelta
sigeli	sigillum
stomak'i	stomachus, s. a. gr.
unki	uncia, s. russ.
p'ardi	pars ?
p'urne	furnum
p'ore	forum
pori	
hune	hunnus
one	

Dazu kommen dann noch die Monatsnamen :

ianvari
t'ebervali
marti
apri
maisi
iunisi
iulisi
agvisto
sekdemberi

D^r KLUGE.
Berlin.

(A suivre)

ADDITIONS
TO
FATHER BESCHI'S BIBLIOGRAPHY

J'ai donné ici même une biographie et une bibliographie du P. Beschi, aussi complète que possible. M. H. Hosten, de la Compagnie de Jésus, professeur au Collège Saint-François-Xavier, de Calcutta, m'adresse la notice suivante, qui contient des détails nouveaux et indique les éditions qui m'ont échappé. Je me réserve de la faire suivre de quelques observations. — J. V.

As a tribute to the memory of Beschi's great literary labours in the field of Tamil literature, we have collected some particulars, which, had they been known to our bibliographers, would probably have been inserted in *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*.

First, no notice has been taken of *A brief sketch of the life and writings of Rev. C. J. Beschi, or Viramamuni, translated from the original Tamil by A. Muttusami Pillai, Manager of the College of Fort St. George, Madras, J. H. Pharaoh, 1840*. It has appeared at first in *Madras Literary Journal* (Apr. 1840), whence it was reproduced by the *Madras Catholic Expositor* (1841?) and the *Bengal Catholic*

Herald, 1841, vol. I, pp. 75-6, 94-7, 107-10. It is a translation made, at the desire of Walter Elliot, Esq., by A. M. Pillai of his Tamil life of Beschi. He tells us that for this Tamil life he availed himself in 1822 of the mss. which in 1798 had been prepared by Vidwan Saminada Pillei, an excellent Tamil poet, and the author of many Tamil works. In addition to the assistance derived from this source, I was in possession of many interesting and important facts regarding Father Beschi, which I gleaned during a tour through the South, from traditionary accounts, still preserved among the people. To my knowledge, this Tamil life, which probably has seen many editions by this time, has never been properly described.

Muttusami had likewise in ms. a life of Fr. de Nobili. The editor of the *Madras Catholic Expositor* intended giving it in English to his readers. I do not know whether it was ever done.

Next, turning to Beschi's works, we review them in the order in which they appear in Fr. C. Sommervogel's (S. J.) *Biblioth. de la Comp. de Jésus*¹ and bring together facts of some interest to the bibliophile.

1. — *Tēm-bāv-aṇi* (The Unfading Garland), Father Beschi's most voluminous work, was produced in 1726. It is a poem in honour of St. Joseph and embodies much of what was written by Mary de Agreda. It contains 3615 quatrains divided into 30 cantos. In 1729 Beschi added to each verse an interpretation in prose.

1. Vol. I, Coll. 1402-1409, and App., p. xi; vol. VIII, Col. 1829.

During his journey in the South, A. Muttusami Pillai found at Aour Beschi's original ms. in the possession of one Luz Naig, son of Bangaroo Naig, Beschi's disciple. « In compliance with my request, Luz Naig brought the book to Madras for the inspection of Mr. Ellis, who purchased the work for 300 rupees. After taking a copy of it for his own use, that gentleman kindly presented it to me¹. Mr. Josiah Huddleston purchased Mr. Ellis' *Tēm-bāv-aṇi*, when his effects were sold by auction². » A copy of *Tēm-bāv-aṇi* in 2 vols. folio was taken to England by Mr. B. Babington, on his return home. Another copy was made in 1817 under Mr. Ellis' supervision for Sir John Malcolm, who intended presenting it to Lord Spencer's Library. This copy was made in cadjans (*olas*), the two boards being ornamented with silver and gold.

The Pondicherry edition printed by the Abbé Louis Savinien Dupuis between 1850-53 consists of 3 volumes, 8°. — The British Museum has an edition edited with interpretation and commentary by A. S. Jaga-rāu Mudaliyār, vol. I, pp. 80, Madras, 1901; also a Pondicherry edition with commentary, 1866, 8°. The copy of the British Museum contains Bks I-IV, and part of Bk V, and breaks off at p. 160. — The last section of the *Tēm-bāv-aṇi*, i. e. Hymns to the Bl.

1. It was still in A. Muttusami Pillai's possession when he wrote. He died shortly after, in 1841. Does it still exist?

2. For a translation of some extracts, cf. Eliyah Hoole. *Madras, Mysore and the South of India.*, London, Longman, ..., 1844, pp. 201-205.

Virgin, appeared at Pondicherry in 1856, under the title of *Tiru-pāv-aṇi*, (pp. 46, 12°). Finally, there is an edition of Pondicherry, 1865?, the *Tēm-bā-malai*, containing devotional poems from the *Tēm-bāv-aṇi* with commentary, and other hymns by Beschi, separately published in the *Tiru-pāv-aṇi* (pp. iv + 224, 8°)¹.

The Abbé L. S. Dupuis is the author of *Notice sur la Poésie Tamoule, le R. P. Beschi, et le Tembavani, par un membre de la Congrégation des Missions-Etrangères*, Pondichéry, 1851, pp. 81, 8°.

3-6. — Among Beschi's poems on Our Lady, we note one mentioned by B. Babington and unknown to C. Sommervogel, at least under its Tamil title: *Ameyajungal Andādi*, i. e. *Andādi* on the Lamentations of Our Lady. In the *Andādi*, the ending (*andam*) of each stanza is repeated at the beginning (*ādi*) of the next stanza². It belongs probably to Sommervogel's No. 6: « Diverse Poems on the Passion of Our Lord and the seven Dolours of His Holy Mother. »

7. — One of Beschi's most popular works is his amusing story of *Paramarta Guru*, a clever skit on the Brahmans, which many Tamil Christians have read so often that they freely interlard their conversation with its maxims. We believe that, if a systematic search were made in Southern India, it would bring

1. Cf. *A Catalogue of the Tamil Books in the Library of the British Museum*, composed by L. D. Barnett. M. A., & the Late G. U. Pope, D. D., London, 1909.

2. Cf. B. Babington, *The Adventures of the Gooroo Paramartan*, London, Richardson, 1822, p. iv.

to light a great many editions, not only in Tamil, but in the neighbouring vernaculars as well, especially Telugu and Malayalam. « It is translated into many native languages », wrote Rev. G. M. Pope.

There is an edition of Pondicherry, 1859, pp. 34, 12°; also, it seems, an edition from the same place in 1862, 12° (Cf. *Brit. Mus.*, Cat. Op. cit.). Three editions were printed by Father Bareille at Bangalore.

a. — **Paramarta | Guru. | Fabula | de quodam Ethnicorum magistro, | a celeberrimo Patre Beschi | Tamulico idiomate primitus exarata, | modo in Canaricam linguam translata; | cui addita est latina versio, | eadem, paucis mutatis, quæ a P. Beschi conscripta est, | Opus curante Rev. J. Bareille editum. | Bangalori, | E typographia Catholicæ Missionis, | 1877. | Superiorum permissu. | Registered copy-right. | pp. 142 + 2 (17 × 105). Price : 8 as.*

b. — **Paramarta | Guru. | A Tale | originally written in Tamil | by the celebrated Father Beschi, | now translated into Canarese, | and accompanied by an English translation. | Edited by Rev. J. Bareille. | With the approbation of the Superiors. | Bangalore, | Printed at the Catholic Mission Press. | 1877 | Registered copy-right. | pp. 179 (18 × 105). Price : 8 as.*

The English translation is not a reproduction of Barington's. Father Bareille calls the Guru's five disciples : Booby, Crazy, Shortwit, Numskull, and Lack-brain.

c. — **Paramarta | Guruvina | kathe. | Edited*

1. The asterisk means that we describe the book *de visu*.

by Rev. J. Bareille. [Follow seven lines in Canarese.] 1887. | pp. 63 (18 × 105). Canarese characters.

Another Kanada version, *Nage-Gadalu*, by R. Narasimhāchār appeared in *The Karnataka Granthamala* series, a Mysore-periodical, 1903, pp. 85, 8°.

Little could Father Beschi have suspected that his *Paramarta Guru* would find so much favour with European scholars. We know of several editions in European languages, unknown to Father Sommervogel.

a. — * [Two lines in Tamil.] *The Adventures of the | Gooroo Paramartan : | a tale in the Tamul language : | accompanied | by a translation and vocabulary, | together with an analysis of the first story. | By Benjamin Babington, | of the Madras Civil Service. | London : | J. M. Richardson, 23, Cornhill, | MDCCCXXII. | pp. xii + 2 + 1-48 : Text ; + 51-107 : Translation ; + 111-195 : Vocabulary ; + 199-248 : Analysis.*

The Guru is dubbed Noodle. His 5 disciples are : Blockhead, Idiot, Simpleton, Dunce and Fool.

b. — * *Strange surprising adventures | of the Venerable Gooroo Simple, | and his five disciples, | Noodle, Doodle, Wiseacre, Zani | and Foozle. | Adorned with Fifty illustrations drawn on wood : | by Alfred Crowquill : | London | Trübner & Co., | Pater noster Row, | 1861. | pp. 223, 8°.*

Alfred Crowquill is a nom-de-plume for Alfred Henry Forrester. Many of the illustrations are not particularly suggestive.

c. — * [1 line in Tamil.] *The Adventures | of the*

Gooroo Paramartan : a tale in the Tamil language :
| accompanied by a | *Translation and Vocabulary,*
| together with an analysis | of the | *First story.*
| By Benjamin Babington, | of the *Madras Civil*
Service. | Published and sold by P. Singarapelavan-
dram Pillay, | Thacker's Street No. 12, Pursevaukum.
| Madras : | Re-printed by W. Pushparatha Chetty.
| Kalaratnakaram Press, | 103, Armenian Street. |
1871. | pp. xii + 1-4 : list of subscribers; + 1-71 :
text and translation, in 2 coll.; + 73-140 : Vocabu-
lary; + 141-180 : Analysis.

d. — The Abbé J.-A. Dubois translation of *Pa-ramarta Guru* is at pp. 231-338 of his *Le Pancha-Tantra...* Paris, 1826. (Cf. Sommervogel, vol. 1, App. p. xi).

e. — There is another edition of Paris (1872, 8°) ty-
pographically identical with the above and illustra-
ted with 13 engravings by Léonce Petit.

f. — *Aventures du Gourou Paramarta. Conte drôla-
tique Indien. Orné de nombreuses eaux-fortes par*
Bernay & Cattelain, Paris 1877, pp. ix + 188, 8°,
8 plates. Preface by F. Sarcey. It is Dubois transla-
tion re-edited.

g. — *Fahrten und Abenteuer Gimpels und Com-
pagnie. Ein Tamulischen Reise- und Scherz-mär-
chen. Nacherzählt von Dr. Johann Georg Theodor*
Grässe. Mit 6 colorirten Bildern. Dresden [1856],
pp. 81, 12°.

h. -- W. A. Clouston, *The Book of Noodles*, 1888,
12°. [Stories of the Guru Paramartan, the four simple
Brahmans, dröllerics from the Ramayana, the Jatakas,

and other Hindoo, Kashmirian and Sinhalese books.]

Imperfectly described from one of Francis Edwards' Catalogues, London, 1906 (?).

The following work by Will. Alex. Clouston seems to be a different work : *A group of Eastern Romances and stories, from the Persian, Tamil and Urdu, with introduction, notes and appendix*, Glasgow, 1889, pp. xi + 586, 8°.

8. — The *Nānar-uṇarttudaḷ* published at Pondicherry in 1842 is a 12° edition of pp. vi, 99.

A Kanada translation *Jñāna-bodhakavu* was published at Bangalore in 1864 (pp. 99, 12°)¹.

10. — *Vēdiyar-ojukkam* or Rules for Catechists. Rev. G. M. Pope calls this an « admirable work ». « It is the best model I know for the student of Tamil prose. » Rev. Eliyah Hoole translates the headings of the 20 chapters. (Cf. *Op. cit.*, pp. 195-196.)

We have met a Protestant Tamil edition of this work. It is described as reprinted with some changes from the original work and « containing excellent advice ». 1st Ed., 1898, Methodist Tract Society, Madras, pp. 168, 12°².

The British Museum mentions, however, Protestant adaptations : one printed at Madras, 1844 (pp. xiii + 91, 8°), in 20 chapters, with an appendix of 8 chapters; preceded by a biography of Beschi in English and

1. Cf. *A Catalogue of the Kanada, Badaya, and Kurg Books in the Library of the British Museum*, compiled by L. D. Barnett, London, 1910.

2. Cf. *Classified Catal. of Tamil Christ. Liter.*, Christ. Liter. Soc., Madras, 1901.

Tamil; another, with the biography in Tamil only, Madras, 1849 (pp. vii + 232, 12°).

Sommervogel does not mention, either, a Pondicherry edition of 1858 (pp. viii + 199, 12°).

11. — *Vēda-Viḷakkam* was written against the Danish Missionaries of Tranquebar and their Tamil translation of the Gospel. The book closes with particulars of the place, date, quantity of the composition, and the author's name. It bears date : 1728.

The spirit and style of Beschi's writings may be appreciated from the following extract, translated by Rev. Eliyah Hoole, a Wesleyan Missionary¹. It is the 33rd pura. of the book, or the 6th of Ch. IV. After commenting on the answer of Our Lord to the woman who exclaimed : « *Blessed is the womb that bare thee* » (St. Luke, XI, 27, 28), Beschi proceeds thus.

« If what has been advanced be considered, the well-informed will neither think nor affirm that the Lord Jesus disapproved of the praise ascribed by the woman to the divine mother, or forbade that she should be worshipped and praised, but rather that he approved and commended it; though to a person who has lost his senses it may appear the contrary. Let us, therefore, unite with that spiritually-enlightened woman, is praising the heavenly divine mother, that we may turn back the darts which those adversaries, the heretics, have hurled at the divine mother, and that we may pain the wounded minds of those who have already suffered a defeat. Let us say,

1. Cf. *Op. cit.*, pp. 197-198.

Hail, womb that bare the God-man! Hail, womb that gave fruit not destructive of the flowers of viginity! Hail, breasts that poured nectar to the Instructor of every soul! Hail, thou who didst embody the Immaterial, to rejoice our eyes! Hail, thou who didst supply the blood that was shed for our salvation! Hail, Queen of the inhabitants of heaven! Hail, Strength to the weak! Hail, beauty of the heavenly world! Hail, Life of the earthly world! Hail, Mistress of the fiery world! Hail, Splendour, displaying Religion! Hail, sea of grace, preserving the soul! Hail, Medicine, healing disease! Light, dispelling darkness! Joy, assuaging grief! Shore of heaven! Help of earth! Diamond of grace! Life! Nectar! Grace! Hail! Mother universally praised! Hail, Mother, worthy of universal praise! Hail, Mother, heavenly and divine! Hail, Heroine, feared by heretics! Hail, o Bountiful, hated by heretics! Hail, Queen, who shalt destroy heretics! Hail!»

The edition printed at Pondicherry in 1842 is a 12° one, containing pp. v, 324, ii. — Another edition of the same place, dated 1868, contains pp. iv, 1, 281, 12°.

12. — *Bhēdaka-maruttal* was an answer to *Tiru-Sabhaiyin Charitra Postakam*, a Tamil Church history, by Christoph Theodosius Walther, printed a second time by the Missionaries of Tranquebar in 1799 (pp. 316, xxxiv, 8°).

The British Museum possesses a copy of the Pondicherry editions of 1842 (pp. 139, 12°), and 1868 (pp. 121, 12°).

13. — Besides the Pondicherry ed. of 1842 of *Luttērin att'-iyal pu* (pp. 38, 12°), the Brit. Mus. Cat. (1909) mentions too other editions from the same place, one of 1847 (pp. 32, 12°) and another of 1868 (pp. 33, 12°).

14. — *Tonnul Vilakkam* is a grammatical treatise on the Higher Tamil, comprising sections on orthography, etymology, composition, prosody and rhetoric.

« The Tonnul Vilacam », wrote A. Muttusami Pillei, « was lately printed at Pondicherry by one of the native Tamil Christians, but I am extremely sorry to say it is quite incorrectly done, because the proof-sheets of the work were examined by an illiterate Hindoo, who, without understanding the plan of Father Beschi, made several omissions and useless additions to the work.

The Brit. Mus. Catal. (*Op. cit.*) quotes : [Ton-nūl-vilakkam. A Grammar, ascribed to Bēschi, and founded on older native works. Edited by Śrinivasa Rāghavāchāriyar, with a life of the author in Tamil by G. Mackenzie Cobban. Second Ed.] pp. viii, 268, 6. [Madras, 1891] 8°.

15. — The Tranquebar edition of Beschi's *Clavis... sublimioris Tamulici idiomatis* is dated 1876. The full title is :

* *Clavis | Humaniorum litterarum | sublimioris Tamulici Idiomatis | Auctore | R. P. Constantio Josepho Beschio | Societatis Jesu | In Madurensi Regno Missionario. | Tranquebar. | Printed for*

A. Burnell, | By the Evangelical Lutheran Mission Press. | 1876. | pp. viii + 171 (205 × 13).

In the preface (p. iii) we read : « Beschi's treatise on the so-called High Tamil and on Tamil Poetry and Rhetoric is here printed for the first time from a manuscript corrected by the Author himself. The Rev. K. Ihlefeld has undertaken the laborious task of editing it precisely as it stands in the manuscript, for correction could hardly be allowed in this case... This manuscript was purchased on the sale of Dr. Babington's Library, and he got it from Mr. J. W. Ellis, who had a search made, about the beginning of this century, for Beschi's manuscripts. — The Tranquebar Mission, which printed the first edition of Beschi's *Kodun Tamil Grammar* in 1738, now also publishes the first edition of his more important work. — Tanjore, 1876. A. B. »

Besides the *Tonnul Vilakkam* and the *Clavis... Sublimioris Tamulici Idiomatis*, B. G. Babington mentioned in 1822 a Tamil Grammar of the Higher Dialect written in Latin, of which he made a translation in 1814, « which, having become the property of the Madras Government, is now, as I learn, under course of publication at their College Press' ». This, we suppose, is Babington's *A Grammar of the High Dialect of the Tamil Language termed Shem Tamil...* Madras, College Press, 1822, erroneously placed by Sommervogel under No. 15.

1. Cf. Babington's *Adventures of the Gooroo Paramartan*, London, 1822, *Op. cit.*

Babington refers still to another Grammatical Treatise in Latin relating to the Higher Dialect.

16. — « The very faulty translation » made of Beschi's Grammar of the Low Tamil must be one printed at Vepery. Muttusami Pillei spoke of it in 1840 as « recently » published. Babington, on the contrary, stated in 1822 that it had been long before the public. It can hardly be any other than that of Chr. H. Horst printed at Vepery in 1808.

To the editions of Beschi's Grammar of the Low Dialect must be added : A Grammar of the Common Dialect of the Tamulian Language, translated by G. W. Mahon, Madras, 1848. A fuller description is wanted.

We complete Father Sommervogel's description of the Madras College edition of 1813.

* *Grammatica | Latino-Tamulica | in qua de | Vulgari Tamulicæ Linguae Idiomaticæ | Kodun Tamil [transcription of the Tamil] | dicto | fusius tractatur. | Auctore | P. Constantio Josepho Beschio, | E Societate Jesu, et in Regione Madurensi, | apud Indos Orientales, | Missionario. | Apud Madraspatnam, | E Typographeo [sic] Collegii, 1813. |*

At verso : « R. P. Constantii Josephi Beschii Vulgaris Linguae Tamulicæ Idiomaticæ Grammaticæ nova hæc Editio, primæ Editionis Exemplari, cum Ms. eodem fere tempore exarato, diligenter collata, et Paradigmatibus quibusdam aucta, studiosorum in usum, nunc tandem in lucem prodiit, cura atque opera Collegii Madraspatnensis Præpositorum ».

Follow the names of eight of the Directors of Fort

St. George's College, the first three being : J. W. Ellis, F. Babington, and A. D. Campbell.

PP. III-VI. Beschi's preface, dated : « E Missione Madurensi, 4 Kal. Jan. 1728 » + 151 + 4 unnumbered, containing index + 2 of errata.

17. — *Chatur Agarādi* consists of four distinct dictionaries. This work was printed by the Board of Superintendence of Fort St. George, at the College Press, in 1824, and reprinted by Rev. J. Smith, of the London Missionary Society, at the Church Mission Press, Madras, 1835.

The British Museum Catalogue describes the Madras edition of 1824, Madras, as edited by Taṇḍava-rāya Mudaliyār and Rāma-chandra Kāvi-rāyar (pp. I, II, 179, 33, 20, 86, 31, 36, II, 139, II, VI, 4^o).

There is an 8^o edition printed at Madras in 1880 (pp. 416, 3^o). Edited by T. Kuppusāmi Mudaliyār.

Father David's edition of Pondicherry (1875) is alone fully described by Sommervogel.

18. — Beschi's Tamil-Latin Dictionary has probably gone through several editions. The same might be supposed about his other lexicons. Leaving to others, better situated and equipped than ourselves, the task of noticing them, we describe an edition of Trichinopoly.

* *A. M. D. G. | Vulgaris Tamulicæ Linguae | Dictionarium Tamulico-Latinum | additis in præfatione aliquot regulis | necessario prælegendis. | Auctore P. Constantio Josepho Beschio | Societatis Jesu Missionario. | Trichinopoly. | Excudebat Pakkiam Pilley, | Filius Vethanayagam Pilley, |*

Typis « South India Times » dictis. | 1882. | 12°, pp. 1-16 : Beschi's preface; + 1-590 + 1 errata + v addenda + xviii appendix.

A. M. D. G. | [The 3 first lines correspond to lines 2, 3, 6 of the above. Then :] (Supplementum) | Trichinopoly. | [as above] | 1884. | 12°, pp. 247 + v of errata and omissa.

Babington, writing in 1822, stated that he had ms. copies of Beschi's Tamil-French and French-Tamil Dictionaries, and that the Latin Dictionary¹, « a most valuable work » of Beschi's was being printed at the College Press at Madras².

Among the Mackenzie mss., Madras, there is a ms. copy of Beschi's Tamil-French Dictionary (1 vol., 4°) dated 1774; also a French-Tamil Dictionary (1 vol., small 4°), the compiler of which is not known.

MS. — E. Whether Father Beschi is the author or not of a Tamil and Latin Commentary of Tiruvalluva's *Kurral* remains to be decided. Eug. de Sicé, writing about the same time as Muttusami Pillei (1841) said that Beschi's Tamil commentary existed, but what was wanted for European scholars was the Latin commentary.

Muttusami Pillei gives the following interesting particulars on his discovery of a Latin translation of the first two « parts » [*read* : books], *Arrapal* and *Porutpal* of the *Kurral*. « In 1816, I was sent by the late

1. Tamil-Latin.

2. Cf. Babington's *The Adventures of the Gooroo Paramartan*, Op. cit., pp. ix and 67.

Mr. Ellis and A. D. Campbell, Esq., to the South to procure useful works for the College. In my search of books of that description, I found amongst several works of merit a Latin translation of the Cural, which I forwarded along with other manuscripts to Mr. Ellis... I further beg to add some particulars which I learned from the sons of Beschi's Catechist' regarding the original copy of the Latin translation of the Cural. There were two original copies of that work, one without, another with the Tamil text of Tiruvalluver. It was uncertain who wrote the former, but it was supposed to have been written by Beschi. It is well known to the sons of Beschi's Catechist that the latter was written by the Reverend Father Julius Caesar Potenza [Potenza, S.J.], the immediate successor of Beschi, under whom the said persons were disciples at the Church situated in Porthacoody, in the district of Trichinopoly, and they were present when the said work was executed by Father Potenza. These persons also gave me a small book which is with me still, written by Father Potenza. On my comparing the little book with the Latin translation of the Cural, I found that both had been written by Potenza himself. On my producing both the originals to Mr. Ellis, he was unable to ascertain whether Beschi or Potenza was the translator, as

1. Dayriyam Pillei and Amirda Pillei, who were the sons of «Chowrimootoo Pillei», Beschi's Catechist. «They gave me much information respecting the life of Beschi, as well as his valuable works. I met them at Cariyan Putti, a village which is about midway between Tanjore and Trichinopoly». A. M. P.

there was no title-page to either of the copies; but he was inclined to decide in favour of Potensa, because the manuscript was in his handwriting. He has therefore merely alluded to his translation as the work of the « Latin Commentator » and intended to enter more fully into the subject in the preface to his own translation, which unhappily he did not live to finish. The portion translated by Mr. Ellis himself was intended to comprehend the first part only, called *Arappal* on virtue, containing twenty four chapters.

« In pursuance of this resolution, eighteen chapters of the Cural were translated and exemplified with quotations from the best Tamil authors : of these chapters which he translated, thirteen only were printed and the rest are with me still in manuscript, as Mr. Ellis died before he could complete the task he had undertaken. »

In Mr. Ellis translation an analysis of the construction of each distich is given. Babington stated in 1822 that 777 pages [of Ellis ms. ?] were already printed', and expressed the hope that this curious work would be carried on to its conclusion by some one of the many Oriental scholars in Madras².

We notice next Dr. Graul's edition of the Kural.

* Kural of Tiruvalluver. | High-Tamil text |

1. « Mr. F. W. Ellis... printed a small portion of the *Kural*, with copious notes and illustrations. The sheets of this unfinished work (304 pages) can still be had ». Cf. Rev. G. U. Pope in *The Sacred Kural*, London, 1886, p. v.

Published without title page or date, with translation and commentary in English (Madras, 1816? pp. 304, 4°). Cf. *Brit. Mus. Cat.*, Op. cit.

with | Translation into Common Tamil and Latin, |
Notes and Glossary. | By | Charles Graul, D. D. |
Late Director of the Leipzig Evangelical-Lutheran
Missionary Institution | Published after the author's
death | by | William Germann, | Evang. - Luth. Mis-
sionary, | Leipzig : | F. A. Brockhaus, | 1865. |
Tranquebar Mission Press. | pp. x + 335, 8°.

It forms vol. IV of Graul's *Bibliotheca Tamulica*,
printed at Tranquebar and published at Leipzig (1854-
1865).

At pp. v-vi we read : « The Tamil text of the Kural, which I here give, is principally based on the printed editions of Vethagirimutheliar, Saravanaperumaleijer, and Kuppeijar, and also on the old Commentary of Perimelazhacher, as well as on the text which Beschi followed in his own translation of the first books — both in manuscript.

« The Latin translation is as faithful as possible. It is due to the Rev. Brotherton,... and to Mr. Clarke... that for the first 2 books. I have been able always to consult the Latin translation by the famous Beschi... which hitherto existed only in manuscript. Beschi's translation is rather paraphrastic and gives the Tamil conceptions a more or less Christian-colouring. I had intended to subjoin the whole of it, but... I have confined myself to mentioning among the « notes » such deviation from my own translation as seemed important or interesting. »

Dr. Pope remarks : « Dr. Graul published an edition in Leipzig and London, in 1856, with German and Latin translations. Valuable, though incomplete.

owing to his lamentable death. It has serious misprints. » (Cf. *Op. cit.*, p. IV.)

In 1886 appeared' *The Sacred Kurral of Tiruvalluva-Nāyanār. With Introduction, Grammar, Translation, Notes (in which are reprinted Fr. C. J. Beschi's and F. W. Ellis' Versions), Lexicon, and Concordance.* By the Rev. G. U. Pope, M. A., D. D... London : W. H. Allen & Co., ..., 1886.

« The Ms. from which I have edited the Latin translation of the Kurral (generally attributed to Beschi) belongs to the India office Library, and is supposed to be the only one in existence. It seems to have been written at least a century ago. This copy (not quite perfect) belonged to Francis Whyte Ellis. Some missing chapters have been supplied by Thomas Brotherton of the S. P. G., I know not from what copy. One sheet of the India office Ms. is in the handwriting of William Henry Drew². Dr. Graul used this Ms. for his work. Sir Walter Elliot presented it to the Library in 1877. It was evidently transcribed by a native, and mistakes occur³. The Latin, it will be seen, is tinged with Tamil, but will help the student more than a more strictly classical version. The Editor has had to amend the text occa-

1. «The Rev. W. H. Drew, a missionary of the London Society in Madras, published himself an edition of the *Kurral* of 63 chapters, with English translation, and additional notes by Rāmānuja Kavirāyar...» Cf. G. U. Pope, *Op. cit.*, p. v, and *Catal. of Tamil books in Brit. Mus.*, 1909, s. v. Drew (W. H.).

2. If the transcription is by a native, what then has become of the copy discovered by A. Muttusami Pillei, which was either in Beschi's or Potenza's writing?

sionally, but has generally allowed doubtful things to appear as in the Ms. »

It will be found that the Latin text has been edited almost completely by Rev. Dr. Pope. He refers to it as Beschi's. These translations do not extend, however, beyond Bk II of the *Kurraḷ*. In whose favour, Beschi's or Potenza's, should the question of authorship be settled? Such a feat as the translation and the Tamil commentary of the *Kurraḷ* could not have been achieved except by a first-rate scholar. Such a man was Beschi. Fr. J. Bertrand attributes to him the Latin and Tamil commentaries of the *Kurraḷ*¹. On the other hand, even though we know nothing of Father Potenza's linguistic attainments, and his name is not even mentioned in Sommervogel, the fact that it was in Potenza's writing, and the emphatic declaration of the sons of Beschi's catechist, who had known Father Potenza writing it, oblige us to pause.

Concerning the present whereabouts of Mr. Ellis' Mss. of the *Kurraḷ*, Dr. Pope says that they were left to himself by the eminent orientalist Sir Walter Elliot, and deposited in the Bodleian Library. « There are in them some unpublished translations. His texts are often incorrect, and his translations in general have not had the benefit of careful revision². »

1. Cf. J. Bertrand, S. J., *La Mission du Maduré...* T. IV, Paris, 1854, pp. 366-367.

2. Cf. Rev. G. U. Pope, *The Nāḷḍiyār or Four hundred Quatrains...* Oxford, Clarendon Press, 1893, pp. xl-xli. — See also Burnell's *South-Indian Palaeography*, p. 35.

Ms. copies of the *Caturakarādi*, *Tonnulurai*, and *Vediyarolukkam* are mentioned in *Alphab. Index of Mss. in the Government Oriental Mss. Library*, Madras, 1893, pp. 5, 9, 13, of Tamil Mss.

Finally, we may refer the reader to H. H. Wilson's *Descriptive Catalogue of the Mackenzie Mss.*, Madras, 1882, p. 224 (No. 30), p. 230 (No. 66), pp. 239-242 (Nos. 1, 2, 3, 5, 9, 10).

One of the best authorities on the subject of Beschi's bibliography and that of the Madura Missionaries generally, was the Rev. Marcellinus Turlan, S. J., of the Madura Mission. In 1909 we submitted these notes to him, and received some useful hints. They suggested to him to undertake without delay a work which he had often contemplated, that of collecting, describing, collating and publishing the best editions and Mss. of Beschi's writings; but the premature death in 1909 of this promising young Missionary frustrated this project.

H. HOSTEN (S. J.),
Calcutta.

KĀDĀMAÑJARĪ

LE BOUQUET DES HISTOIRES

Contes tamouls traduits pour la première fois en français

(Suite)

LXVI

Dans la ville nommée Sandānataru, le roi, nommé Yogasittan, gouvernait avec excellence. Aussi chacun dans ce pays se conduisait en faisant le bien et jamais le mal. Les nommés Madiyūgy et Adiyūgy vinrent faire une visite au roi. — Avec quels hommes, leur demanda celui-ci, est-il possible de se lier d'amitié? et avec quels hommes l'amitié est-elle impossible? Madiyūgi dit au roi : dans un village nommé Āt't'ar un cultivateur, nommé Tarumajilan, élevait un chien et ne s'en séparait jamais. Un jour le cultivateur se dit : il faut que j'aie me baigner. Il se dirigea vers l'étang. Mais le chien, qui avait précédé son maître, ayant aperçu dans l'eau un crocodile, revint vers son maître en courant et en aboyant, et il l'empêchait d'avancer. Le maître chassa le chien, mais, au moment où il allait descendre dans l'eau, le chien le saisit avec les dents par ses vêtements, et le tira, et l'arrêta de nouveau. Mais le maître, ayant frappé l'ani-

mal d'un coup de pied, descendit dans l'eau. Alors le chien eut cette pensée : si le crocodile, qui se trouve dans l'eau, l'ayant saisi, mâche et dévore pour sa nourriture mon maître qui me nourrit, quels sont ceux qui me feront manger ? Il est nécessaire de défendre celui qui vous aime. Alors il tomba le premier dans l'eau. Le crocodile le saisit, l'entraîna, et, comme il partait avec sa proie, le cultivateur l'aperçut et dit : ce chien a pour moi sacrifié son corps, et, en disant ces paroles, il fut affligé. Il faut donc aimer, dit Madiyagi, celui qui est semblable à ce chien. Adiyūgy s'exprima à son tour en ces termes : un roi avait placé un bon cornac auprès de son éléphant. Tous les jours ce cornac allait le faire baigner dans la rivière et lui donnait la quantité de riz cuit nécessaire pour sa nourriture. Un jour il prit pour son usage une boule de riz qu'il avait cachée. Il a volé du riz, se dit l'éléphant, et, sans songer à celui qui chaque jour s'occupait de son entretien, il le tua. Ainsi il n'est pas convenable de se lier d'amitié avec un homme semblable à cet éléphant. Le roi, ayant écouté (ces deux conteurs), manifesta une grande joie et rendit hommage à tous deux.

C'est pourquoi, il ne faut contracter d'amitié qu'avec une personne, dont on a auparavant étudié à fond le caractère.

LXVII

Un pauvre brahmane, dans le désir d'obtenir des richesses, faisait pénitence pour son seigneur sur le

côté Ouest d'un étang. Voyant cela, un brahmane, qui vivait dans une maison auprès de ce pénitent, fit pénitence pour ce seigneur sur le côté Est de cet étang. Quelques jours après, le seigneur vint auprès de l'un deux et lui dit : que te faudrait-il, à toi ? — Celui qui fait pénitence de ce côté-ci, que vous demandera-t-il ? Il me faut le double de ce que vous lui donnerez. Le seigneur se rendit auprès de l'autre brahmane et lui dit : quelle chose te serait nécessaire ? — Que vous a demandé, répond ce pénitent, celui qui se trouve de ce côté-là de l'étang ? — Il m'a fait savoir que le double de ce qui te serait donné lui était nécessaire, dit le roi. Alors ce brahmane, poussé par la jalousie, pensa : est-ce que celui-là aura des richesses en abondance ? et il s'écria : ô maître ! la perte d'un œil m'est nécessaire. Le roi dit en plaisantant : c'est bien. Lorsque ce brahmane eut perdu son œil, les deux yeux de l'autre furent aussitôt crevés.

Ainsi l'homme, doué d'un caractère jaloux, pensera toujours que le malheur d'un autre est pour lui une bonne fortune, et dans ce cas il ne verra pas son propre malheur.

LXVIII

L'épouse du roi de Maduré, ayant regardé un jour le roi, lui dit : vous donnez mille pagodes de traitement à votre ministre, dont le travail sans fatigue consiste à converser avec vous, tandis que vous ne donnez en moyenne que le traitement mesquin de deux

à trois pagodes aux autres serviteurs qui en tout temps se donnent de la peine et sont occupés nuit et jour : cela ne me semble pas juste. — C'est bien, dit le roi. Regarde bien (ce qui va se passer), et je te ferai clairement connaître la raison (de cette différence). Il prend alors deux cassettes qui se trouvaient près de lui, y met de la cendre et des cheveux, et appose son sceau sur le couvercle ; puis, ayant fait venir son ministre et un serviteur désigné par sa femme, il remet à chacun d'eux une des deux cassettes, en leur disant : allez tous les deux séparément auprès des deux rois, donnez-leur une de ces cassettes et revenez aussitôt. Ils partent d'après cet ordre royal. Le ministre, en voyant le roi Siren, lui dit : le roi de Maduré m'a ordonné de me retirer après t'avoir remis cette cassette ; en même temps il la lui donna en le priant de la garder comme sa propriété. Le roi Siren l'ouvre, et, à la vue de la cendre et des cheveux qui s'y trouvaient : ah ! qu'est-ce que cela ? dit-il avec colère. Alors, dès que le ministre voit par lui-même ces objets de la cassette, voici ce qu'il dit au roi : hélas ! notre roi a fait un sacrifice, d'où s'est formé un démon, dont il vous envoie en petite quantité la cendre des dents et les poils de la chevelure. Ce sera pour vous la cause d'un grand bonheur et conservez avec soin ces choses précieuses. Dès que le roi de Siren entend ces paroles, il est au comble de la joie et décerne au ministre de grands honneurs, puis au roi de Maduré, qui avait envoyé

la cassette, il adresse de nombreuses et précieuses richesses. Quant au serviteur, qui avait accepté d'aller chez le roi de Sojen, après avoir salué respectueusement ce dernier, il lui remet la cassette. Alors le roi ouvre et aperçoit les cheveux et la cendre. Qu'est-ce que cela ? dit-il. Le serviteur, ayant regardé le contenu de la cassette, ne put dire même un seul mot. Aussi le roi s'écria avec colère : est-il possible que l'on m'inflige un tel affront ? En disant ces mots, il saisit le serviteur, le frappe et le chasse. Au retour chez le roi de Maduré du serviteur et du ministre, le roi fait connaître à sa femme tout ce qui s'était passé, et lui dit : à qui convient-il de donner un gros traitement ? dis-le moi. La reine, toute honteuse, ne trouva rien à dire.

LXIX

Dans un certain pays un roi nommé Nêrandira, étant parvenu à l'âge viril, ne demandait qu'une chose aux poètes qui venaient le visiter : connaissez-vous des histoires ? Quand il avait écouté toutes les histoires connues de ces poètes : n'en connaissez-vous point d'autres ? leur disait-il d'un ton méprisant ; partez donc. Un poète, ayant compris pourquoi ceux qui venaient dans ce pays étaient ainsi congédiés d'un ton de mépris, va trouver le roi, qui lui dit : quel est ton nom ? — Océan des histoires, répond en plaisantant le poète. — Mais combien connais-tu d'histoires ? — Le nom d'Océan des histoires me convient très bien à cause

du nombre infini d'histoires qui me sont connues. — Alors raconte-moi une histoire, dit le roi. — Le poète parla en ces termes : ô prince ! dans un étang long de six mille yojanas et large de quatre mille, serrés étroitement des nénuphars s'épanouissaient. Cent trillions de cygnes aux ailes d'or descendirent dans ces fleurs, et à ce moment la pluie avec le vent commença de les frapper. Alors les oiseaux ne purent supporter cette souffrance et se glissèrent dans l'intérieur de la caverne d'une montagne, qui était tout près de là. — Ensuite qu'arriva-t-il ? dit le roi. — Un cygne se détacha de la foule qui l'entourait. — Et puis qu'arriva-t-il ? — Un autre cygne s'en alla. . . . Ainsi, toutes les fois que le roi l'interrogeait, un autre cygne sortait de la même manière. Le prince eut honte et, reconnaissant qu'il était difficile de vaincre ce poète, il le congédia, après l'avoir complimenté et lui avoir fait de riches présents.

LXX

Un roi, poussé par le désir des richesses, imposa aux habitants des impôts nouveaux sur une grande partie des récoltes des rizières en pleine production, des champs de terre à menus grains. . . etc., sur les moissons desséchées en herbe, sur les terres labourées, mais abandonnées après le labour, sur les arbres qui ne donnent pas de fruit. Par la perception des impôts et par les amendes importantes il acquit des richesses,

mais, de plus en plus l'argent manquant aux habitants, il leur infligea de si nombreuses punitions que son gouvernement devint tyrannique. Les habitants, affligés, cessèrent de boire même de l'eau de riz et de s'habiller même de haillons ; aussi ils éprouvèrent pour leur roi de l'aversion et souhaitèrent la venue d'un prince étranger. Le ministre à cette nouvelle, réfléchit et se dit en lui-même : il va arriver malheur à mon roi. Lorsque par ignorance le roi en arrive à commettre des fautes, un ministre, n'est-ce pas ? doit parler en sa faveur et le défendre, fût-ce même au péril de sa vie. Après avoir fait ces réflexions, il parla au roi en ces termes : hélas ! un objet placé sur une boule de pierre qui roule n'y est pas plus en sûreté que les familles placées sur la tête d'un roi qui n'a plus l'affection de ses sujets. Aussi, comme les habitants de ce royaume n'ont plus de tranquillité, vous perdrez votre royauté et vous prendrez la fuite. C'est avant la rupture de l'étang que vous devez construire une digue ; il faut vous protéger avant l'arrivée du mal : il y a pour cela divers moyens. — Mais de quelle manière l'accord se fera-t-il avec les habitants ? dit le roi. — A des habitants lassés, dit le ministre, il faut avancer de l'argent, et percevoir des impôts raisonnables sur tout ce que les laboureurs ont fait pousser par les semailles et les labourages ; il faut traiter avec égalité les indigents et les puissants ; il faut mettre un terme aux grandes punitions et aux grosses amendes. Si vos sujets sont ainsi protégés, vous recou-

vrerez votre royaume avec tous ses avantages. Le possesseur de champ, étant protégé, d'abord fournira aux rejets de l'engrais, arrachera les mauvaises herbes, arrosera abondamment et entourera ses terres de haies ; ensuite, n'est-ce pas ? il jouira d'excellents avantages. Le roi, en écoutant ces conseils, apprit la vérité et il s'efforça de suivre ces prescriptions. Ainsi le roi, qui n'a pas le bonheur de posséder l'amitié d'un bon ministre, est comme un voyageur sans yeux.

(*A suivre.*)

Gérard DEVÈZE.

LES MOTS

ARABES ET HISPANO-MORISQUES

DU « DON QUICHOTTE »

(Suite)

(63-67.) **Bogiganga, (Moganga, Mogicon,
Mogato, Mojate).**

« *Quisó la suerte que llegase uno de la compañía, que venia vestido de bogiganga con muchos cascabeles...* » (2^e p^{ie}, ch. XI). « Le hasard voulut qu'un membre de la troupe se présentât vêtu de son *costume de théâtre* aux nombreux grelots. »

Viardot traduit *bogiganga* par « costume de fou de cour ». Ce n'est pas le sens qui convient ici; les *cascabeles* l'ont trompé. Le véritable sens est « déguisement »; de là, par extension, « troupe ambulante de comédiens ».

On comptait du temps de Cervantès huit divisions professionnelles dans le monde des acteurs. Au dernier degré de l'échelle, il y avait, d'après le picaresque *Viaje entretenido* (Lerida 1611, f^o 48) de Agostin Rojas de Villandrando¹, le *bululú*, qui allait

1. On trouve de curieux détails pour l'histoire du théâtre espagnol dans le tableau plein de verve, d'originalité et de licence qu'il a tracé de la vie des comédiens. Scarron s'en est certainement inspiré.

seul, à pied, de village en village, et déclamait de courts morceaux devant un auditoire composé de quelques oisifs. Venait ensuite le *ñaque*, réunion de deux acteurs capables de jouer un intermède et deux ou trois prologues ; ils disposaient d'une barbe de laine et d'un tambourin. La *gangarilla* était l'association de trois ou quatre personnes au moins, y compris un bouffon et un jeune garçon pour les rôles de femmes. Le *cambaleo* était plus complet, car il comprenait une femme encadrée de cinq hommes, capables de représenter des pièces régulières et même de chanter, c'est-à-dire de hurler. La *garnacha* élevait plus haut ses prétentions ; cinq ou six hommes, une femme pour les premières amoureuses, un jeune garçon pour les secondes et les ingénues composaient cette troupe qui était à la tête de quatre comédies, de trois *autos* ou pièces en un acte et d'autant d'intermèdes. Venait ensuite la *bogiganga* dont les membres n'étaient déjà plus de vulgaires baladins, mais de véritables acteurs, jouant en nombre, possédant une certaine organisation, un répertoire plus varié et quelque matériel. La *farandula* approchait d'une troupe complète, voyageait à cheval ou en chariot, menait une certaine aisance avec elle, trouvait partout accueil et succès. Enfin, au sommet de l'institution, était la *compañia*, qui comptait seize acteurs ou actrices, un caissier, un personnel de trente employés, voyageait en litière, en carrosse, à cheval, sur des mules, mais pas en chariot, et qu'un bagage pesant accom-

pagnait. La plupart du temps un directeur de comédie faisait fonction d'acteur et d'auteur¹.

Bogiganga résulte d'une altération phonétique, très légère et très simple en soi, de *mogiganga*, le vrai mot, dont le sens « mascarade nocturne avec têtes d'animaux », tout en étant moins général, n'offre cependant pas la précision de l'original arabe. *M* s'est changé en *b*, comme il est arrivé pour *bandibula* = *mandibula*, *bandurria* = (ital.) *mandora*, *cañamo* = *cannabis*, *Jayme* = *Jacobus*, *jabalon* (charpente de toiture) = (ar.) *djamaloûn*, (pg.) *baraçon* = (ar.) *maras*.

Mogiganga ne s'en est pas tenu là. En vertu du principe du moindre effort, ce mot s'est syncopé en *MOGANGA*. Or *moganga*, portugais *MOGANQUICE*, *MOCANQUICE*, s'est réservé la signification de « geste » et de « visage », très intéressante parce qu'elle est restée de tout point conforme à ce que va nous apprendre l'étymologie.

Les glossaires de Dozy et d'Eguilaz semblent ignorer l'existence de *mogiganga* et de sa variante *bogiganga*; il n'y a de mention que pour *MOGANGAS* (plur.), qui représente, suivant Dozy, le mot arabe *GHOUNDJ*, emprunté du persan *ghondj*. On désigne par là ces mille jeux de physionomie, ces gestes, ces attitudes qui constituent la « mimique particulière aux amants ». Il eût été bien surprenant qu'un terme aussi usité ne trouvât pas d'écho et ne se fixât pas dans la péninsule. Burton ne prononce pas le

1. Cf. *Le théâtre espagnol* par M^{me} J. Dieulafoy, dans le *J. U. A.*, 1907.

mot, mais c'est tout comme s'il le faisait : « Yet, even on this solemn occasion¹, there is, they say, not a little flirtation and love-making... The men swaggered, the women minced their steps, rolled their eyes, and were eternally arranging, and coquetting with their head-veils » (*Pilgrimage to Mecca*, I, p. 108). Le voile, qu'on ne lève pas, est un obstacle dont on tire parti. Dans la rue, une femme agite cette étoffe mystérieuse d'un mouvement saccadé que lui impriment ses doigts dissimulés à la hauteur des joues : ce signal d'initiée, cette mimique clandestine — tout ce qu'il est possible à une musulmane voilée de faire en public sans causer de scandale — s'appelle *ghoundj*, l'acte lui-même *taghannoudj*.

Justifiée de la sorte, l'identification de *mogangas* est parfaite, mais encore faut-il expliquer la présence insolite du préfixe *mo*. Il y a là une difficulté que Dozy résout ainsi : « La syllabe *mo* ou *mu* est de trop ; mais comme une foule de mots arabes commence par elle, il n'est pas étonnant que les Espagnols l'aient parfois ajoutée là où elle ne convenait pas » (*Gl.* sous MOHARRA, p. 316). Et Dozy de citer comme preuves à l'appui *moharra* et *moheda*, dont l'origine est beaucoup plus claire qu'il ne le pense, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le montrer², et même *borcegui*, à l'étude duquel nous passerons tout à l'heure. Partant d'une idée préconçue, il a

1. La fête de la rupture du Jeûne, *'Id el-Fitr*, au Caire, où l'on prononce *ghoung*.

2. Tome XLI, p. 127.

complètement négligé *mogiganga* pour n'interroger que *mogangas*, qui en est l'abrégé. Il n'est guère admissible pourtant que, de quatre syllabes dont un mot est composé, la première soit un préfixe de fortune, inutile, arbitraire, et la seconde une épen-thèse sans valeur, bonne à supprimer au cas échéant. S'il y a *ghoundj* dans *ganga*, il y a dans *mogi* le mot arabe, موڤڤا « visage, joues » (litt. « siège de la pudeur »), prononcé *mohi* à cause de l'*imâla*, et qui devait être d'un usage courant parmi les Mores, puisqu'on le trouve chez R. Martin, s. v. *facies*¹. *Mogiganga* ou *Mouhi(yâ l-)Ghoundj* signifie donc « visage à mimique expressive ». De là, par extension, « masque, déguisement, troupe de comédiens ambulants ». Point de *bogiganga* sans un *gracioso*, point d'emploi de ce nom sans *mogangas*.

Aussi bien *mogiganga* n'est pas unique en son genre. Sous *mogicon* et *mogi* qui ont même sens, savoir : « coup donné sur la tête ou la face », perce sans aucun doute l'arabe *Mouḥtya*. Ces deux mots sont passés inaperçus ; de même *mogigato*, mais non *mogato*, cette syllabe *gi* paraissant toujours suspecte. A l'égard de *mogato* l'erreur date de loin : après Cobar-ruvias, Marina puis Müller s'imaginèrent que *mogato*² « hypocrite » et *mogate* « vernis qui couvre la faïence, émail » étaient un seul et même mot formé de l'a-

1. On ne peut faire état de *Wadjh*, le vrai mot pour « visage », parce que l'esp. aurait dit *guexiganga*. Cf. Alcalà, s. v. *cara que se muda*.

2. « Baño ó barniz que cubre una cosa como el del vidriado basto ». (*Acad.*)

rabe *moghattâ* « qui recouvre ». Cette opinion a été admise comme plausible par Dozy, mais sous la réserve que lui même n'a trouvé nulle part en arabe des mots dérivés du verbe *ghattâ* signifiant « hypocrite » ou « vernis ».

Cette identification de *mogate*, un terme de métier, doit être la bonne. Mais *mogato*, c'est-à-dire *mogigato* attend quelque chose de mieux, par exemple *Mouhî(yâl-) Qatt*, proprement « visage de chat ». Si même on osait songer à supprimer la première syllabe de *mogato*, ce qui resterait du mot suffirait encore pour rejeter la comparaison entre une couche de vernis et un hypocrite. On conçoit d'ailleurs sans peine que l'espagnol, qui a *gato* (catus) pour « chat », se soit incorporé un complexe exprimant une idée commune à tous au moyen d'un mot commun à plusieurs idiomes¹.

(68-70.) **Borcegui, Alfanje, Tahali.**

« *Traía unos borceguías datilados y un alfanje morisco puesto en un tahali que le atravesaba el pecho* » (1^{re} p^{ie}, ch. XXXVII). « Il portait des *brodequins* de maroquin fauve et un *khandjar* arabe passé dans un *baudrier* qui lui barrait la poitrine. »

« *Los borceguies eran datilados y encerados los zapatos* » (2^e p^{ie}, ch. XVIII). « Les *brodequins* étaient de maroquin jaune et les souliers noircis au cirage. »

Les contradictions auxquelles on se heurte, quand on consulte tel glossaire spécial ou tel dictionnaire

1. *Qitt*, vulg. *Qatt* provient du latin par l'intermédiaire du syriaque. Cf. Frænkel, *l. c.*, p. 113.

général sur l'origine de BORCEGUI, port. BORZEGUIM, et de ses succédanés l'ital. BORZACCHINO, le fr. BROISSEQUIN, puis BRODEQUIN, et le fl. BROSEKEN, montrent trop bien que la question est délicate et qu'elle mérite « du retour ».

Après Müller qui se fourvoie en proposant *brou-sawy* (= de Brousse), Dozy découvre une piste sérieuse, la vraie, pour tout dire, mais qui ne le mène pas encore au but. Grâce à sa sagacité d'orientaliste, un résultat très appréciable cependant est acquis. Malgré cela, pas un de ceux qu'intéresse l'histoire des mots, sauf Devic, n'a l'air de s'en douter. Le premier qui s'avise de le corriger s'enfonce très à la légère dans la plus lourde des erreurs, laquelle est malheureusement admise par le suivant comme l'opinion la mieux fondée.

« Le *borcegui*, dit Cobarruvias, est une botte morisque à semelle mince, par dessus laquelle on chausse des mules ou des souliers. C'est la chaussure en usage parmi les Ginetes (transcr. de *Zenâta*) et surtout des Mores. Or les *borceguies* de Marrâkech jouissaient autrefois d'une grande renommée, à preuve cette vieille chanson :

« Voilà, voilà par où il vient,
Le More, par la chaussée !
Brodequin
Marocain,
Eperon d'or rehaussé ! »

On le voit, le mot *borcegui*, sinon l'objet qu'il désigne, est positivement originaire d'Afrique. En outre, on n'a pas de peine à reconnaître ici soit le

Khouff des anciens Arabes, qui se recouvrait du *Djarmouq*, pantoufle sans quartier postérieure munie d'une forte semelle, ou du *Mouq*, botte forte, le *sermouzé* et le *mouzè* des Persans, soit le *mest* turc, *Best* en Algérie, *Mezd* ou *Mezz* en Égypte, soit le *Temeg* maghrébin, qui n'est autre que l'ancien *toumaq* des Turcs (Cf. Dozy, *Vét. ar.*). « Leurs chausses, dit Jean Thenaud parlant des habitants du Caire, sont de toilles clouses comme chausses de marinières, et telles les portent leurs femmes avecques *brodequins et patins* ou souliers paincts et dorez. » (*Voyage d'outremer*, p. 56). Marmol dit également qu' « elles ont de petits *brodequins* ou des bottines à la turque très propres » (*Descr. de Affrica*, trad. par Perrot d'Ablancourt, III, p. 290). En résumé, le *borcegui* marocain n'était pas autre chose qu'une espèce de bas de cuir souple et large. Ce genre de chaussure présente plus d'une commodité : par exemple le musulman, qui a pour devoir de se déchausser avant de fouler du pied son tapis de prière, peut garder ses *temeg*, comme un autre sa paire de bas.

(A suivre.)

Paul RAVASSE.

BIBLIOGRAPHIE

Verbi vasconici... in Novo Testamento adhibiti formulas composuit E. S. DODGSON. Oxoniæ, MCMXII, in-8°, (ij)-200 p. (Saint-Luc).

La *Revue* s'est occupée plusieurs fois déjà des ouvrages de M. Dodgson. La présente brochure est la continuation d'un travail d'analyse minutieuse sur les formes verbales du Nouveau Testament basque de 1571. On y trouve les mêmes défauts que dans les précédentes publications : abréviations trop multipliées et confuses, ordre alphabétique un peu arbitraire, réflexions inattendues. Mais M. Dodgson est un de ces hommes qui ne sont pas faciles à convaincre de leur erreur et qui s'obstinent envers et contre tous dans les fantaisies de leur esprit. Il persiste à appeler Leizarraga le traducteur du XVI^e siècle, ancien prêtre catholique que tout le monde appelait et a toujours appelé *Liçarrague* comme il signait lui-même. Il faudrait donc dire Omeros, Virgilius, Wien, il Tasso, par exemple, et non Homère, Virgile, Vienne, le Tasse. M. D. s'avise aujourd'hui d'une autre proposition inattendue ; on a constaté entre les divers exemplaires connus du *Liçarrague* deux petites différences, et cela suffit au basquisant amateur pour supposer qu'il y a eu deux

éditions du livre dans la même année; outre l'impossibilité qu'il y avait à la fin du XVI^e siècle de publier en 4 mois 2 éditions d'un volume de plus de 1.100 pages, il n'est même pas nécessaire de connaître les choses de l'imprimerie pour voir que les différences signalées sont des changements faits par l'auteur lui-même, les composant au cours de l'impression, ou des accidents survenus pendant le tirage.

Le volume, d'ailleurs très bien imprimé, contient, comme d'ordinaire, dans ses dernières pages un certain nombre de notes et de documents tout à fait étrangers à Liçarrague, au Nouveau Testament, au basque et à la science. Il est revêtu d'une couverture d'un rouge éclatant qui fatigue le regard et est d'un goût douteux.

Julien VINSON.

Sentence connection illustrated chiefly from Livy,
by Irene RYE. 1912, s. l. (Yale), in-8°, x-14 p.

Cette dissertation est une thèse soutenue devant la Faculté de Yale pour l'obtention du grade de docteur en philosophie. Elle n'intéresse donc la linguistique que dans une mesure assez restreinte; c'est surtout de la philologie et l'étude de plusieurs passages de Tite-Live (Livres I, XXI, XXII et XXIII). Elle est précédée d'une table systématique très détaillée où l'esprit philosophique, si j'ose m'exprimer ainsi, apparaît dans toute sa rigueur.

J. V.

Ueber die Entwicklung des litauischen conjugational Saetze, von Ed. HERMANN. Iena, 1912, in-8°, 98 p. et 1 tableau.

Contribution très intéressante à l'étude d'une branche très importante de l'Indo-Européen et qui se trouve en même temps avoir été l'objet des travaux les moins nombreux.

J. V.

Catalogue des livres chinois de la Bibliothèque Nationale. Paris, 1912, in-8° — Huitième fascicule, nos 6690 à 9080, par Maurice COURANT.

Bibliothèque Nationale. Catalogue des manuscrits, indien, indo-chinois, malayo-polynésien, par A. CABATON. Paris, 1912, in-8°, (iv)-320 p.

Le premier de ces deux volumes est la continuation d'un travail consciencieux et difficile de M. Maurice Courant. Le second intéresse surtout les linguistes orientaux qui y trouveront réunis des ouvrages dispersés dans plusieurs fonds. Ce n'est d'ailleurs qu'un inventaire sommaire, qu'une récapitulation des fiches établies par des bibliographes plus ou moins compétents. Il ne faudrait donc pas rendre M. Cabaton responsable des erreurs, des inexactitudes ou des fantaisies qui pourront s'y rencontrer, comme ce mot « vernaculaire » qui n'a aucun sens en français et n'est qu'une adaptation commode mais maladroite de l'anglais *vernacular* « local, original, indigène ».

J. V.

Smithsonian Institution. Bureau of American Ethnology. Bulletin n° 92. — *Washington*, 1912, in-8°, xvj-405 p.

Contient, avec 51 illustrations, un très important travail de M. Alès Hrdlicka : *Early man in South America*.

J. V.

The hundred and eighth report of the British and foreign Bible Society. *London*, 1912, in-8°, (xvj)-548-336-32 p., 8 cartes.

Rapport au moins aussi intéressant que ses devanciers, fait avec foi, soin et méthode. Dans l'année, on a publié des textes en huit langues nouvelles, ce qui porte à 440 le total des spécimens linguistiques. Les idiomes nouveaux sont le *limba* à Sierra-Leone et le *dabila* dans l'Afrique orientale anglaise; le *bala* chez les Dayalu et le *lakh* dans les collines Lushai; le *kiwai* dans la Nouvelle Guinée; le *jargon chinouk* au nord de l'Amérique et deux dialectes bohémiens, le *romany oriental* parlé en Bulgarie et le *romany* de l'Allemagne du Sud.

Pour l'année écoulée, le budget s'est élevé en recettes à 258.010 liv. st. (6.450.250 fr.) et en dépenses à 275.141 liv. st. 0 sh. 8 d. (6.853.500 fr. 80).

J. V.

V A R I A

I. — La lecture à haute voix

Il n'y a rien de pire qu'une conférence lue ou qu'une leçon faite sur un *manuscrit* ; aussi beaucoup de professeurs et de savants se sont-ils appliqués à apprendre à lire si bien et si rapidement que le public ne puisse s'en apercevoir. Le grand chimiste Wurtz le faisait avec un art merveilleux. J'ai eu souvent occasion, dans mes visites, comme délégué cantonal, aux Ecoles de mon arrondissement, de constater que la lecture est généralement mal apprise. On ne sait pas lire à haute voix et j'ai vu les enfants les plus intelligents prononcer mal, hésiter, se reprendre, s'arrêter mal à propos et ne pas donner aux phrases qu'ils lisaient le ton convenable ; et je leur ai souvent expliqué que pour bien lire, il fallait que les yeux fussent en avance sur les lèvres et autant que possible ne prononcer un mot que lorsqu'on avait pu se rendre compte du sens général du contexte. Le pianiste qui joue à première vue ne fait pas autre chose.

Un autre talent, fort utile au récit, et moins difficile à acquérir qu'on ne pourrait le croire est celui de traduire en lisant, d'improviser une traduction, c'est-à-dire de lire en français un texte écrit dans une langue étrangère. La condition indispensable est de lire vite et bien. Si l'on rencontre un mot inconnu ou si le sens d'un passage échappe, on peut toujours tourner la difficulté en supprimant le mot ou en arrangeant la phrase grâce au contexte. Ce n'est pas là cette trahison qu'on reproche volontiers aux traducteurs ; c'est un cas exceptionnel et tout à fait spontané. En 1880, Emile Castelar était venu passer quelques jours chez un de ses amis en villégiature à Biarritz. J'eus occasion de lui envoyer

un exemplaire des *Études de linguistique et d'ethnographie* que j'avais publiées deux ans auparavant en collaboration avec Abel Hovelacque. Le volume lui avait été remis au sortir de table et il l'avait posé sur une console dans le salon. La conversation tomba sur les langues étrangères et Castelar, prenant le livre et lisant au hasard en espagnol une de nos pages, fit voir qu'il n'était pas bien difficile de traduire à l'instant même dans sa propre langue ce qu'on lit dans une autre. Un effort de ce genre est celui de M. Fauche, le traducteur du *Râmâyana* : par économie, il composait lui-même, typographiquement, sa traduction, et il la faisait le composeur à la main en ayant seulement sous les yeux le texte sanscrit.

Mais, à propos de ces vieux souvenirs, je ne puis m'empêcher de penser à cette charmante petite fille, que Castelar aimait beaucoup, et qui était une des filleules de la reine Isabelle ; elle fut un peu vertement tancée par sa mère pour avoir entonné à pleine voix dans le salon une chanson des corps de garde espagnoles, *la camisa de la Lola*, — *un soldado se la llavó*, qu'elle avait sans doute apprise de quelque domestique-race détestable s'il en fut. Mais où sont les neiges d'antan ?

J. V.

II. — -logue, -logien, logiste.

On lisait dans le *Paris-Journal* du mardi 27 février 1912 :

« A propos de l'*Anthologie des jeunes poètes*, parue naguère, un de nos abonnés nous pose ce petit problème embarrassant :

» Comment dire en parlant de l'auteur d'une anthologie ? Faut-il l'appeler *anthologiste* ou faut-il dire *anthologue*, comme Barrès (*Amori et Dolori sacrum*, p. 269).

» Les gens qui pratiquent les diverses *-logies*, s'ils ne sont pas *théologiens*, sont *anthropologistes*, *biologistes*, *minéralogistes* — ou même *étymologistes*. Ils peuvent aussi être *astrologues*, *géologues*, *graphologues*, *assyriologues* — ou simplement *philologues*. Ils peuvent même être indifféremment *météorologistes*, *phrénologistes*, *zoologistes* ou *météorologues*, *phrénologues*, *zoologues*.

» Celui qui trouverait le néologisme convenable en l'espèce

qui nous occupe pourrait être à volonté *néologiste* ou *néologue*. Il pourrait aussi n'être ni l'un ni l'autre, comme ces êtres sans nom qui s'occupent de *terminologies* ou de *nécrologies*.

» Les auteurs d'anthologies doivent-ils également rester sans nom ? »

Lors du dernier Congrès des Sociétés savantes du Sud-Ouest tenu à Biarritz en août dernier, un journal de Bayonne a parlé des « Archéologiens » qui ont visité la ville.

J. V.

Dans son n° du 3 mars, le *Paris-Journal* a publié la note complémentaire suivante : « — C'est un de nos abonnés, M. Théodore Suran, professeur au lycée de Marseille, qui nous a adressé l'intéressant écho : *Problème de linguistique*, paru à la première page, 4^e colonne, de *Paris-Journal*, le 27 février. »

III. — Nourriture des baleines.

« Elles vivent aussi d'un petit insecte que les Basques nomment *queld* (qui est le *psillus marineus* ou la *puce de mer*) qui se trouve dans le Nord » (Supplément Morini, *Paris*, MDCCXIV, in-fol., p. 171).

IV. — Le langage des avocats.

Le *Palais*, journal des corporations judiciaires :

Bouquet cueilli dans le *Journal des tribunaux*, de Bruxelles et ailleurs :

— L'adversaire a revêtu tout cela d'un vêtement juridique qui amplifie son système.

— Cette pauvre femme n'a, pour tout potage, que sa chemise.

— M. le président : Maître... le tribunal compte sur votre vigueur pour lui porter le dossier en chambre du conseil.

— Cet homme est un paratonnerre... que l'on traîne en laisse avec un verre de vin.

— La demanderesse touchait à l'âge de virilité.

— Les cheminées ne sont, en somme, que des tuyaux verticaux...

— Le prévenu était accompagné d'une bicyclette et de deux autres messieurs.

— Je ne veux pas me fatiguer à lire cette pièce ; le tribunal la lira pour moi.

— Le tramway arrivait ventre à terre.

— La veuve Rousseau n'était qu'un homme de paille.

— Oui, c'est de la folie, de la folie méchante, de la folie voulue, de la folie consciente.

V. — Langage d'Universitaire.

M. Edouard Petit est inspecteur général de l'Instruction publique. Et il écrit des articles sur les choses de son métier. Mais son métier n'est pas, apparemment, de cultiver la langue française.

Dans un article paru, hier, sous la signature de cet éducateur national nous lisons, par exemple :

« Les anormaux sont enrégimentés dans cette attristante division des alphabets militaires... »

Le mot est neuf, laid et grammaticalement absurde. Mais poursuivons :

« On doit observer que la paucinatalité.. »

Comment un esprit normal — ou qui devrait l'être — peut-il parvenir à fabriquer des mots où hurle un latin sans syntaxe ? Et ceci :

« La sédentarité... la multinatalité... absentéisme scolaire... »

Ah ! que voilà notre pauvre langue française enrichie de mots précieux ! Comment pouviez-vous écrire, Racine, La Fontaine, Voltaire, Beaumarchais, avec un répertoire aussi réduit (M. Petit dirait paucialphabétique). Et vous n'auriez pas trouvé cette autre expression de M. Petit :

« Initions l'enfant à la classe itinérante. »

M. Petit aime à ce point les mots nouveaux que parfois, assure-t-on, il signe Klein. — Le *Gil Blas* du 30 janvier 1911.

L'Imprimeur-Gérant :

E. BERTRAND.

BIBLIOGRAPHIE DU PÈRE BESCHI

Observations sur l'article de M. Hosten

J'ai publié intégralement le travail de M. Hosten, parce qu'il est consciencieusement fait et qu'il contient des choses intéressantes, mais il est évident que l'auteur n'est pas au courant; mes articles lui auraient appris bien des détails qu'il ignore.

Tout d'abord, je trouve ses transcriptions fort défectueuses; elles ne sont que l'application du système anglais basé sur l'écriture. Mais ce système ne saurait être appliqué au tamoul: les lettres de cet alphabet ont chacune deux ou trois prononciations différentes, déterminées et précises; il n'y a donc aucune raison pour que tel signe soit *k* plutôt que *g*, *ç* plutôt que *tch*, par exemple. Une seule transcription peut être incertaine, celle de la consonne qui était probablement un *r* cérébral et qu'on prononce *j* français à Pondichéry, signe que j'ai adopté. Il faut donc écrire *Témbávaṇi*, *Védiyarojukkam*, *An'u'eiyajuigalandádi*, *Védagumar'uttal*, *Gná-uavuṇarttudal*, etc. Suivant l'orthographe officielle de

1. Cf. *Recue de Linguistique*, t. XXXII, 1899, p. 101-116; XXXIII, 1900, p. 1-48; XLI, 1908, p. 225-237; XLII, 1909, p. 37-98; XXXIX, 1906, p. 198-200.

l'Inde française, je dis *poullé* pour l'appellation d'une division de la carte *vallâja* que les Anglais écrivent *pillai* mais qui est plutôt *pillei*.

Sur la vie du P. Beschi, M. Hosten cite la brochure publiée en France en 1841 par M. E. « de Sicé ». M. Eugène Sicé, commissaire de la marine, n'a jamais mis un *de* quelconque devant son nom. Je l'ai beaucoup connu et ses enfants ont été mes camarades de jeux et d'études. Il avait été « enfant de langues » ; c'était une création, faite par le gouverneur M. Desbassains, de Richemond, à l'instar des Jeunes de langues de Paris pour former des fonctionnaires locaux. M. Sicé qui savait le tamoul, le télinga et l'hindoustani, et qui connaissait le sanscrit, le persan et l'arabe, a écrit un assez grand nombre d'ouvrages. Le moins important et le plus insignifiant est sa notice sur Beschi qu'il avait composée un peu par complaisance et par acquit de conscience, en s'inspirant surtout de la *Viramâmunivar çarittiram* « histoire de Beschi » par Mouttousamyppoullé. Mais cette histoire est le document le plus fantaisiste que l'on connaisse. Il est plein de détails extravagants et absurdes. Ainsi, les PP. Cahour et Bertrand ont fait voir combien il était impossible que Beschi ait jamais été ministre de Tchadâ-Çâhib ; et, grâce au P. Sommervogel nous savons aujourd'hui qu'il est mort le 4 février 1747 au Séminaire d'Ambalacatte où il s'était retiré depuis quelques années, « viribus fractis ». Les Indiens ont l'imagination audacieuse et manquent tout à fait de sens historique.

Où Mouttoussamy avait-il pris ses renseignements ? Dans une notice, prétend-il, écrite en tamoul en 1798 par un prêtre, Sâminâdappoullé, et dans les nombreux détails traditionnels qu'il avait recueillis lui-même sur place en 1816, notamment de la bouche des deux fils du catéchiste de Beschi, Saverinouttou. Mais en 1816, il y avait près de quatre-vingts ans que Beschi avait quitté le pays et les deux fils de son catéchiste devaient être bien âgés.

Mouttoussamy, à cette époque, avait été envoyé dans le pays tamoul par le Bureau du Collège de Madras, pour y former une collection de livres et de documents tamouls. Le Bureau était composé de MM. F.-W. Ellis, doyen ; E.-C. Greenway ; W. Wayts ; J. Mourley ; W. Olivier ; J. Babington ; J. Mac-Kerrell et A.-D. Campbell. Je prends ces noms en tête de la seconde édition de la grammaire vulgaire de Beschi publiée à Madras en 1813. Ils se sont tous plus ou moins occupés des langues dravidiennes : Campbell a composé une grammaire télinga avec préface d'Ellis ; Mac-Kerrell a fait une grammaire canara ; Ellis et Babington ont spécialement étudié le tamoul. Babington a fait imprimer à Madras en 1822 une traduction anglaise de la grammaire supérieure de Beschi et, de retour en Europe, à Londres le conte de Paramârta ; toutefois, dans la liste ci-dessus son nom est précédé d'un J. et, dans les deux publications que je viens de rappeler, il a pour prénoms Benjamin-Guy (ou B.-G.). Ne serait-ce pas le même personnage ? Serait-ce deux frères ou le père et le fils ? Ellis, mort

en 1819 pendant un voyage, empoisonné, dit-on, par une erreur de son cuisinier, avait appris le tamoul à fond et avait eu pour maître Mouttoussamy; il a laissé de belles poésies tamoules. Après lui, je ne connais que trois Européens qui aient composé des vers tamouls, le P. Dupuis, le Rev. G.-U. Pope et moi.

Ellis et Babington paraissent s'être partagé les manuscrits découverts en 1816; du moins, j'en ai acheté plusieurs à Londres qui doivent leur avoir appartenu, par exemple le *Dictionnaire tamoul latin* avec le *Paramârta* et une copie plus moderne, de la traduction des *Kur'al* (livres I et II).

Cette copie ne porte aucun nom d'auteur, comme toutes les autres d'ailleurs, qui au surplus diffèrent visiblement les unes des autres; la mienne notamment est tout à fait particulière. J'ai fait voir que la même strophe, citée plusieurs fois par Beschi ou dans des ouvrages qui lui sont attribués, est traduite de plusieurs façons. J'ai montré aussi que dans ces manuscrits, il y a des erreurs et des inexactitudes que Beschi n'aurait pu commettre. Enfin, des deux copies qui se trouvaient parmi les mss. rapportés par Mouttoussamy, il y en avait une que les deux fils de Savêrimouttou avaient vu écrire au père Jules-César Potensa, successeur immédiat de Beschi dans sa mission. Ce témoignage me paraît fort suspect, car le P. Potensa n'a pu rester en fonctions que jusqu'à la suppression des Jésuites; or, il y avait plus de cinquante ans en 1816, et il est difficile d'admettre qu'après un si grand nombre d'années, les fils du catéchiste aient eu la mémoire assez précise et assez

sûre pour se rappeler une chose qui, à l'époque, ne devait avoir pour eux aucune importance. De tout cela, je conclus que la traduction latine des *Kur'al* n'est pas de Beschi, mais d'un ou plusieurs missionnaires moins expérimentés, ou que c'est de sa part une œuvre de jeunesse, une sorte de cahier d'études qui n'avait qu'une valeur assez minime à ses yeux.

Il en est autrement du *Tembavani*. Ici nous avons affaire à une œuvre véritablement originale, que Beschi regardait comme son *monumentum*, comme le *summum* de ses études, le résumé de ses longs et patients travaux. Mais la question qui se pose est la suivante : le manuscrit qu'on prétend être autographe l'est-il vraiment ? Je ne le crois pas : il a un titre dont la rédaction ne s'applique guère à un manuscrit fait par l'auteur pour lui-même. L'écriture, semblable à celle du *Dictionnaire* tamoul-latin, est bien celle d'un Européen, mais plutôt d'un Espagnol ou d'un Portugais que d'un Italien, et le manuscrit se présente surtout comme une copie soignée. Est-il admissible d'ailleurs que Beschi, quittant le service actif des missions pour se retirer définitivement à Ambalacatte, n'ait pas emporté avec lui son ouvrage le plus important, auquel il devait tenir particulièrement, et l'ait laissé non pas à son successeur, mais à son catéchiste, un Indien relativement ignorant et vulgaire sans doute ? Ce n'était pas un livre d'usage courant, un ouvrage d'enseignement ou de propagande.

Ce manuscrit, acheté par sir William Taylor en 1847, après la mort de Mouttoussamypoullé, a été

donné par lui à la Bibliothèque de l'India Office où je l'ai vu en août 1908. Son plus grand intérêt pour moi est dans un feuillet qu'il contient et qui provient d'une copie antérieure. Ce feuillet, qui donne pour la fin d'un chant, un texte différent de celui qui a été définitivement adopté, nous apprend deux choses : d'abord que Beschi a longtemps et longuement travaillé son poème, qu'il en a fait et refait plusieurs fois les diverses parties. De plus, dans ce feuillet comme dans le manuscrit complet, chaque strophe est accompagnée de son commentaire, c'est-à-dire de son explication en prose. Ainsi tombe l'histoire racontée par le biographe tamoul. L'ouvrage terminé, sans commentaire, Beschi l'aurait soumis au jugement d'une assemblée de savants et de poètes qui n'auraient pas été assez instruits pour le comprendre, et c'est alors que l'auteur aurait écrit le commentaire, qui aurait provoqué l'enthousiasme et l'admiration de tous. Cette histoire est de tous points inadmissible et invraisemblable ; la poésie de Beschi est parfaitement compréhensible quoiqu'il ait eu recours à toutes les ressources de la prosodie, à tous les artifices de la grammaire, et quoique son style soit affecté et exagéré au possible. Ce que les Indiens ne pouvaient comprendre, et le commentaire ne pouvait leur en donner la connaissance, c'est l'esprit chrétien du livre, ce sont les discussions philosophiques et religieuses, ce sont les légendes bibliques et autres ; celles-ci encore pouvaient leur paraître bien imaginées comme l'épisode emprunté au Tasse, Renaud dans la forêt enchantée.

Une cause de confusion, mais elle est accidentelle, est dans l'emploi que fait Beschi, à l'exemple des missionnaires ses prédécesseurs, de mots pris dans un sens nouveau; ainsi, ils rendent « religion » par *vêda* auquel les Tamouls donnent pour synonyme *mar'ei* « secret, chose cachée ». Dans l'excellent *Dictionnaire tamoul-français* de la Mission Pondichéry, ces acceptions spéciales sont données à tort comme normales et naturelles. Il y a d'ailleurs, dans ce Dictionnaire, outre des réflexions puériles et niaises, des choses singulières, par exemple cette énumération : *Nava Vâṅṅor Kaṇan* « les neuf chœurs des habitants du ciel », c'est-à-dire « des Anges », séraphin, chérubins, trônes, dominations, puissances, vertus, principautés, archanges et anges, dont chacun a son nom tamoul inventé de toute pièce¹.

Le *Toṅṅul viḷakkan* est sûrement aussi de Beschi, mais la *Clavis*, qui en est une adaptation latine, ne l'est pas, à mon avis du moins. Ce doit être l'œuvre d'un missionnaire qui, ne connaissant pas la grammaire du haut tamoul, a voulu donner un pendant

1. Un exemple rendra l'abus évident. Ellis a composé une fort belle pièce de vers, un hymne religieux en cinq strophes qu'il dit être une ardente profession de foi chrétienne. Or, le dernier vers de la première strophe signifie proprement : « ayant quitté mon ancienne divinité, je dirai avec un rite uniforme : hommage à Çiva »; dans la seconde, il est parlé des hommes et des *suras* et la troisième commence par : « Quand viendra Yama ». L'auteur traduit : « I quit all other deities and say with entire devotion : reverence to the holy God! », « the immortals » et « when death approacheth », tous les Indiens verront là une déclaration certaine de conversion au Çivaïsme.

à celle du tamoul vulgaire, laquelle était dans toutes les mains. Mais je n'y reconnais ni le style ni les habitudes du P. Beschi, et elle est faite sur un plan qui, bon pour les Indiens, ne convient nullement aux Européens ; elle ne donne guère que des exemples tirés du *Têmbávaï* ; enfin elle n'est pas datée et n'a pas de préface, contrairement aux autres ouvrages d'enseignement du savant jésuite. La grammaire du haut tamoul, qui est le complément exact de l'autre, nous est connue par la traduction anglaise que Babington en a publiée en 1822 et par plusieurs copies manuscrites : la Bibliothèque Nationale en a deux. La lettre-préface est datée des Ides de septembre 1730 ; les exemples extraits du *Têmbávaï* y sont assez rares ; le livre est arrangé et ordonné à l'europpéenne. Aussi je ne comprends pas l'erreur de Burnell, lorsqu'il fit imprimer la *Clavis* à Tranquebar en 1876. On ne s'expliquerait guère du reste que Beschi ait, à peu d'intervalle, composé deux ouvrages faisant à peu près double emploi. Il avait fait son plan et le suivait ; c'est pourquoi il livra à la circulation en 1732 son *çaduragaradi* « quadruple (dictionnaire) alphabétique » (mots, synonymes, énumérations, consonnances) dont nous avons à la Bibliothèque Nationale une copie originale et authentique, qu'elle a reçue de l'Inde en 1739 avec d'autres manuscrits. En comparant cette copie avec les éditions imprimées, on voit que beaucoup d'additions y ont été faites depuis, surtout à la troisième partie. Mais dans cette vieille copie, il y a un titre latin *The-saurus linguæ tamulicæ* avec la date MDCCXXXII,

et une lettre-préface que j'ai publiée en 1889 et qui devrait être rétablie en tête de toutes les réimpressions futures.

Le *çaduragarâdi* est tout en tamoul, ce qui ravirait d'aise aujourd'hui les partisans du soi-disant enseignement direct : mais il n'était destiné, dans la pensée de son auteur, qu'à ceux qui, sachant déjà le tamoul, voulaient en approfondir l'étude et lire les vieux poèmes. Pour les autres et surtout pour les débutants, il eut l'idée de composer un *Dictionnaire tamoul-latin*, où une indication très précise nous fait voir qu'il a été compilé en 1743 (l'auteur y avait joint quelques mots portugais), et un *Dictionnaire portugais-latin-tamoul* ; on sait que le portugais était encore à cette époque la *lingua franca* du sud de l'Inde. Du dernier je n'ai que le titre et la préface, mais l'ouvrage existe. Quant au premier, j'en possède une ancienne copie, où il n'y a d'ailleurs que peu de mots portugais ; on l'a imprimé à Trichenapally, sans les mots portugais qui n'avaient plus d'intérêt. C'est d'après ce livre qu'ont été faits, à Pondichéry sans doute, les deux dictionnaires *tamoul-français* et *français-tamoul* qui portent le nom de Beschi mais qui ne sauraient être de lui, car il n'auraient eu qu'une utilité très restreinte et rien ne prouve qu'il sût le français. On avait aussi traduit sa grammaire du tamoul vulgaire et il y a une copie de cette traduction à la Bibliothèque Nationale.

A ces dictionnaires est annexé le petit traité sur le calendrier hindou, que j'ai publié en 1887 dans la *Revue de Linguistique* et qui avait été inséré, revu

par J. Lalande, dans les *Lettres sur Constantinople* de l'abbé Sevin (*Paris*, an X). L'original latin se trouve dans mon manuscrit (3^e appendice), où il est précédé de l'*histoire de Vâma*, rédaction en prose très élégante d'un passage du *Têmbâvani* auquel l'auteur attachait une grande importance, une discussion religieuse entre saint Joseph et un prêtre égyptien, avec traduction latine en regard. Il fait partie, comme le *Paramârta*, du second appendice.

Là aussi se trouve la forme originale du Conte de Paramârta, l'ouvrage de Beschi qui a eu le plus de succès, qui a été le plus souvent traduit, édité, commenté et illustré. Il a aussi sa traduction latine en regard et a été écrit spécialement pour servir de texte d'étude et d'application. C'est un vrai modèle de style et de correction; aussi comprend-on que les Indiens se soient avisés, un peu tard, d'en réclamer la paternité pour un des leurs; ils en ont fait des éditions où ils ont simplement changé les noms des personnages, mais la mystification est trop évidente et la ruse trop grossière, et je ne comprends guère que Graul ait été assez naïf pour admettre la réclamation. Beschi dit bien qu'il a arrangé une histoire connue, mais ce n'était évidemment qu'un artifice pour donner à son texte plus d'autorité, et l'abbé Dubois s'avance un peu trop quand il affirme que ces contes sont populaires dans les régions où l'on ignore le nom et les œuvres du P. Beschie (*sic*). Il n'y a qu'à lire l'ouvrage pour se convaincre que son auteur est un Européen, familier avec le *folk-lore* méridional : cf. les épisodes de l'âne chargé

de sel, du chien qui lâche sa proie pour l'ombre, de l'œuf de jument, du cheval pêché à la ligne, de Titus et l'impôt sur les urines, entre autres. L'allure générale du récit n'est pas indienne et l'arrière-pensée du missionnaire apparaît dans le ridicule jeté sur les religieux hindous et le soin d'éviter tout ce qui impliquerait une croyance possible au brahmanisme. Le P. Bareille qui a traduit ou fait traduire ce conte en canara est-il le missionnaire de ce nom qui a été mon professeur d'algèbre au Collège de Pondichéry ? Il était, si je ne me trompe, originaire de la Savoie, parlait italien et jouait remarquablement de l'harmonium.

Je n'ai rien à dire ici des autres ouvrages, en prose et en vers, de l'auteur du *Têmbàvani*. Peut-être ne sont-ils pas tous de lui; il en est de singuliers, comme celui sur une sainte fort peu connue, Sainte-Quiterie, un des nombreux céphalophores de l'hagiographie chrétienne. Il est probable qu'après la période de désorganisation et de désarroi qui a suivi la suppression des Jésuites, on avait interrompu les traditions, oublié les personnes, et on a attribué au nom principal qui avait surnagé tous les écrits chrétiens qu'on a trouvés. Aussi serait-il grandement à désirer que quelque jeune membre de la Compagnie de Jésus reprît l'histoire des Missions de l'Inde, surtout depuis 1765. Que sont devenues les Archives et la Bibliothèque du Séminaire d'Ambalacatte ? On y trouverait évidemment beaucoup de choses sur le savant jésuite italien.

La vie littéraire de Beschi se partage très exac-

tement en deux périodes distinctes, la première qui va depuis son arrivée dans l'Inde en 1710 jusqu'à 1726, pendant laquelle il étudia les langues du pays et composa la plupart de ses ouvrages religieux; la seconde où il écrivit surtout pour les Européens : sa grammaire vulgaire en 1728, sa grammaire supérieure en 1730, son *Thesaurus* (quadruple dictionnaire) en 1732, son dictionnaire latin-tamoul et son *Paramârta* en 1743. Beschi d'ailleurs n'était pas le missionnaire impétueux, le convertisseur ardent, le polémiste voyageur que nous représente son biographe indigène. Autant que nous pouvons en juger par des témoignages plus authentiques et notamment par les lettres du P. de Bourzs, il vivait doucement, partageant son temps entre ses ouailles, ses études et ses fleurs, un peu vif cependant et susceptible. Il avait lu presque tous les vieux livres du pays et devait connaître à fond les théories philosophiques hindous. Or, certains passages de ses ouvrages ou de ceux qu'on lui a attribués supposent une ignorance générale, tout à fait inadmissible, que j'ai retrouvée, plus tard chez le P. Dupuis, mais le P. Dupuis n'avait pas la haute culture et l'intelligence supérieure de Beschi. En voici un exemple caractéristique. Une strophe célèbre, vraiment fort belle, est souvent citée dans les vieilles grammaires. « Nous qui voyons le résidu misérable où sont tombées, réduites en poussière, flétries en un jour, les fleurs superbes, pleines de miel, qui répandaient un parfum délicieux lorsqu'elles s'épanouissaient comme les astres du ciel après s'être ouvertes en boutons comparables

à des pierres précieuses ; — comment pouvons-nous, souffrant du mal de la naissance, dire que nous vivrons éternellement ? » Le P. Dupuis, au lieu du « mal de la naissance », dit « des maladies innées », ce qui est plus qu'un contre-sens. Il ne comprenait évidemment rien à la doctrine antique de la métempsychose, de la transmigration, ou plus exactement de la renaissance, théorie pourtant bien simple et qui peut être exposée en quelques lignes.

L'âme humaine n'est qu'une parcelle accidentellement détachée de l'âme universelle à laquelle elle aspire par conséquent toujours à se réunir. Mais l'âme individuelle existe, pense, agit et chacune de ses actions, bonne ou mauvaise, ne peut que perpétuer sa personnalité et faire obstacle à son retour au grand Tout. Car chacune de ses actions comporte une punition ou une récompense adéquate qui la compense et la détruit ; et la personnalité ne peut finir que par la cessation de l'activité, quand l'équilibre est complet entre les punitions et les récompenses. C'est la fin dernière, le but suprême, la libération définitive.

Cette théorie, je l'avoue au risque de choquer les esprits religieux, m'a toujours paru supérieure à la doctrine chrétienne de la damnation éternelle, si contraire au sentiment naturel de l'humanité. L'impitoyabilité de la répression, égale d'ailleurs pour des fautes inégales, a conduit il est vrai à l'admirable conception du repentir absolu qui anéantit les fautes, conception bien supérieure à la justification par la foi et qui est résumée par l'affirmation bien con-

nue : il y a plus de joie au ciel par la conversion d'un pécheur que par la persévérance d'un juste. Mais je ne saurais m'aventurer sur un terrain où je me heurterais vite aux amplifications métaphysiques sur la grâce et les indulgences, la pénitence et le repentir, le mérite et le démérite... L'épisode le plus triste de l'histoire du christianisme dans l'Inde est peut-être la querelle, dans le Tanjaour, au premier tiers du dix-huitième siècle, entre les protestants et les catholiques. Les Missionnaires luthériens de Tranquebar et les Jésuites de la Province écrivaient les uns contre les autres en tamoul de violents pamphlets auxquels la masse du peuple ne comprenait rien et qui devaient faire sourire les philosophes et les lettrés du pays. « Eh quoi ! devaient dire ces sages, voilà des docteurs étrangers qui viennent nous annoncer la bonne nouvelle, la doctrine supérieure, et ils ne sont pas d'accord sur le sens des mots ou les vertus des personnalités divines ; ils renaîtront peut-être un jour sous la forme de brahmanes comme nous ou de parias comme ceux dont ils se disputent les âmes ! » Et, allant s'asseoir au bord d'un étang sacré, à l'ombre des multipliants séculaires ils reprenaient leurs vieux livres où ils apprenaient que, si la vie est une illusion, si la naissance est un mal, l'homme au moins est le maître de ses destinées ; il peut assurer son bonheur futur en vivant simplement, modestement, pacifiquement, en pratiquant la justice, la bienveillance, la charité, le renoncement. Le mort d'aujourd'hui est le vivant de demain. Julien VINSON.

Anciens documents sur le Pays-Basque

M. le chanoine Daranatz, le savant et distingué secrétaire de l'Évêché de Bayonne, me communique les documents suivants qui intéresseront tous nos lecteurs ; les sources auxquelles ils ont été empruntés sont les suivantes :

Giraldi Cambrensis opera | Scilicet : | Speculum ecclesiæ, De Vita Golfredi, Archiepiscopi Eboracensis Sive certamina Golfredi Eboracensis Episcopi — Edited by | J.-S. Brewer M. A. | professor of English literature Kings college London | And preacher of the rolls | Published by the Authority of the Lords Commissioners of her Majestys-treasury under the direction of the Master of the Rolls | London | Longman & Co Paternoster Row | 1873.

1^{er} document

SPECULUM ECCLESIE

De monacho ad monstruosam belluam inspiciendum accurrente et turpiter nimis appropinquando cadente.

Item in remotioribus *Gasconiæ finibus apud Basconiæ* maritimam ubi frequenter cete grandia capi solent, contigit balenam nimie quantitatis et valde monstruosæ magnitudinis applicuisse ad quam spec-

tandum, ut moris est, et admirandum perque frustra
secandum et asportandum, cum undique populus
catervatim occurrisset, totumque belluæ illius corpus
tam prodigiosum, singulasque ipsius partes cum admi-
ratione.....
pætende... cunctis obsti... inspecta, verum.....
monachus quidam qui cum (cæteris ad) hoc spectacu-
lum accederat plus omnibus aliis approximans et appro-
pinquans partem illam immo portam inspiciendo et
obstupendo saturari non poterat, qui demum nimis
appropians nec verens quicquam ant verecundans, in
proclivi arenæ lubricæ et ex vapore pinguedinis
monstri illius lubricæ magis effectæ, lapsis pedibus
utrisque retro cadens, subito totus in apertionem illam
resupinus intravit; a qua cum funibus et perticis
longis ferro aduncatis — vix tandem extractus emersit.
Curialis igitur hostis ille et insidiator antiquus fuit qui
lapsum illum tam ridiculosum et tam opprobiosum
fieri sic procuravit. Talibus namque modis amicos de-
mum beare consuevit lapsusque priores ejusdem fer-
san in animam lapsum.....
.....

2^e document

DISTINCTION III, CAP. VIII

*De Gurguntio Britonum rege¹ qui Basclenses in
Hiberniam transmisit et eandem ipsis inhabitandam
concessit.*

The heading in R. B. F ends with rege.

(*En marge* :) Girguint King of Britain and the Basque Colony.

Sicut Britannica refert historia¹, rex Britonum Gurguntius, nobilis illius Belini filius et Brennii famosissimi nepos, redicus a Dacia, quam olim a patre suo subactam et sibi jam rebellem iterum subjugaverat apud insulas Orcadam classem invenit quæ Basclenses de Hispaniarum partibus illuc advectaverat. Cum ergo duces eorum ad regem accessissent et unde huc advenissent, causamque adventus ut aliquam scilicet terram in occidentis partibus inhabitarent ei proposuissent; cum etiam summopere jam flagitassent ut aliquam terram eis inhabitandam concederet rex tandem de suorum consilio insulam istam quæ nunc Hibernia vocatur et quæ tunc vel vacua prorsus fuerat vel per ipsum habitata, eis inhabitandam concessit. De suis etiam navigationis duces ipsis adhibuit.

Ex quo patet nonullo jure, licet antiquo, Britannicæ reges Hiberniam contingere.

Legitur quoque famosum illum Britonum regem Arturum Hibernicæ reges tributarios habuisse et ad magnam etiam urbis Legiorum curiam quosdam eorum accessisse.

CAP. IX

De triplici novo jure

Præterea urbs Baonensis Gasconicæ terminus est et sub eodem dominio continetur. Eadem quoque

1. Geoffrey of Monmouth, iii, 12. There is nothing of this in Irish history.

Bascloniæ caput est, unde Hibernienses provenerant. Hodie vero Gasconia et Aquitannia tota eodem quo et Britannia regimine gaudet.

Duplici quoque (praeter id) novo jure Britanniae reges ad hoc funguntur; cum enim liberum sit cuilibet juri suo renunciaret am principum terrae illius spontanea deditio et ultronea fidelitatis exhibitione, quum etiam privilegiata summi pontificis confirmatione. In occiduis enim Oceani finibus Jove tonante et Henrico rege Anglorum secundo ibidem expeditionem agente, occidentales reguli, tonitruis ejus attoniti, pacis adeptæ beneficio fulminis ictum prævenerunt. De his autem suo in loco plenius dicetur.

CAP. X

De gentis istius natura moribus et cultu

De gentis igitur hujus tam corporum quam mentium compositione, de utroque videlicet tam interiore quam exteriori cultu, pauca proponere non superfluum duxi.

Homines igitur isti cum nascuntur non accurate ut assolet nutriuntur. Nam praeter alimenta quibus ne penitus deficiant, duris a parentibus sustentantur, per cetera fere cuncta naturæ relinquuntur. Non in cunabulis aptantur; non fasciis alligantur — non frequentibus in balneis tenera membra vel foventur — vel artis juvamine componuntur. Non enim obstetrices aquæ calentis beneficio vel nares erigunt vel faciem deprimunt — vel tibias extendunt. Sola natura — quos edidit artus — praeter artis cujuslibet adminicula pro sui arbitrio et componit et disponit.

PETITE GRAMMAIRE

DE LA

LANGUE JUDÉO-ALLEMANDE (JARGON)

(Suite)

ADDITIONS ET CORRECTIONS

(1) P. 170 (1912), *in fine*, elle est la première... Il y a lieu, toutefois, de s'entendre sur ce point. Deux publications pourraient prétendre à ce titre : la première est l'étude de Gerson (cf. p. 3, en note), la seconde est un article de Leo Wiener, dans l'*American Journal of Philology* (vol. XIV, pp. 41-67 et 456-482). Mais Gerson se cantonne sur un terrain spécial, celui des éléments vieux-allemands du langage, dont il vise à faire ressortir la filiation. Moins scientifique, mais beaucoup plus pratique est l'œuvre de Wiener qui, cependant, de par son plan, ne saurait à proprement parler s'intituler « grammaire ». Notre petit travail se présente comme une œuvre absolument autonome et indépendante des deux publications susnommées ; c'est sciemment et de propos délibéré que nous lui avons maintenu ce caractère, mais c'est dire aussi qu'elle n'en infirme en rien la valeur. Bien au contraire, nous sommes le premier à en recommander l'étude, comme un complément nécessaire à notre grammaire.

(2) P. 171, *in princ.*, tel qu'il est en usage chez les juifs de Galicie... Il est assez malaisé de déterminer l'aire exacte de l'emploi du jargon. Il est évident, d'ailleurs, qu'il est plutôt en recul et que, là où il est en concurrence avec l'allemand littéraire, il ne pourra, à la longue, se maintenir. Il a cédé pied déjà en Bu-

kovine. En Galicie même, la langue écrite est souvent un idiôme mixte, où l'influence de l'allemand littéraire est très sensible. Il en est de même pour la Roumanie. Bref, c'est en Russie seulement que les destinées du jargon pourront s'accomplir, et, indépendamment de la collaboration des colonies américaines, c'est là que doit se concentrer de plus en plus la production littéraire.

(3) P. 173, *in princ.*, bien que, en réalité, il soit plutôt rare de rencontrer des textes où elles ne soient point représentées. . . . Cela doit s'entendre de la langue mixte visée dans la note précédente. Cette langue germanisée est, aujourd'hui encore, fort employée dans certains genres extra-littéraires, et notamment dans la presse périodique.

(4) P. 174, *in medio*. Comme conclusion de notre préface, deux mots sur l'évolution historique du judéo-allemand. C'est essentiellement une langue conventionnelle, une langue artificielle, produit de la littérature : de même que, par dessus le fouillis des dialectes locaux, la version luthérienne de la Bible produisit insensiblement l'allemand moderne, de même la littérature religieuse juive en langue allemande dut nécessairement créer, avec le temps, un type linguistique plus ou moins unitaire. L'évolution de ce type n'était pas achevée lorsque la réforme de Mendelssohn (1729-1786) lui porta le coup de mort en Allemagne ; mais l'ancienne langue littéraire commune continua à vivre dans les pays slaves, sauf que, privée désormais d'appui du côté de l'Ouest, elle dut se dialectaliser dans le sens oriental et tendre de plus en plus à reproduire

la langue effectivement parlée en Pologne et en Russie. Quant à la littérature profane, issue du mouvement « maskilite » (la « haskala », ou *Aufklärung* juive, ne fut introduite chez les Juifs orientaux qu'en 1828), elle adopta naturellement l'idiôme parlé, mais en le teintant fortement d'allemand. Enfin, la littérature contemporaine a définitivement adopté la langue parlée pure.

Quant aux Juifs de l'Allemagne proprement dite, la langue qu'ils parlent aujourd'hui est avant tout celle des populations qui les entourent immédiatement, mais non sans réminiscences de leur ancienne langue littéraire, le judéo-allemand. Ainsi, la langue des Juifs d'Alsace, par exemple, sera le dialecte alsacien plus ou moins mêlé de mots et d'expressions empruntés au vieux judéo-allemand. C'est dire que cette étude ne peut offrir qu'un intérêt linguistique fort mince, l'élément différenciateur relevant de l'étude philologique des textes judéo-allemands.

Il faut noter aussi que l'école de Mendelssohn, en adoptant l'allemand littéraire en remplacement du judéo-allemand, crut devoir recourir, dans l'écriture, à une transcription hébraïque perfectionnée. Ce n'est que peu à peu que l'alphabet courant s'imposa chez les Juifs allemands ; il y a quelque trente ans, la transcription en lettres hébraïques (*judisch-deutsch*, opposé à *ivri-deutsch*, qui est le jargon) était encore de règle en Autriche, et, aujourd'hui même, elle n'a pas cessé d'être usitée chez les Juifs orthodoxes de Hongrie.

5) P. 174, *in princ...* d'Allemagne et de Hol-

lande. — Il n'existe pas jusqu'ici de dictionnaire jargon bien complet. Les éléments vieux-allemands pourront être interprétés au moyen des ouvrages suivants : 1° J. et W. Grimm : *Deutsches Wörterbuch*. Leipzig, 1854... ; 2° Benecke-Müller-Zarucke-Lexer : *Mittelhoch deutsches Wörterbuch*. Leipzig, 1854... Quant aux mots d'emprunt hébreux, on les retrouvera presque tous dans le lexique d'Avé-Lallemant (*Das deutsche Gaunertum*. Leipzig, 1858-62).

(6) P. 174, *in medio*. L'alphabet jargon est une adaptation de l'alphabet hébreu.... Quelques mots sur ses origines. La graphie de l'ancien judéo-allemand, telle qu'elle est aujourd'hui encore usitée dans les publications religieuses, n'était qu'une application du système généralement suivi par les Juifs médiévaux dans la transcription des langues européennes. Pour montrer jusqu'à quel point elle était informe et inconséquente, notons simplement que le mot *Finger* pouvait se rendre de trois façons : *finger* (פּינער), *finger* (פּינער), et *finger* (פּינער). Notre graphie moderne, assez uniformément adoptée désormais dans la littérature profane, est une adaptation de la graphie réformée allemande. Elle est, pratiquement, excellente, et ne donne lieu à aucune difficulté d'application ; le malheur est que les auteurs perdent parfois de vue son caractère strictement phonétique, pour se laisser dominer par le spectre de l'orthographe allemande.

(7) P. 174, *in fine*. Les diphtongues sont deux : *oi*, *oi* (dans certains dialectes).... Notre système de transcription, certainement le plus rationnel et le plus pratique, est essentiellement le même que celui de

Bernstein (*Jüdische Sprichwörter und Redensarten*. Varsovie, 1908). Nous aurions dû sans doute l'imiter quand il rend " par *oj* (*oi*), de préférence à *au*; si nous ne l'avons pas fait, c'est uniquement pour ne pas nous écarter, sans absolue nécessité, de l'orthographe suivie en allemand.

Nous avons cru d'abord donner un tableau comparatif des sons du jargon (par dialectes) et de l'allemand; mais nous avons pensé que le lecteur ferait aisément lui-même une grande partie de ce travail, ne fût-ce qu'en analysant, à ce point de vue spécial, le texte qui clôture notre grammaire.

(8) P. 177, *in princ.* Selon l'usage constant des ouvrages de l'espèce..... Cf. notamment la *Jüdisch-deutsche Chrestomathie* de Grünbaum (Leipzig, 1882).

(9) P. 178, *in princ.* Gén. *dess*..... *dess*..... (et partout, dans la suite, où la même erreur est reproduite). Le génitif n'est pas *dess*, mais bien *dem*, comme au datif.

Concernant l'emploi du génitif lui-même, on peut dire que c'est un cas d'exception en jargon. La forme ordinaire est *fun* et le datif.

(10) P. 252, *in princ.* Au paradigme du pronom personnel, il faut ajouter le neutre, *ess*.

(11) P. 254, *in princ.* La tournure avec *woss* peut provenir de l'hébreu aussi bien que du slave : en slave, elle est plutôt du style courant, tandis que, en hébreu, elle est l'unique façon d'exprimer le relatif. Enfin, la répétition tant du complément direct que du sujet est purement facultative.

MEIN (HASSID)¹

Esquisse littéraire, par Scholem-Aleïchem² (S. Rabinovitch)

N.-B. — Les mots en italiques sont slaves ; la traduction des mots hébreux est donnée entre parenthèses.

Ein³ mol in a scheinem frih-morgen, efent sich bei mir di tir un ess kumt arein a mensch, auf⁴'n auss-sehn sehr⁵ a feiner, a leitischer⁶ un ein eideler, a kleinschtedtdiger intelligent⁷, tut auss dem auberrok, hengt ihm auf auf'n flekl⁸, sucht a rein ort auf'n

1. Les Hassids (d'un mot hébreu qui signifie « pieux ») sont une secte mystique et fanatique fort répandue chez les Juifs orientaux. La littérature moderne, voyant en eux un danger social redoutable, se fait en général un devoir de les ridiculiser.

2. Ce pseudonyme est la formule de salut hébraïque, la même qu'en arabe, signifiant littéralement : « La paix soit sur vous ». S. Rabinovitch est un des nouvellistes et romanciers judéo-allemands les plus estimés (cf. M. Pines, *op. cit.*, p. 409 et ssq.).

3. Notre auteur écrit d'une façon presque constante *ein* pour *an*. L'emploi de *ein* peut être ici considéré comme irrégulier ; en règle, *ein* est le numéral, *a* (*an*) l'article indéfini.

4. L'emploi des prépositions, comme d'ailleurs celui des préfixes verbaux, se règle sur l'usage slave bien plus que sur l'usage allemand. C'est le cas, entre autres, pour *auf*, qui rend presque toujours le *na* slave (là où il n'a pas pour fonction de traduire le +L hébreu). On ne peut nier que ce ne soit là une difficulté considérable pour qui ignore les langues slaves ; en effet, des expressions telles que *far dem leben* sont parfaitement inintelligibles pour quiconque ne sait les réduire à l'original, dans l'espèce le polonais *za żywota* (durant la vie).

5. Les déterminatifs *sehr*, *gor*, etc., précèdent l'article indéfini et, éventuellement, la préposition elle-même : Ex. *sehr in a schenem gorten*, *in sehr a schenem gorten* (dans un très beau jardin).

6. Adj. formé de *leit* (all. *Leute*).

7. Se dit, comme en all., de celui qui exerce une profession libérale.

8. Diminutif de *stok* (all. *Pflock*), ici « porte-manteau ».

*kapelusch*¹ un kon nischt² gefinen³, (vu que) ss⁴ 'is bei mir, farschteht ihr, ongeworfen mit papiren, bicher un *gaseten*⁵, un deriber⁶ dreht er sich a bissel arum iber'n schtub⁷, bis er gefint ein ort auf dem *karnis*⁸ fun der *hrube*⁹; nor¹⁰ (vu que) der *karnis* is a schmoler *karnis*, wil dort der *kapelusch* nit ligen, schpringt er¹¹ arop¹² wi ein (impudent) un kaukelt¹³ sich auf der erd, un mein gasst hot ein arbeit: nochjogen sich

1. Chapeau.

2. *Nischt* et *nit* signifient « ne. . . . pas » et « ne. . . . rien ».

3. *Gefinen* est l'all. *finden*. *Ge-* (aussi parfois *-be*) s'ajoute à un certain nombre de thèmes verbaux all. sans en modifier le sens.

4. Les pronoms personnels se contractent aisément. *Ess*, devant une consonne, devient même parfois *sse*.

5. Il faudrait régulièrement *gasetess*. Notre auteur confond les deux terminaisons, ou plutôt il accorde une préférence marquée à la finale allemaude.

6. *Iber* exprime fréquemment la cause en jargon; *deriber* a ici le sens de l'all. *darum*.

7. *Schtub* est ici masc. Les genres sont très irréguliers en jargon; les normes formulées dans la grammaire sont bien loin d'être universellement appliquées et doivent être considérées dans leur ensemble comme *pia desiderata*. Les dialectes diffèrent entre eux dans la conception même des genres; de sorte que, s'il existe des règles reconnues, on ne pourra jamais en constater l'application constante qu'au sein d'un seul et même dialecte.

8. Corniche.

9. Poêle.

10. Seulement, mais. A noter l'emploi constant de cette particule.

11. L'ordre inverse se rencontre fréquemment en jargon, là même où il ne serait pas usité en all. La façon la plus naturelle de l'expliquer, c'est de sous-entendre un « so » all. reliant deux propositions et faisant de la seconde comme une conséquence de la première. Cette explication trouve une confirmation dans le fait que ce *so*, si fréquent en all., est, à proprement parler, inusité en jargon.

12. *Arop* correspond à l'all. *herab*. A noter que, dans le système actuel de transcription phonétique, les consonnes finales devraient toujours s'écrire dures (dans l'espèce *p*, pour *b*).

13. *Kauklen sich*, « se rouler ».

noch'n (impudent) un gefinen fun seinetwegen a besser ort.

« Pardon ! » sogt er zu mir, « hot kein faribel² nit³, ich schter eich (peut-être) fun der arbeit? Ich bin alein⁴ fun weit », er ruft mir on di schtodt fun wanen er is, doss (visage) (pendant ce temps) is ihm raut un sse schwizt, « alein bin ich a (négo-ciant), handel mit holz, mit wald, a jud fun⁵ wald, wi asau⁶ heisst doss bei eich? A hak⁷ a baum, a pliuch in wasser, *chi-chi-chi!* » un er farschtelt⁸ doss (visage) mit beide hent un ess falt on auf ihm a (ter-

1. C'est le mot français internationalisé. Nous l'avons rencontré dans toute l'Europe orientale, chez des peuples parlant les idiômes les plus divers.

2. Cette expression correspond à l'all. *Nehmen Sie es nicht übel*. *Faribel* est composé de *far* et *ibel*, *far* ayant ici le sens de « pour, comme » (russe *за*, polonais *za*).

3. Le redoublement de la négation, comme en slave (et en français), est un trait caractéristique du jargon; toutefois, il n'est point à proprement parler obligatoire.

4. *Alein* remplace l'all. *selbst*.

5. *Fun*, pour *fun'm* (*fun dem*), avec suppression de l'article défini. Cette suppression est autorisée même avec un adj. : Ex. *fun'm schenem wald*, ou bien *fun schenem wald* (de la belle forêt).

6. *Asau* est une espèce de répétition enclitique fort usitée. Elle trouve un parallèle dans la répétition du pronom sujet après *woss* relatif.

7. En sous-entendant *geben* (*derlangen, thun*), on obtient une expression très ordinaire en jargon, laquelle a pour objet de rendre la momentanéité de l'action telle qu'elle est exprimée par l'une des deux grandes classes du verbe slave. Le nom verbal s'obtient en retranchant l' *-en* final de tous les verbes. A noter que le complément reste à l'accusatif (dans l'espèce *a baum*).

8. Barboter (se dit de la chute d'un corps lourd dans l'eau ou la vase). Verbe slave traité de la même façon que *haken*; mais ici, comme il n'a pas de complément direct, on peut y voir, si on le préfère, un simple nom verbal indépendant.

9. Cacher.

reur) 'diger¹ gelechter, un woss mehr² er wil sich einhalten, asau mehr lacht er.

« Woss-je³ eigentlich hot ihr gewolt sogen un mit woss kon ich eich dienen? »

« Gor nit! Gole⁴ gor nit! » sogt er, « ich bin areingegangen zu eich ohn a (ombre)⁵ gescheft, nor glat⁶ asau sich mit eich bekenen⁷, chotsch⁸ onkuken eich, worum⁹ ich bin eierer a (hassid), solt ihr wissen, a heisser (hassid)! ober gor a heisser (hassid)! Noch as¹⁰ ich bin araussgeföhren fun der heim hob ich mir gesogt : Ess sol mich kossten (qui sait) wifil mus ich eich sehn! worum woss heisst, ich wer¹¹ sein in Jehu-pet un wel eich nit sehn? Ich hob awekgeworfen ale gescheften un bin gegangen aher, ss'is episs¹² a (pré-

1. Le substantif hébreu, avec la terminaison adjectivale 'dig, produit naturellement l'adj. « terrible ».

2. *Woss mehr*..... *asau mehr*, plus..... plus.

3. Enclitique slave, à peu près comme s'il y avait *woss den*.

4. Ce mot, littéralement « nu », n'a pour but que de renforcer la signification de *gor*.

5. Proprement « ail ». Expression très usitée, que nous avons rendue par ce qui nous a paru être son meilleur équivalent français.

6. Entièrement, absolument. L'usage de cet adverbe est beaucoup plus étendu qu'en all.

7. On remarquera la suppression de *zu*. Elle est fréquente devant un verbe en jargon.

8. Signifie ici « au moins ». Ailleurs, il peut vouloir dire « quoique ».

9. Car.

10. Particule pouvant signifier « si, lorsque, que ». Ici « quand ».

11. La forme *wer* est empruntée à *weren* (all. *werden*), qui, en jargon, exprime le passif et non le futur. C'est donc *wel* qu'il faudrait. Nous avons tenu à reproduire le texte tel quel, avec toutes ses irrégularités.

12. All. dialectal, correspondant à l'all. littéraire *etwas* (*etwa*). Il s'orthographie régulièrement *epess* (comme nous le trouverons écrit plus bas); mais dans ce mot et quelques autres, probablement par

texte)! Un as ich sol ' wissen, as doss ganze gescheft geht zu grund, wel ich sich den opschtelén²? Worum bei uns in der heim leienen³ mir eich (régulièrement), mir losen eich nit arauss fun'm maul⁴. Ihr sent bei uns itlichen⁵ teier, megt⁶ ihr mir glauben, (littéralement) eingebaken in harzen wi eposs ein eiginer⁷. As sse macht sich⁸, ess geht awek a schtikl zeit un ihr sent nito⁹ auf'n blat, benken¹⁰ mir noch eich, gehen arum ohn kep¹¹. Worum keiner farschteht eich nit asau wi mir farschtehen eich, un iberhaupt ich. Ihr solt mich horchen, glaubt mir, wi ich leien eiere (contes), wolt ihr alein gesogt, as noch asa (hassid) wi ich hot ihr nit gehat un wet nit hoben ».

suite de l'influence de l'ancienne graphie, l'e non accentué alterne avec i.

1. Le conditionnel, nous l'avons vu, est fréquemment rendu par l'ind. prés. de *solen*, lequel correspond alors à l'imp. *wolt*.

2. All. *abstellen*.

3. Lire.

4. Bouche, pour *Mund*, en all.

5. Datif, à chacun.

6. *Megen*, en jargon, rend le *dürfen* all. au positif; au négatif on emploie *toren*. Quant à *darfen* (*bedarfen*), il signifie « avoir besoin de » (all. *bedürfen*) et s'emploie souvent là où l'all. recourt à *müssen*.

7. Pour *eigener* (c'est le même cas que *episs*).

8. La conjonction « que » est souvent omise. C'est même régulièrement le cas dans une proposition dépendante avec *sol*.

9. *Nito* ou *nischto* est une contraction pour *nit do, nischt do* (pas ici). Avec l'auxiliaire, cela signifie « exister, se trouver, y avoir ». Cette expression, très fréquente en jargon, exclut les allemandes correspondantes.

10. Répond à l'all. *sieh sehen*.

11. Pl. de *kop* (all. *Kopf*).

(A suivre)

H. BOURGEOIS.

PIGEON ENGLISH

ou

BICHELAMAR

*Parlé universellement dans le Pacifique, recueilli par un Missionnaire Mariste
et mis en ordre par le P. A. C., s. m.*

I. Noms les plus usités.

1° EXPRESSIONS RELIGIEUSES

BAPTÊME : *Mi batise you*, moi baptiser vous ; ou :
Mi ouashème héd bilong you, moi laver lui
tête de vous.

DIABLE, DÉMON : *Devèl*.

DIEU : *God* ou *Big fala masta*, grand espèce maître.

ENFER : *Daoune long faïa*, en bas dans feu.

ESPRIT : *Bèle*, ventre.

ESPRIT HEUREUX : *Bèle bilong hème i goud*, âme
appartenant à lui (= âme de lui) qui bon.

ESPRIT MALHEUREUX : *Bèle bilong hème i no goud*,
âme de lui qui non bon.

FILS : *Pikinini*, *San*, enfant.

MARIE : *Méry*.

MÈRE : *Maman*.

MORT : *Man i dèd*, homme qui mort.

PARADIS : *Ônetap*, en haut.

PÈRE : *Papa*.

PERSONNE (de la Sainte-Trinité) : *Fala*.

SAINT-ESPRIT : *Holy Gost*.

TRINITÉ : *Tri fala ia i strèt*, trois personnes elles qui unies.

2° LES ÉLÉMENTS

LA BRISE : *Smôl fala ouine*, petite espèce de vent.

LE CIEL : *Claoud*.

LE COURANT : *Taïte*.

L'EAU : *Ouata*.

L'ÉCUEIL : *Rive*.

L'ÉCUME : *Solouara ouaïte*, mer blanche.

LA LUNE : *Moune*.

LA MER : *Solouara*.

LES PIERRES : *Stone*.

LA PLUIE : *Rène*.

LES POISSONS : *Fiche*.

LE RIVAGE : *Long sane, Chore*.

LE SOLEIL : *Sône*.

LA TEMPÊTE : *Arkine*.

LA TERRE : *Graounde*.

LE VENT : *Ouine*.

LA MER EST HAUTE : *Solouara i came chore*, mer elle venir rivage.

LA MER EST BASSE : *Solouara i traïlle*, mer, elle .

LA MER MONTE : *Solouara i came*, mer elle venir.

LA MER DESCEND : *Solouara i go daoune*, mer elle venir en bas.

LA MER EST PROFONDE ICI : *Solouara i go daoune long ouay long ia*, mer elle venir en bas long chemin (loin) dans là.

LE VENT SOUFFLE : *Ouine i flo*, vent lui souffler.

IL PLEUT : *Rène i came daoune*, pluie elle venir en bas.

LA MER EST GROSSE : *Big fala si*, grosse espèce mer.

3^o TEMPS

APRÈS DEMAIN : *Af tou morô (mora)*.

AUJOURD'HUI : *Téteille*.

BIENTÔT : *Banbaïlle*.

DEMAIN : *Tou morô (tou mora)*.

UNE HEURE : *Ouane klok*.

DEUX HEURES : *Tou klok*.

UNE HEURE APRÈS MIDI : *Ouane klok after tina*.

TROIS HEURES DU MATIN : *Tri klok long morné*.

HIER : *Hiesteday*.

LE MATIN : *Long morné*.

LE MIDI : *Tina*.

MINUIT : *Mil naïte*

LE SOIR : *Sara*.

TEMPS : *Täime*.

TOUJOURS : *Ól täime*.

DIMANCHE : *Sanday*.

LUNDI : *Monday*.

MARDI : *Tiousday*.

MERCREDI : *Ouanesday*.

JEUDI : *Tousday*.

VENDREDI : *Forarailley*.

SAMEDI : *Sareray*.

MOIS : *Ouane moune (Ouane maniche).*

ANNÉE : *Ouane iame.*

IL FAIT NOIR : *Toufake.*

IL FAIT CHAUD : *Tou hat.*

IL FAIT BEAU : *I goud taïme.*

IL FAIT DU VENT : *I got ouine (I care ouine).*

IL FAIT FROID : *I col.*

IL FAIT GRAND FROID : *I col tou mach.*

IL PLEUT : *Rène i came*, pluie elle venir.

IL NE PLEUT PLUS, IL NE TOMBE PLUS D'EAU : *Rène i finish*, pluie elle finir.

LE SOLEIL SE COUCHE : *Sane daoune*, soleil en bas.

LE SOLEIL SE LÈVE : *Sane crap*, soleil monter.

4^o HOMME, VÊTEMENTS

AMI : *Mète.*

BARBE : *Ouaskite.*

BAS : *Stokine.*

BOUCHE : *Maoute.*

CHEMISE : *Chot.*

CHEVEUX : *Crass bilong hède*, gazon de tête.

DENTS : *Ti.*

DOIGTS : *Fineguers.*

ENFANTS (en général) : *Pikinini.*

ESPRIT : *Bèle.*

FEMME : *Oumane.*

FEMME MARIÉE : *Oumane i marit.*

FIÈVRE : *Fiver.*

FILLE : *Kèle.*

FRÈRE : *Brata.*

GARÇON : *Pikinini*.

HOMME : *Mane*.

JAMBE : *Lègue*.

SA MAIN : *Ând bilong hème*, main de lui.

MALADE : *i sik*.

MARI : *i marat*.

MÈRE : *Maman*.

MOUCHOIR : *Aneguisip*.

NEZ : *Nouse*.

NOM : *Nème*.

OREILLE : *Ja*.

PALETOT : *Côt*.

PANTALON : *Traoussis*.

PÈRE : *Papa*.

PLAIE : *Soa*.

SANG : *Blad*.

SŒUR : *Sista*.

SOULIERS : *Bout*.

TÊTE : *Hède*.

ŒIL, YEUX : *Aè*.

J'AI MAL À LA TÊTE : *Hède bilong mi i soa*, tête de moi elle malade.

J'AI MAL À LA BOUCHE : *Maoute bilong mi i soa*.

5° ANIMAUX

CANARD : *Dak*.

CHAT : *Pouce*.

CHÈVRE : *Nanni*.

CHIEN : *Dog*.

MOUCHE : *Flaille*.

POULE : *Paoule*.

RAT : *Rate.*

TRUIE : *Pig ouamène*, cochon femelle.

VERRAT : *Pig mane*, cochon mâle.

6° ARMES

ARC : *Banara.*

CANON : *Hole bilong hème.*

CAPSULE : *Cap.*

CASSE-TÊTE : *Malalale.*

CHIEN : *Nèvel bilong hème.*

FLÈCHE : *Ara.*

FUSIL : *Mousket.*

TIRER DU FUSIL : *Chout.*

PLOMB : *Shot.*

POUDRE : *Paour.*

7° OUTILS, MÉTAUX

BÈCHE, PELLE : *Cherèl.*

CISEAU : *Cisis.*

COUTEAU, *Naïf.*

MARTEAU : *Hama.*

PIOCHE : *Oou.*

POINTE : *Nil.*

TÔLE : *Care.*

MONNAIE D'ARGENT : un franc, *Chelin*; cinq francs,
Dolar.

8° NAVIGATION

AVIRON : *Ro.*

BALEINIÈRE : *Bôt.*

BATEAU : *Chip.*

BATEAU A VAPEUR : *Sitima*.

GOUVERNAIL : *Stia*.

PIROGUE : *Kinou*.

RAME : *Rolok*.

VOILE : *Saile*.

MONTE DANS LA BALEINIÈRE : *You kème long bôt*.

DESCENDS DE LA BALEINIÈRE : *You kème bak long chore*.

PRENDS LA RAME : *You tèkème ro*.

REGARDE S'IL Y A UN ROCHER LÀ-BAS : *You louk stone long ouay*.

IL N'Y EN A PAS : *I no got*.

RAME : *Poul*.

ARRÊTE : *Stop*.

9^o CUISINE

ASSIETTE : *Plète*.

BANC : *Séa*.

BŒUF : *Boulouk*.

BŒUF BOUILLI : *Koukine boulouk*.

BOIS : *Oude*.

BOÎTE : *Bokis*.

BOUTEILLE : *Botèle*.

CAISSE À EAU : *Tangue bilong ouata*.

CANARD : *Dak*.

CANNE À SUCRE : *Soukakène*.

CENDRE : *Assice faïa*.

CHAISE : *Séa*.

COUTEAU : *Naïfe*.

COUVERCLE : *Care*.

CUILLÈRE : *Soupoune*.

- EAU : *Ouata*.
FEU : *Faïa*.
FOURCHETTE : *Forke*.
GRAISSE : *Guirisse*.
MAISON : *Haouse*.
MARMITE : *Sospène*.
MORCEAU DE PAIN : *Haf brède*.
ŒUF : *En'guis*.
ORANGE : *Oranige*.
PAIN : *Brède*.
PLAT : *Plète*.
POÈLE, *Brabane*.
POIVRE : *Saulpèpe*.
POMME DE TERRE : *Boïtète*.
POT : *Tine*.
POULE : *Paoul*.
PETIT POULET : *Smol paoul*.
QUEUE : *Tèle*.
RIZ : *Raïce*.
SEL : *Saul*.
SERVIETTE : *Calicot*.
SOUPE : *Soupa*.
SUCRE : *Souka*.
TABLE : *Tèble*.
TASSE : *Baskine*.
VERRE : *Glasse*.
VERRE DE VIN : *Glasse bilong ouaïne*.
VIANDE : *Mite*.
VIN : *Ouaïne*.
FAIS CUIRE DES ŒUFS : *You koukime en'guisse*.
FAIS LA SOUPE : *You mèkème soupa*.

FAIS CUIRE LE RIZ AVEC DE LA GRAISSE : *You kou-kime raïce long guirisse.*

METS DU PAIN DANS LA SOUPE : *You catème brède long soupa.*

FAIS DU FEU : *Mèke faïa.*

METS DU BOIS DANS LE FEU : *Lerim oude long faïa.*

TON FEU EST MORT : *Faïa bilong you i dède.*

FAIS BOUILLIR DE L'EAU : *Koukime ouata i hot.*

REMP LIS LA BOUTEILLE DE VIN : *Kapsaille botèle ouaïne plinti.*

EMPORTE L'ASSIETTE : *Tèke plète, i go.*

APPORTE L'ASSIETTE : *Tékème plète, i kème.*

10° JARDIN

ANANAS : *Baïnap.*

ARBRE : *Oude.*

BANANE : *Banana.*

BARRIÈRE : *Baniche.*

BRANCHE : *Hand bilong hème.*

CHOUX : *Cabiche.*

EPINE : *Nil bilong hème.*

FEUILLE : *Cras.*

GERME : *I crou bilong hème.*

HERBE : *Cras.*

IGNAME : *Iame.*

JARDIN : *Carène.*

(A suivre)

P. A. C.

DIE INDO-GERMANISCHEN LEHNWÖRTER IM GEORGISCHEN

(Suite)

okdoberi

noemberi

dekemberi

g. die armenischen Wörter :

drakoni a. arm. : drakon, gr. : δρακων. H., p. 347.

duk'si a. arm, duk's. H., p. 346. s. gr.

konsi a. arm. : koms, gr. : κόμης, l. : comes.
H., p. 359.

melsapepo * a. arm. melr-a-pop, gr. : μελοπέπον

melaspepo

Apfelpfebe « unsicher ». H., p. 373.

palati a. arm. : palat

patriki a. arm. : patrik, gr. : πατρικιος. H., p. 371.

pretori a. arm. : pretori?

sudari a. arm. : sudar, lat. : sudarium.

Auch diese Zusammenstellung zeigt, dass das meiste von dem, was im Lexikon an lateinischen Lehnwörtern umläuft anderer Herkunft ist. Es ist sogar leicht möglich, dass sich der Vorrat an echtlateinischen Wörtern wie, er hier mitgeteilt ist, noch vermindern wird. Die einzelnen Laute entsprechen sich in folgender Weise.

lat. : a b c d e f g h i l m n

georg. : a b,p,p' g,k d vie,e,a p' g h a,e l m n

lat. : o p r s t u v ch th

georg. : a,o,u p,p',b r s t,ds u v k, k,kv t'

Die Uebersicht zeigt, dass dieselben Laute, abgesehen von den Vocalen und p und b, kaum merkliche Veränderungen erlitten haben, sodass hieran nichts auffälliges weiter ist. Grösser sind die Differenzen in den Endungen, wie an dem folgenden hervorgeht.

lat. : -er -or -is -us -a -um
 georg. : -eri -uri -i -e,-i,-o, fällt aus. -ä,-i -e,-i

Woher diese lateinischen Wörter stammen ist mir nicht gelungen festzustellen, vermutlich wird der grössere Teil von ihnen auf dem Wege der Uebersetzung lateinischer Schriftsteller in das Georgische gelangt sein. Beachtenswert ist immerhin die directe Entlehnung der Wörter aus dem lateinischen auch der Monatsnamen ohne Vermittlung des armenischen oder griechischen, so dass directe Beziehungen vorausgesetzt werden müssen.

Wörter deren Herkunft ich nicht ermitteln konnte sind folgende :

ayvistali, agvistali « augustal »	russ. : avgustal
yubernia	russ. : gubernija

9. griechische Lehnwörter.

Folgende Worte haben nichts mit einander gemein und sind lediglich Zusammenstellungen.

ampas « à peine, presque »	ἔμπας
amp'soni « compagnon »	ψωμός
andeburi, anebduri « marché au foin »	ἔνδημος
ank'vit'i « onyx »	ὄνυξ
bebia « grand'mère »	βαβὰ
ek'usi « six »	ἕξ

keleptari « bougie, torche »	κερί, κεράκι
lomi « léon »	λέων
nvini « un moment »	νὺν
up'ro, up'rose, up'rosad, up'ros « plutôt »	ὕπερ
uyeli « joug »	ζυγός
p'idšvi « pin »	πεύκη
k'ona, k'oneba « avoir »	ἔχω
švidi « sept »	ἑπτα
dsveni « bouillon, suc »	ζωμός
jayadeba « clameur »	κλαγγή
hivastagi « bétail »	κτῆνος

h. russische Lehnwörter.

Eine ganze Anzahl « griechischer » Lehnwörter sind russischen Ursprungs; freilich der Unterschied zwischen dem neugriechischen und russischen Wort ist oft so geringfügig, dass sich die Frage des Ursprungs hier und da kaum mit Sicherheit entscheiden lässt.

	russ.	gr.
adamanti	adamant	
akat'isto	akathist	ἀκάθιστος?
akrostihî	akrostich	ἀκρόστιχος?
amboni, ambioni	ambon?	ἄμβων
amet'isto	ametist	ἀμέθυστος;
analōgia s. nalo		
anap'ora	anafora	
ant'raki	anthraks	ἄνθραξ
antifoni	antifon	
antlia	antlija	

	rus.	grec.
apokalipsi	apokalipsis?	ἀποκάλυψις
arit'metika	arithmetika	
arhidiaconi	archidiakon	
arhieri	archierej	
arhimandriti	archimandrit	
arhinotari s. prot'onotari		
atmosph'era	atmosfera	
ap't'ek'i	apteka	
baia	baia	
barometri	barometr	
biblia	biblija	
bibliot'eka	biblioteka	
bumba	bomba	
delp'ini	del'fin	
demoni	demon	
diadima	diadema	διάδημα?
diakvani, diakoni	diakon	
diplomi	diplom	
disko, diskosi	diskos	
dogmati	dogmat	
drama, drak'ma, drahma	drachma	
et'eri	ether	
ektenia	ektenija	ἐκτένεια?
epitafia	epitafija	
epitrak'ili	epitrachil	
erodia	erodija	
ep'udi	epud, heb. טֵישׁ	ἐφάδ, ἐφούδ
vasilisko	vasilisk	βασίλισκος
zodiak'ο	zodiak	ζωδιακός
t'ermometri	termometr	
iaspi	jaspis	ἰασπις

	russ.	grec.
ibako, ipako	ipakoj	ὑπακοή
idea	ideja	ιδέα
idoli	idol	
ierarhi	ierarch	
ierodiakoni	ierodiakon	
ieromonahi	ieromonach	
ieroglipi, hieroglifi	ieroglif? neugr?	
ikonimi	ékonom	
iota	iota	ἰῶτα
istoria	istorija	
ikosi	ikos	
ik'idna	éhidna	
kat'edri	kathedra	καθέδρα
kat'olikozi	katholikos?	καθολικός
kamilavka	kamilavka	
kanoni	kanon?	κανών
kasia	kassija?	κασσία
katavasia	katavasija	
kidari	kidar	
kinamo	kinamon, hebr. : קינמון	
	κίναμον, κινάμωνο	
klimata	klimat	
kolio, aus kolivo	koliba?	κόλιβα, κόλυβαν κόλβα
kometi	kometá	κομήτης
kondaki	kondak.	
korkodilò	krokodil	κροκόδειλος
kuratpalati	kuropalat	κουροπαλάτης
ladani	ladon	λάδανον
lagani	lochan	λεκάνη
lavra	lavra	

	russ.	grec.
lavirint'o	labirint	λαβύρινθος
lendi	lentie	λεντίον
lek'sikoni	leksikon	λέξικον
mandragori	mandragor	
mantia	mantija	
mastagi	mastika	
mayniti	magnit	
metalli	metall	
metap'izika	metafizika	
metap'ora	metafora	
metap'rasi	metafrazis	μετάφρασις
mitra	mitra	μίτρα
mitropoliti	mitropolis	
naló	naloj, analogij	
nektari	nektar	νέκταρ
okeane	okean	
omp'ori	omofor	
oryano	organ? neugr.	ὄργανον
oħra	ochra, vochra	ὄχρα
papiri	papir	
perifrazi	perifraz	
piramida	piramida	
planeta	planeta	
pleadi, pliadi	pleady	
poezia	poëzia	
politika	politika	
politsia	policija	
poema	poëma	
porp'iri	porfira	πόρφυρον
problema	problema	
prosodia	prosodia	

	russ	gr.
protodiakoni	protodiakon	
protopopi	protopop	
protoieri	protoierij	
retine	retina	ῥητίνη
ritori	ritor	
ritorika	ritorika	
sandali	sandalij	σανδάλιον
sardonik'si	sardoniks	σάρδονυξ
sapp'iri, sapp'irioni	sapfir	σαπφείρον
sapvieroni		
samviki	samvik	
sata	sata	
svielogizmo	silogizm	
svienak'sari, svinak'sari	svinaksarij	
svienodi	sinod	
svientak'si	sintaksis	σύνταξις
sinodi	sinod	
sinonimi	sinonim	
sintak'si	sintaksis	σύνταξις
sirini, sirinozi	cirin (σειρην)	σειρήνειος
sistema	sistema	
simvolo	simvol	σύμβολον
stereometria	stereometrija	
stik'ari	sticharij	
stiļi	stich	
sp'era	sfera	
sholastika	scholastika	
talanti	talant	
teleskopi	teleskop	
terevidnt'o	terebint	τερέβινθος
timpani	timpan	

	russ.	gr.
tirani	tiran	
tomi	tom	
trapeza	trapeza	
trihapton	trichapton	
tropi	trop	
tropiki, tropikosi	tropik	τροπικός
panduri	pandura	πανδοῦρα
p'elgami, p'eljami, baljami	flegma	
p'izika	fizika	
p'iloni, peloni	felon	
p'ilosop'ia	filosofija	
p'iniki	finiks	
p'inik'si	feniks	
p'ori	pory	πόρος
k'ameleoni	chameleon	
k'lamidi	chlamida	
k'ut'i	kut	
viedra	gidra	ὕδρα
viedravlika	gidravlika	
viedroyraf'ia	gidrografija	
vieperbola	iperbola	
viepodiakoni	ipodiakon	
viepostasi	ipostas	
viepoħondria	ipochondria	
viesterika	isterika	
grammatika	grammatika ?	neugr.
ħrisolit'o	chrisolith	χρυσόλιθος
p'antazia (<i>sic!</i>)	fantasija	
farfori	farfor	
fenik'si	feniks	
fenomeni	fenomen	

	russ.	grec.
fizionomia	fizionomija	
filantropi	filantrop	
filosofia	filosofija	
fizika	fizika	
flegma	flegma	
florini	florin	
fosfori	fosfor	

An dem ganzen Material ist nichts bemerkenswertes.

Einzelne der unter dieser Gruppe aufgeführten Worte kommen bereits im altarmenischen vor. Obgleich um die Möglichkeit, dass diese aus dem russischen entlehnt sind, hiergegen eine geringe Wahrscheinlichkeit hat, so ist eine sichere Entscheidung aus dem Grunde nicht möglich, weil die lautliche Differenz der Worte eine zu geringe ist. Die Lehnwörter, deren Herkunft aus dem Griechischen möglich ist, sind im Folgenden nicht noch mit einmal aufgeführt.

c. griechische Wörter.

Die eigentlichen griechischen Lehnworte habe ich in drei Gruppen eingeteilt : 1) in altgriechische oder classische; 2) in gemeingriechische nach dem Lexikon von Sophokles : *Greek Lexicon of the Roman and Bizantin period*, 1904; 3) in neugriechische; danach verbleibt noch ein Rest, den ich mit den mir zu Gebote stehenden Mitteln nirgendwo unterbringen und auch nicht identificieren konnte.

(*A suivre*)

Dr KLUGE.
Berlin.

KADĀMAÑJARĪ

LE BOUQUET DES HISTOIRES

Contes tamouls traduits pour la première fois en français

(Suite et fin)

LXXI

Un roi avait chaque jour l'habitude de faire des largesses aux brahmanes. Deux brahmanes, qui se trouvaient un jour dans le voisinage du palais du roi, vinrent auprès de lui pour la quête. L'un était instruit et l'autre ignorant. Ils reçurent tous deux pour leur part une pagode. Alors le lettré s'écria : moi, j'ai beaucoup étudié et je connais les règles décentes de la danse et de la musique ; mais cette moitié de brahmane n'a pas la même renommée que moi ; de plus il entretient une courtisane. Est-il possible de faire le même don à moi et à lui ? Il y a un vieux dicton qui dit : donne ta fille en mariage, après avoir connu la famille du prétendant ; fais l'aumône en connaissant le vase. Alors le roi, qui était habile, ayant bien examiné ce qu'on venait de lui dire et en outre ayant appris que l'autre brahmane était marié et que c'était à ce titre qu'il avait chez lui une femme, donna une autre pa-

gode à cet ignorant. L'autre brahmane envieux dit au roi : pourquoi agissez-vous de cette sorte ? — Je n'ai pas, lui répondit le roi, à examiner ici l'instruction de chacun ; je donne une assistance aux hommes mariés. Aussi, comme tu as dit que ce brahmane était marié, je dois lui donner le double et de beaucoup. Le brahmane instruit tout honteux s'en alla.

LXXII

Un lettré, étant arrivé dans une ville, apprit qu'un des habitants, doué de générosité, donnait aux étrangers des festins. S'étant revêtu de guenilles, il se rendit chez lui et il attendit avec espoir. Cet homme généreux non seulement ne lui fit aucune largesse, mais il ne lui offrit pas même une place pour s'asseoir. Le lettré affligé partit. Un autre jour, il adopta une méthode différente et revint, après s'être revêtu d'un vêtement magnifique, qu'il avait emprunté. L'homme généreux, dès qu'il l'eut aperçu, le traita avec politesse et le pria de venir s'asseoir auprès de lui. Le lettré, s'étant assis pour le repas, prit aussitôt une bouchée de riz, qu'il répandit sur son vêtement. Le maître de maison, à cette vue, lui dit : pour quel motif agis-tu ainsi ? Alors le lettré répondit en ces termes : il y a quelques jours, m'étant revêtu de guenilles, j'étais venu vous voir, mais je n'avais reçu aucune nourriture. Aujourd'hui je suis venu après m'être habillé riche-

ment, et voilà que le repas a été fastueux. Ainsi ce repas a-t-il été donné à mon costume ou à moi-même? Alors ce maître de maison, rempli de honte, donna de fausses excuses.

LXXIII

Un roi avait mis un impôt même sur tous les objets non imposables. Alors un jardinier vint trouver le roi et lui dit : hélas ! je suis très pauvre ; aussi ne puis-je payer toutes les taxes établies par vous. Je vous demande donc avec prière de vouloir bien, en ayant pitié de moi, me pardonner si je n'ai pu acquitter quelques taxes. Le roi, sans éprouver la moindre compassion pour le jardinier, le regarde et lui dit : il faut que tu t'acquittes de toutes les taxes. — Hélas ! il n'y a pas moyen. — S'il ne te convient pas d'habiter mon pays, dis-le. — Désormais, dit le jardinier, où vais-je m'en aller ? — Tu peux aller, dit le roi, dans tout autre pays, si telle est ta volonté. — Si vous me donnez votre consentement, j'irai dans le pays qui me sera désigné par vous-même, dit le jardinier. — Va à la ville de Sirenga. — Je ne puis aller dans ce lieu, dit le jardinier, car c'est votre frère qui le gouverne. — Va à la ville de Tanjour. — Je n'irai pas, dit notre homme, car c'est votre oncle qui s'y trouve. Va à Bander, dit le roi. — C'est votre oncle maternel qui en a le gouvernement ; je ne veux donc pas y aller. Le roi se met alors en colère, regarde le jardinier et,

poussant un cri violent, lui crie : va-t'en dans l'Enfer du diable ! Alors le jardinier, ayant poussé un grand cri : hélas ! dit-il, je ne puis même pas y aller ; car votre père, qui est mort, y a fixé sa demeure. Alors le roi, couvert de honte, pardonna à tous ceux qui ne pouvaient payer les taxes injustes.

LXXIV

Voici ce qu'apprit un individu : celui qui, après avoir dormi, s'étant levé à l'aube du jour, verra une paire de corbeaux, jouira ce jour même d'un grand avantage. Cet individu fit venir son serviteur et lui dit : au point du jour, quand tu verras une paire de corbeaux, viens me réveiller. Le serviteur, comme on le lui avait prescrit, vint après avoir vu la paire de corbeaux, réveiller son maître. Celui-ci se réveille, se lève, mais, lorsqu'il regarde, il ne voit qu'un seul corbeau, car l'autre était déjà parti à tire-d'aile. Alors le maître s'écrie : pourquoi n'es-tu pas venu me réveiller avant le départ d'un des corbeaux ? et, en disant cela, il frappe avec colère son serviteur et le chasse. Celui-ci dit alors : hélas ! voilà le profit que j'ai tiré de la vue des deux corbeaux ; ne le vois-tu pas ? Le maître, en entendant ces paroles, fut honteux.

LXXV

Un individu avait épousé deux femmes. A sa mort,

celles-ci avaient deux enfants. Un de ces enfants mourut et, sans désaccord, au seul qui restait elles continuèrent de donner du lait, chacune à leur tour, et de l'élever. Les choses étant ainsi, une haine éclata entre les deux femmes, et elles en vinrent à se disputer au sujet de cet enfant, en criant : c'est moi qui l'ai enfanté ! c'est moi qui l'ai enfanté ! Elles se rendirent toutes deux chez le juge. Mais devant l'impossibilité d'avoir une preuve par des témoins pouvant dire : c'est telle femme qui a enfanté, voici l'artifice auquel le juge eut recours. Il regarda les deux femmes et leur dit : je vais couper cet enfant en deux et vous en donner à chacune un morceau. Alors l'une d'elles consentit et dit : c'est juste. Mais l'autre s'écria : hélas ! ne coupez pas l'enfant ; il ne m'est pas nécessaire ; permettez qu'il soit laissé à cette femme. Et elle pleurait, et elle frissonnait. Le juge prononça la sentence : celle qui a été tourmentée pour son enfant est la vraie mère ; mais l'autre, celle qui avait dit un mensonge, sera punie.

LXXVI

Un homme, fécond en ruses, alla trouver un grand roi qui, en le voyant, lui demanda : d'où viens-tu ? en quoi es-tu habile ? que faut-il te donner ? — Je viens, dit cet homme, de la ville de Kâsi : je suis assez fort pour boire en une seule fois toutes les eaux de la mer, et, si vous désirez voir cette merveille, vous devez

me donner mille pagodes pour les frais des sacrifices divins que, pour l'exécution de ces dessins, je dois accomplir. Le roi, désirant voir ce qui allait arriver, lui donna trois mille cent roupies. Le lendemain, le roi, accompagné de tout le peuple de la ville, va sur le bord de l'océan, et, regardant cet homme rusé, lui dit : allons ! bois l'océan. Alors notre homme dit : si aucune eau, sauf celle qui s'y trouve maintenant, n'arrive dans la mer, en bouchant fortement l'énorme quantité d'orifices par où les rivières tombent dans l'océan, je bois le tout dans un clin d'œil : cela n'est pour moi d'aucune importance. Le roi, en entendant ces paroles, se trouva dans l'impossibilité de dire un seul mot et garda le silence.

LXXVII

Un roi, nommé Râjakêsari, ne réclamait de ses sujets qu'un impôt sur le sixième des revenus ; et, sans s'écarter de la justice, il gouvernait comme un père ses sujets, et l'on voyait la vache et le tigre boire ensemble à la rivière. Ce roi, se voyant atteint par la vieillesse, le monde supérieur l'emporta dans sa pensée (sur les choses d'ici-bas) et il jugea qu'il ne lui convenait plus de garder la royauté. Aussitôt il envoya à son fils un messenger, chargé de le faire venir. Dès son arrivée, il le serre dans ses bras, l'embrasse, le fait asseoir à ses côtés et, le visage tout frissonnant, il le regarde et lui

parle en ces termes : hélas ! mon enfant, je suis vaincu par la vieillesse. Aussi maintenant je veux décharger de mes épaules le fardeau lourd de la royauté, pour en charger tes épaules : je compte ainsi me reposer. Si tu approuves cette décision, c'est toi qui m'auras fait obtenir l'avantage du monde supérieur. Je te prie donc de m'accorder cette faveur qui me sera fort utile. Ensuite le roi, voyant que son dessein était approuvé par le jeune homme, qui avait réfléchi et s'était dit qu'il ne convenait pas de rejeter les paroles de son père, éprouva de la joie et s'écria : ô mon fils ! il n'est pas aisé de gouverner. En tout temps, sans paresse, tu dois appliquer ton esprit à l'art de gouverner. Il faut arriver par les meilleurs moyens à connaître toutes les nouvelles, au moyen de bons ambassadeurs, désignés comme tels après diverses épreuves. Aux armées, aux généralissimes et autres chefs, il faut rendre la justice qui convient à chacun et leur causer ainsi de la joie. Sache que le ministre est la force principale des rois, quelle que soit celle dont ils puissent disposer. En outre, il est mauvais de faire des actions devant faire pleurer les pauvres qui sont affligés : et ne pense pas, quand ils pleurent, que ces larmes ne sont que de l'eau, mais songe qu'elles sont des armes, des scies, coupant et tranchant la royauté jusqu'à la racine. Marche avec cette confiance que le sceptre est l'arme qui donnera aux rois la victoire. Ainsi, par des formules diverses, ayant enseigné les règles de morale, et

ayant versé l'onction royale, le roi s'en alla pour faire pénitence.

LXXVIII

Quatre frères s'en allèrent dans un pays étranger, où ils apprirent d'un précepteur toutes les sciences ; seul, le quatrième frère eut une instruction insuffisante. Les choses étant ainsi, voici la délibération qu'un jour ils eurent entre eux. Le premier frère dit : allons auprès d'un roi qui se trouve dans un pays lointain et montrons-lui toute l'habileté dont nous sommes capables. Nous recevrons alors de grands présents que nous partagerons entre nous quatre, et nous retournerons chez nous. Le second frère dit à son tour : c'est entre nous trois qu'il faut partager les fanons que nous aurons gagnés grâce aux sciences acquises par notre travail. Il n'est pas juste de donner une part de cet argent à celui d'entre nous qui n'a pas étudié et qui est resté ignorant. Le troisième frère dit : ô mes frères ! notre quatrième frère, qui n'a pas étudié, est un homme habile dans les affaires du monde. Or, ceux qui connaissent les affaires du monde connaissent les affaires des rois. Aussi les rois donnent-ils à ces hommes la gloire. Il ne faut donc pas abandonner notre frère, mais l'emmener avec nous et même lui donner une part de notre fortune. Partons. Etant d'accord sur ce point, ils partirent ensemble. Comme ils traversaient une forêt, ils aperçurent un tigre qui était étendu blessé.

Voici ce que dirent les trois frères qui avaient étudié : nous allons essayer sur ce tigre la science qui fait revivre les morts. Alors l'ignorant : il n'est pas bon, dit-il, de faire cet essai sur un tigre. Si celui-ci revient à la vie, par cela même il causera notre perte; et par ces paroles il s'opposa à leur dessins. Le troisième frère dit : il faut croire ce qu'il vient de dire. Les autres, pleins d'orgueil pour leur science, lui dirent : pourquoi es-tu ignorant ? et, dédaigneux, ils commencèrent à faire relever le tigre. Mais deux des frères ayant dit : il faut, n'est-ce pas ? se trouver à une grande distance, lorsqu'on voit des hommes méchants, s'en allèrent en courant et grimpèrent sur un arbre élevé. Les autres firent de nombreux efforts pour faire lever le tigre au moyen de formules magiques. Comme ils poussaient des cris, le tigre, qui était étendu évanoui, revint à lui, se redressa, et aussitôt il les avala et les dévora.

LXXIX

Un soldat ignorant avait l'habitude de battre sa femme tous les jours. Elle pensa : il faut que j'inculque un bon esprit à ce sot, qui me bat sans raison, sans que nous commettions la moindre faute. Un jour que, selon sa coutume, il la battait, elle lui dit : pourquoi me battre ainsi ? — Quelle que soit la chose que je te demande, tu ne l'exécutes jamais comme je

l'entends ; c'est pour cela que je te bats, lui dit-il. Elle lui fit faire ce serment : ma femme m'a dit que désormais elle exécuterait tout selon mon désir ; si elle agit ainsi, je serai plein d'affection pour elle, je ne l'injurierai pas et ne la battrai point. Or, un jour il l'appelle : eh donc ! où vas-tu ? La femme vient en courant et le frappe avec un bâton. Que fais-tu ? lui dit-il. Elle le bat encore une fois, en disant : j'ai fait comme tu me l'avais dit. Un autre jour, comme elle donnait à son mari un plat de riz, il lui dit : Allons ! il y a une paille sur ma tête. La femme alors, l'ayant frappé une fois, lance un crachat sur sa tête. Un jour il lui dit : place ce fanon à l'intérieur de notre maison. Alors elle le bat une fois et ne cesse de l'injurier par ces mots : ô argent d'obstiné ! argent d'idiot ! argent d'imbécile ! Le mari comprend enfin, et dans sa honte sa colère s'étant calmée, il traite sa femme avec respect, et, devenu un homme bon, il demande toujours son avis. Ainsi celui qui n'a pas étudié sera inférieur même aux yeux des femmes.

LXXX

Un marchand qui voyageait vint la nuit dans une chaudière, se coucha et s'endormit. Alors, parmi ceux qui étaient couchés, l'un d'eux vola un joyau qui était caché dans le çôman du voyageur. Quand le marchand se réveilla et qu'il ne vit plus son joyau, voici

quelles furent ses réflexions : là, parmi ceux qui sont couchés, je vais observer et palper les poitrines ; dans celle de l'homme qui aura volé, le cœur palpitera de crainte, par ce moyen il me sera possible de connaître le voleur. Alors il procède à son examen et palpe les poitrines : dans une seule il sent des palpitations et, pour lui servir de preuve, il coupe la touffe de cheveux de cet homme et va se coucher. Alors le voleur, qui feignait de dormir, se lève et avec ses ciseaux coupe toutes les touffes de cheveux des dormeurs ; puis il coupe avec ses ciseaux sa propre touffe de cheveux, coupée déjà avec plus ou moins de précision (par le marchand) ; ensuite il se couche.

Le marchand n'avait rien vu de tout cela. Dès que le surveillant de la chaudière se fut levé avant le lever du soleil, le marchand lui dit : j'ai reconnu un voleur, et, pour me servir d'indice, je lui ai coupé sa touffe de cheveux. Voyez-le donc, empoignez-le, prenez le joyau et rendez-le moi. Le surveillant fait lever tous ceux qui étaient couchés, examine leur tête, et, en constatant que toutes les touffes de cheveux avaient été coupées, ne peut reconnaître le voleur. Alors le surveillant les conduit tous avec lui chez le juge, auquel on raconte ce qui était arrivé. Le juge pensa : comme les touffes de cheveux de ces hommes ont toutes été coupées d'une seule manière, le voleur doit être un tailleur ou un barbier. Il s'informe alors des castes de tous ces hommes, et voit qu'il y a parmi eux un tailleur.

Il s'en saisit, le châtie et, lui ayant pris le joyau, il le remet au marchand. Enfin il les congédie.

LXXXI

Un poète, étant allé à la cour d'un roi, reçut un beau présent, une pierre précieuse d'un grand prix. En apprenant cela, une servante du palais dit à son mari avec violence : il faut que tu enlèves adroitement ce bijou. Il suit donc la route de la forêt, arrête le poète et lui dit avec menaces : donne la pierre précieuse. L'autre la met rapidement dans sa bouche, l'avale et dit : quelle pierre précieuse ? Le mari de la servante lui dit alors : tu viens de l'avaler ; crache-la. Un chasseur entend la querelle de ces deux hommes, se rapproche d'eux vivement et leur dit : crachez tous deux la pierre précieuse, ou bien je vais vous tuer tous les deux. Alors le mari de la servante, qui de sa nature était bon, se dit en lui-même : hélas ! nous avons écouté les conseils d'une femme, et, grâce à nous, ce poète est sur le point de perdre injustement la vie ; aussi nous allons le faire échapper. Hélas ! ô chasseur ! s'écrie-t-il, étant cousins germains, nous avons joué et plaisanté : nous n'avons nullement songé à avaler une pierre précieuse. Si tu as le moindre doute, fends-moi le ventre et examine-le : si tu y trouves le joyau, crois que celui-là aussi l'a avalé ; sinon, laisse celui-là

en liberté. Alors le chasseur déchire le ventre de celui qui vient de lui parler, et, comme il n'y trouve pas de pierre précieuse, il laisse le poète comme un être sans valeur, et s'en va.

Ainsi les gens de bien, quoiqu'il soient ennemis, se rendent un bon service.

Gérard DEVÈZE.

LES MOTS

ARABES ET HISPANO-MORISQUES

DU « DON QUICHOTTE »

(Suite)

Pedro de Alcalá rend *borcegui* par *iltimâq*, qui est le mot turc accompagné de l'article arabe et passé tel quel en berbère (Cf. Cid Caoui, *Dict. touareg-fr.* : *ettemeg* « bottes ». Le dire de Haedo ne fait que confirmer cette interprétation : « Les Algériens appellent leurs *borceguiés* du nom de *tumaques* » (f° 20 v°); et encore : « Parmi les Juifs, quelques-uns seulement portent des *tumaques* ou *borceguiés* ou bottes » (f° 23 v°). Mais chez Budgett Meakin, c'est « legging », de même chez Belot : « guêtres », avec une variante locale *ʒoumâs*.

Est-ce à dire qu'au XV-XVI^e siècle le mot maghrébin, dont *borcegui* est la transcription, était tombé en désuétude dans son propre pays d'origine ? Bekry (XI^e s.), chez qui on s'attendrait à le trouver, n'y fait pas la moindre allusion. Il ne figure ni dans l'Anonyme, ni dans R. Martin; mais tout cela ne prouve pas grand'chose. Ce qui est certain, c'est que l'exotisme de son allure, pourtant bien caractérisée, ne frappe nullement Cobarruvias, qui

ne voit là qu'un dérivé de *bursa* « parce que c'est comme une bourse où nous enfermons le pied et la jambe ! » Cette dérivation trop facile, on la lui pardonne d'autant plus volontiers que Diez et Scheler eux-mêmes plaident pour βύρσα « peau de bœuf apprêtée, cuir », dont le flamand *broos*, dim. *broseken*, serait une déformation (Cf. Littré, Hatzfeld). Il ne sait rien de l'origine du mot et ne doute pas de celle de l'objet : *borcegui marroqui*, dit la chanson.

Même en présence des deux seuls textes arabes dont il est possible de tirer parti et des trois ou quatre autres renseignements de source européenne qui viennent par bonheur les corroborer, on reste avec l'impression que ce mot maghrébin — MOCHERKY d'après Dozy, BOU-CHERKY comme je vais essayer de le démontrer — n'a laissé aucune trace derrière lui du jour où il a franchi le détroit, probablement avec les Almoravides (XII^e siècle), pour devenir *borcegui* et signifier simplement « brodequin ».

Nous savons que *cherky* désignait autrefois une espèce de cuir apprêté d'une certaine façon et, conséquemment, une espèce de chaussure faite avec ce cuir.

Voici, en effet, ce qu'on lit dans la *Description de Affrica* de Marmol (I, f^o 31 a, trad. de Perrot d'Abblancourt, I, p. 64) : « Dans le royaume des Abyssins, près du Nil, il y a quantité de chèvres sauvages... De la peau on fait les cuirs si estimés qu'on nomme *Charequies*, que l'on courroie en poil avec la racine d'*alhegna* dont il y a abondance dans ce pays et de très bonne. »

Dans la *Relation des Chérifs* (trad. p. 384) de Diego de Torres : « Dans la province de Tafilet... on courroie aussi les cordouans de dattes qu'on nomme *Xerquis*, qui sont de moutons, lesquels on courroie avec les coques de dattes ».

Dans la *Top. de Argel* (f° 26 v° b) de Diego de Haedo : « Certaines [femmes d'Alger], les Moresques principalement, portent des pantoufles à la moresque en cuir de couleur, très reluisantes, et qu'on appelle *xerecuillas* (pour *xerequillas* = *cherkiya*). »

Ce n'est pas dans un *qâmoûs* de la langue classique qu'il faut s'attendre à trouver le mot dont il est ici question, *cherky*. Dozy, à qui nous devons le dépouillement de tant de textes arabes, l'ayant rencontré deux fois au cours de ses lectures, a eu garde de l'omettre dans son *Supplément*. Idrîsy notamment, à propos du costume du roi nègre de Ghâna, dit : « Il porte aux pieds des *Nâ'âl cherky* », ce que Dozy traduit dans son *Gl. esp.* par « des sandales en cuir *cherky* », jugeant mauvaises les deux interprétations qu'il a données de ces mots, l'une dans son *Commentaire* sur Idrîsy : « des sandales faites de roseau *cherky* », l'autre dans sa traduction (p. 8, texte p. 7) : « des souliers garnis de courroies (?) », sur laquelle il est inutile d'insister¹. La première cependant est sujette à caution, parce que l'auteur dit en toutes lettres quelques lignes plus haut (p. 5) que : « sur les bords du fleuve croît le roseau *cherky* ». S'il s'agissait nommément de cuir *cherky*,

1. De Goeje et Dozy, *Descr. de l'Afrique et de l'Espagne par Edrîsî*.

il ne semble pas douteux qu'Idrîsy eût pris le soin d'en avertir le lecteur, pour lui éviter de faire une confusion dont la gravité n'échappera à personne. Rien de plus ordinaire que des sandales de sparterie, et d'ailleurs le *Na'l* n'est pas un *Khouff*. La seconde de ces trois interprétations serait donc la seule bonne.

A l'appui de sa thèse, Dozy cite en outre un passage de l'*Hist. des Berbères* dans lequel Ibn Khal-doun nomme, parmi les présents que le sultan Mérinide de Fez, Aboù Yoùsef Ya'qoûb, envoie à son voisin de Tlemcen Yaghmorasen, en 1270¹, « plusieurs ballots de cette sorte de cuir qu'on appelle *cherky* ». Mais le texte porte : « *Aḥmalân min el-Adim el-ma'rouf Dibâgh-ho bich-cherky* » ce que de Slane a traduit avec toute l'exactitude désirable par : « plusieurs ballots de cuirs apprêtés de la manière dite *cherky*² ». Le sens est différent : le tannage (*Dibâgh*) s'appelle *cherky*.

D'où vient ce relatif *cherky* ? De quel substantif est-il formé et que désigne ce substantif ?

Pour Dozy, *cherky* dérive d'un certain mot *acherk*, auquel il attribue le sens de « espèce de mouton » (*Gloss. et Suppl.*) d'après un texte unique, un passage de Maqqary, (II, p. 711, l. 13) où il serait question de trente peaux de cet animal que le sultan

1. Dozy ne donne ni le nom de ces sultans ni la date, très utiles à connaître pourtant pour l'historique du mot.

2. De Slane, *Hist. des Berbères*, trad., IV, p. 84-85, texte, II, p. 283; éd. de Bouîlâq, VII, p. 195, l. 21, où on lit bien *cherky* au lieu de *cherkesy* dans Slane corrigé par Dozy.

Méridien Aboû l-Hasan 'Aly expédia, entre autres donatives, à Moïammed ben Qalâwoûn, sultan d'Égypte, vers 1335.

Ces chèvres d'Abyssinie, ces moutons du Tafilalet, dont parlent Marmol et Torres, et qui fournissaient le cuir tanné dit *cherky*, auraient donc été désignés sous l'appellation générique d'*acherk* ? Rien n'est moins sûr. En tout cas, il n'en va plus de même à présent. Bien au contraire, *Cherk* (= *acherk* ?) désigne le cuir, et *cherky* l'animal. En effet, *Cherk*, d'après Beaussier, se dit en Algérie d'une « espèce de cuir passé en couleur », et plus particulièrement, d'après diverses communications verbales qui me sont faites, de la « basane ». Ces significations sont pleinement confirmées par les extraits précités de nos trois auteurs espagnols. Si la couleur n'importe guère, il n'en faut pas moins remarquer que l'on employait autrefois dans l'apprêt *cherky* les coques de dattes ou encore la racine d'*alheña*, c'est-à-dire de *hinnâ* (*lawsonia inermis*, vulg. *henné*)¹, et que, grâce à ce procédé, le cuir passait aux mains du corroyeur déjà tout teinté de la plus belle rutilance fauve qui fût. Alors, avec ces « cordouans de dattes » si estimés et qui, semble-t-il, prenaient le nom de *cherky* quand une fois ils étaient ainsi apprêtés², on fabriquait des *temeg* pour les uns, et pour

1. Cf. les glossaires de Dozy et d'Eguilaz, s. v...

2. L'art de préparer les peaux devait être dans l'Occident musulman sensiblement le même qu'en Orient. On trouvera à ce sujet une excellente notice dans le t. XVIII, 2^e p^{ie}, pp. 71-84, de la *Descr. de l'Égypte*.

les autres des brodequins dont la vogue, avec le nom, s'étendit jusque dans la péninsule voisine, et de là en Italie, en France et dans les Flandres. Rabelais y fait certainement allusion dans ce passage du *Gargantua* (I, 16) : « Son père luy fait faire des bottes fauves : Babin les appelle *brodequins* ».

Quant à *cherky*, c'est le nom que les indigènes de la région des Ksours donnent pour l'instant à un ruminant qui habite la limite entre les plateaux et les sables et vit en troupes de deux ou trois au plus. « J'appris, dit le C^t de Colomb (*op. cit.*, p. 43), que les Arabes reconnaissent quatre espèces de gazelles qu'ils désignent par des noms différents. Le nom de genre est *el ghouzel*. Les noms d'espèce sont *el edemi*, *el sin*, *el rim*, EL CHERQUI... »

C'est, à ma connaissance, la première fois depuis le XVI^e siècle qu'on trouve relaté le mot *cherky*. Mais, sous l'influence du principe général de l'analogie, ce mot a subi dans l'intervalle un changement de signification : d'abord nom d'apprêt, puis de cuir, il est devenu nom d'animal, passant de la chèvre et du mouton à la gazelle. Par compensation, on a aujourd'hui *cherk* pour désigner le cuir du mouton seulement, non la bête; *cherk*, logiquement plus ancien que *cherky*, puisque celui-ci est une *nisba* ou adjectif relatif dérivé de celui-là.

Un animal quelconque dont la peau tannée aura reçu le nom de *cherk*, sera naturellement dénommé *cherky*. Nous avons sous les yeux une rigoureuse contre-partie de cette dérivation dans le terme *édémi*, littéralement *ádamy*, appliqué à l'une des quatre

espèces de gazelles de la région des Ksour : *âdamy* est le relatif de *Adim*, qui signifie « cuir » en général.

De ce fait, on est déjà en droit d'inférer que *acherk*, ou par aphérèse *cherk*, ne désigne pas un animal, comme le croit Dozy. Cette conclusion s'impose d'autant mieux que l'*acherk*, tout au rebours de cet autre animal protégé, le *fanek*, dont il a été parlé quelques pages plus haut, est complètement ignoré des naturalistes arabes. En sorte qu'on devra entendre par le « *çalâçin Djild acherk* » de Maqqary non pas « trente peaux d'*acherk* », mais « trente peaux [dites — ou du genre] *acherk* ».

(*A suivre.*)

Paul RAVAISSE.

BIBLIOGRAPHIE

Les vingt-cinq récits du mauvais génie, traduits de l'hindi, par Mathilde DEROMPS, élève diplômée de l'École des langues orientales vivantes. Paris, Paul Geuthner, 1912, pet. in-8°, (vj)-233 p.

L'auteur de ce joli livre, traduction complète du livre indien populaire *Bâitâl patchîsî*, a été mon élève; je serais donc suspect de partialité à son égard, si de pareils ouvrages ne portaient en eux-mêmes leur contrôle. Ceux qui ont l'habitude des choses littéraires et qui connaissent en outre un peu l'Orient verront par la lecture de ces récits combien la traduction doit être en général exacte et fidèle. C'est la première fois que le vieux recueil hindou est présenté aux Français d'une façon continue et dans son ensemble, et la traductrice en a considérablement augmenté la valeur en y ajoutant ce qu'elle appelle un commentaire, c'est-à-dire des notes explicatives intéressantes et utiles, dont quelques-unes cependant donneraient lieu à certaines observations; il y aurait à relever quelques petites erreurs de détail.

On admirera une fois de plus dans ces contes l'abondante fantaisie et la subtilité ingénieuse de l'imagination indienne; je citerai notamment le gourmet qui, en goûtant du riz, reconnaît qu'il a pourri dans un ter-

rain où il y avait eu jadis un cimetière ; l'amoureux qui, en embrassant une courtisane, reconnaît qu'elle a été accidentellement allaitée par une chèvre pendant son enfance ; l'épouse infidèle dénoncée par le voleur ; les trois prétendants qui conservent les restes de la jeune fille et les rappellent à la vie, etc.

Julien VINSON.

Vocabulaire français-anglais-tamoul, par J. BOY et S. SWAMINÂTHADIKCHITAR. Imprimerie moderne, Pondichéry, 1912, in-12, 32 p.

Simple recueil de notes et d'expressions formé par le sous-directeur et par un professeur du collège Calvé-Louprayachetty ; ne paraît pas d'ailleurs pouvoir être d'une bien grande utilité.

J. V.

Smithsonian Institution. Bureau of American Ethnology ; Bulletin n° 52. — *Early man in South America*, by Ales HRDLICKA. Washington, 1912, in-8°, 405 p. et 52 pl.

Publication du plus haut intérêt, faite avec le soin et l'exactitude qui caractérisent les précédentes du même auteur. Impression admirable. Planches superbes.

J. V.

Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne, par le comte H. de CHARENCEY. Paris, C. Klincksieck, 1912, gr. in-8°, 119 p.

Dans cet intéressant travail, le savant auteur, si au courant des choses américaines, compare les légendes du nouveau et de l'ancien monde dans le but d'arriver à établir l'origine de la civilisation de la Nouvelle-Espagne.

J. V.

L'année linguistique, publiée par la Société de St Jérôme. Tome IV, 1908-1910. Paris, Klincksieck, 1912, pet. in-8°, 245 p.

C'est à notre collaborateur, M. de Charencey, que revient l'honneur et l'initiative de cette publication, importante et utile au premier chef. Le présent volume n'est point inférieur à ses devanciers. Il comprend, outre une *Introduction* de M. de Charencey, huit notices sur des groupes linguistiques spéciaux : K.-J. Barmasjian, L'étude de l'arménien ; Ignacio Guidi, Langue et littérature arméniennes ; H. Guérin, Les langues égyptienne et copte ; J. Vinson, Les langues kol ou mundan ; D^r Rivot, Les familles linguistiques du nord-ouest de l'Amérique du Sud ; J. Vinson, Les langues artificielles ; et H. de Charencey, Comptes-rendus bibliographiques.

J. V.

Union des Sociétés historiques et archéologiques du Sud-Ouest. IV^e Congrès Biarritz-Bayonne, du 30 juillet au 3 août 1911. Biarritz, imp. E. Soulé. 1912, in-8°, 283 p., fig.

J'ai déjà parlé de ce Congrès, où l'on s'est occupé

particulièrement de la langue et du pays basques. Le compte-rendu complet qui vient de paraître et qui contient le texte même des communications, ne peut donc qu'intéresser vivement nos lecteurs. Ce volume montre, de plus, l'importance et la nécessité de ces grands groupements provinciaux ; la collaboration des efforts et des bonnes volontés doit aboutir à des résultats considérables.

Les communications intéressant la linguistique sont les suivantes : M. L. Bateave, *Fables de La Fontaine, en gascon* (p. 220) ; J. Bergez, *Étymologie des noms de lieux de la vallée d'Aspe* (p. 197) ; Albert Léon, *Le verbe basque* (p. 35) ; Sarrieu, *Latin et gascon* (p. 217) ; J. Vinson, *Le Nouveau Testament basque de 1571* (p. 157) et *discours* à la séance publique (p. 33) ; et surtout le rapport de M. J. de Urquiyo sur *Les études basques* (p. 88).

Ce volume se présente bien et est imprimé avec beaucoup de soins ; j'aurais cependant quelques *desiderata* à formuler. Il aurait été bon, par exemple, que chaque page ait son titre courant, car les recherches sont ainsi singulièrement facilitées.

J. V.

V A R I A

I. Éloquence révolutionnaire

On sait ce que vaut aujourd'hui l'éloquence politique au sein des comités démocratiques. Sous la Révolution, le jargon des discoureurs, non pire peut-être, était différent et s'ampoulait le plus souvent de souvenirs antiques. Parmi les plus belles « perles » recueillies par M. Gustave Dupin dans son intéressant et terrible article de la *Nouvelle Revue*, citons cette déclaration anticléricale de François de Nantes : « J'ai vu dans les campagnes les flambeaux de l'hyménée ne jeter plus qu'une lueur pâle et sombre, et le squelette de la superstition s'asseoir jusque dans la couche nuptiale... »

D'une députation, cette autre belle phrase : « ... Le peuple le veut ainsi, et sa tête vaut bien celle des despotes couronnés. Cette tête est l'arbre généalogique de la nation, et devant cette tête robuste, le faible roseau doit plier. »

Voici qui est mieux encore : « Il y a ici une grande vérité à proclamer, c'est que l'homme qui a tramé contre l'intérêt national, et dont la tête tombe sous le glaive de la loi, est forcé lui-même, au moment où le couteau fatal tranche le cours de sa vie, de rendre hommage aux grands principes... » (Thuriot.)

Et voilà qui est tout à fait bien. Un orateur de section, dans un superbe mouvement d'enthousiasme, s'écria un jour : « Oui, je prendrais ma tête par les cheveux, je la couperais, et, l'offrant au despote, je lui dirais : « Tyran, voici l'action d'un homme libre. » Saint Denis, lui-même, n'aurait pas mieux fait.

II. Poésie et Judicature

On a appliqué la poésie aux choses les moins poétiques. Il s'est

trouvé un receveur de l'enregistrement pour chanter en vers les louanges de sa profession :

L'administration de l'enregistrement
Poursuit avec ardeur son fonctionnement
Et classe avec grand soin dans ses bibliothèques
Les dossiers relatifs aux purges d'hypothèques.

Le Code civil lui-même a été mis en vers. J'en ai sous les yeux deux versions différentes :

Quand le premier Consul a promulgué les loix,
Elles ont force exécutoire,
Et l'on doit, dans ce cas, obéir à leur voix,
Des Français dans le territoire ;
Elles auront leur exécution
Sur chaque point de notre République,
Dès que la promulgation
En sera connue et publique.

Code civil des Français, avec le texte en regard. Livre premier.
Par T.-H. F. B. A Paris, chez Sh. Le Clerc, 1805 — 2^e de l'Empire. In-18, 484 p.

Quand le Prince en a fait la promulgation,
Dans chaque lieu français la loi sera connue,
Dès que la voix du Prince y sera parvenue.
Cette voix est censée acquérir sa valeur
Dans le département où sera l'Empereur,
Un jour après celui qu'elle s'est fait entendre.
Dans les autres il faut, après un jour, attendre
Autant de fois un jour que le département,
A partir du chef-lieu, sera de fois distant
Du siège impérial, de dix myriamètres,
(Vingt fois la lieue ancienne, aux yeux des géomètres).

Code Napoléon mis en vers par D... ex-Législateur. A Paris,
chez Clament frères, 1811 ; in-8°, (vij)-viiij-666-(ij) p.

L'Imprimeur-Gérant :
E. BERTRAND.

LA SORCELLERIE DANS LE LABOURD

AU SEIZIÈME SIÈCLE

Dans tout le clergé français, les prêtres basques se distinguent par leur instruction, leur valeur personnelle, leur dignité et leur haute moralité. Il m'en coûte pas de leur rendre ce témoignage, car je les ai beaucoup étudié et fréquenté quand je poursuivais mes études basques et je ne suis pas suspect de partialité. Mais il faut reconnaître qu'il n'en a pas été toujours ainsi et il est puéril de nier des faits existants. Au seizième et au dix-septième siècle, les prêtres basques, des deux côtés de la frontière, menaient une vie fort peu édifiante. Sans remonter jusqu'à ces délibérations des Juntas de Biscaye, plus ou moins authentiques, qui autorisaient les prêtres du pays à entretenir des concubines, *barraganas*, afin que les honnêtes femmes soient à l'abri de leurs attaques, nous avons des témoignages plus probants, celui par exemple que rapportait M. G. Lacombe dans un de nos derniers numéros.

En 1545 parut à Bordeaux un recueil de poésies basques composé par le curé de St-Michel-le-Vieux, Bernard Dechepare. Ces poésies sont pour moitié religieuses et pour moitié amoureuses : dans cette dernière

partie, sont des morceaux assez hasardés ; il y a même une strophe que M. l'abbé Dubarat a pu à bon droit qualifier d'infâme. C'est là qu'est le vers célèbre : « je ne voudrais pas être au paradis, s'il n'y avait pas de femmes ». Ce petit livre a été imprimé aux frais d'un ami de l'auteur, avocat au parlement de Bordeaux. La bonne société n'était donc point choquée de ces poésies et cela nous permet de constater à la fois et la tolérance générale et l'état des mœurs dans le pays.

Pierre de Lancre, Conseiller au Parlement de Bordeaux, a rendu compte, dans son ouvrage sur *l'Inconstance des mauvais anges et démons*, de la procédure qu'il a dirigée en 1609, en compagnie du Président d'Espagnet, contre les sorciers du Labourd. Il y représente les prêtres basques comme généralement peu recommandables : débauchés, joueurs, courant les marchés en compagnie de belles filles, entretenant des maîtresses dont ils avaient des enfants, etc., et en outre adonnés ardemment à la sorcellerie.

En 1643, dans son *Gvero*, le curé de Sare, Axular, insiste sur les péchés commis contre les sixième et neuvième commandements de Dieu commis par les hommes d'Église ; on a supprimé ces passages, dans une édition de 1864 maladroitement retouchée, mais les faits n'en subsistent pas moins.

A qui attribuer cette démoralisation ? De Lancre n'hésite pas à en chercher les causes dans la sorcellerie alors générale dans le Labourd ; le digne magistrat croit d'ailleurs que cette situation était le résultat indirect des missions catholiques en extrême-orient.

Chassés de la Chine et du Japon par les jésuites, les démons se seraient réfugiés dans le pays basque où la nature du sol, le climat, le caractère et les habitudes des habitants leur offraient un terrain extrêmement favorable.

Je ne prétends pas traiter ici de la sorcellerie en elle-même, — au moins, je renverrais à Michelet, — mais je dois faire observer que son origine est beaucoup plus ancienne et beaucoup plus compliquée que ne le suppose le magistrat bordelais. C'est évidemment d'Espagne qu'elle est venue au Labourd et elle avait passé auparavant de France en Espagne pour la Catalogne sans doute. Quant à l'époque de son organisation, les noms que nous trouvons dans certaines formules — Philippe, Pierre d'Aragon, Jean de Castille, Valence — l'indiquent suffisamment. En retranchant de l'exposé de de Lancre les extravagances, les fantaisies, les inventions que la peur inspira aux témoins et aux accusés, il reste non moins des faits précis qui permettraient de s'en faire une idée. C'était comme une société secrète, une sorte de franc-maçonnerie avec ses signes et ses formules ; on se réunissait, les soirs ou la nuit, surtout du samedi au dimanche, dans un lieu écart et désert. C'était en quelque sorte la revanche des misérables, les protestations contre les lois injustes, contre la société organisée, la révolte des opprimés contre les oppresseurs, des serfs contre les maîtres, des pauvres contre les riches. L'assemblée était aussi présidée par un bouc, animal immonde, personnifiant les puissants de la terre et c'est de là que vient le nom basque du lieu du

sabbat, *agualarra*, « bande de boucs ». On adorait le diable, on blasphémait Dieu, on disait une messe grotesque, on simulait des repas étranges, on fabriquaient même des choses innommables, des philtres et des poudres magiques, on se livrait sans vergogne à des accouplements incestueux ou adultérins, suivant le caprice du moment.

Un détail intéressant à relever, c'est l'existence d'un petit objet en crin qu'on mettait au cou des enfants pour les préserver des maléfices ; on l'appelait le *higo* et il représentait l'index croisé sur le pouce : « faire la figue » est un geste de mépris bien connu ; il serait intéressant de rechercher dans le pays si l'on ne retrouverait pas quelque part un de ces petits objets qui devaient être assez communs.

Le sentiment qu'inspire la lecture du livre des sentences est à la fois une horreur invincible pour la férocité stupide des juges et une pitié profonde pour les victimes ; les magistrats impitoyables ont fait périr plus de soixante infortunés dont sept prêtres.

Il m'a paru intéressant de relever, dans l'édition de 1613, les noms de ces victimes et ceux des témoins ; les registres juridiques de cette époque existent encore pour la plupart et on y pourra retrouver les noms de ces « sorciers » plus ou moins repentis.

Abanstena (Catherine d'), p. 363.

Abbadie (Jeannette d'), de Ciboure, seize ans, pp. 62, 68, 72, 90-91, 130, 132, 198, 212, 223, 363, 462, 464.

Adamechoren (Marie Martin, dame d'), 128.

Aguerre (Petri d'), 12, 124.

Anduitse, de Ciboure, 91, 134.

Ansogarlo, de Hendaye, 128.

Ansuperoma, 212.

Armores (Augenot d'), Ustaritz, 101-102.

Arterouague (Catherine), d'Ascain, 92.

Atsoua, 128, 242.

aveugle (petit), de Ciboure, 90.

Aspilcueta (Marie d'), 19 à 20 ans, 68, 225.

Aspilcueta, 109, 198,

Balcoin (Maria), 199.

Barrandiguy (Catherine de), dite Cattalin de Bar-
dos, de Hatsou, 146, 416.

Belloc (Etiennette de), dite *Atsoua*, 24 ans, 128.

Biscar (Jeannette), 142.

Bidaguaray (Pierre de), prêtre, de Ciboure, 133.

Biscaraya (Jeanne), 145.

Bocal (Pierre), prêtre, de Cibours, 27 ans, 36, 133,
427 et 92, 463 et ss.

Bonne d'Annotte (Marie), St-Jean-de-Luz, 146.

Bourherry (Estebanot de), 145.

Brolic (Corneille), 12 ans, St-Jean-de-Luz.

Carricart, 146.

Chatnocorenat (dame de), 91-92, 181.

Chorropinue (Marie de), maison Ianetobarta, Us-
taritz (1576), 101.

Detheguaray, prêtre, 465.

Detcheto, 144.

Detsail, Ciboure, 86, 87, 129.

Dibasson (Jeanne), 125.

Dichinique (Joannes), 144.

Diadarte (Marie), Sare, 17 ans, 110.

- Doihangaray* (Marie), St-Jean-de-Luz, 147.
Dojartzabal (fille), Ascain, 15 à 16 ans, 96.
Du Hard (Jeanne), Urturitz, 56 ans (1576), 101, 130.
Ercola, prêtre, 465.
Gastagnalde (Marie de), Sare, 14 ans, 87, 109, 136.
Gratianne, Ciboure, 90, 134.
Handnich (Bertrand de), Sare, 10 ans, 73.
Harrousteguy (Jean de), prison de Soubernous. 128.
Hanzy (Marie de), 145.
Hirigoyen, prêtre, vicaire de Iasso, 145.
Hirigoien, dame de Sornans, Ustaritz, 102.
Hostilopits (Jeanne de), Sare, 14 ans, 73.
La Garralda (Christoval de), 15 à 16 ans.
Landalde (Catherine de), Ustaritz, 30 ans, 101.
La Ralde (Marie de), 28 ans, 89, 125.
Linarre (Petri de), 126.
Linalde (fille), Sare, 142.
Lisalde (Petri de), 145.
Laurencena (dame de), 144.
Mandibouro (fille), 316.
Marguerite, de St-Pée, 125.
Marguerite, de Sare, 16 à 17 ans, 92, 142.
Marierschiquera de Machinna, 67.
Marigrane (Marie de), 15 ans, Biarritz, 101, 140, 218, 225.
Molares (Mariecho de), Hendaye, 110, 126-127.
Martin (Marie), St-Jean-de-Luz, 146.
Martibalsarena (la dame de), 212.
Massirrans, de Tartas, 89, 109.
Menioin, Ustaritz (1576), 102.
Miguelechorena, 91.

- Miquelechorena* (Marticot de), Ciboure, 91, 134.
Migalena, prêtre, Ciboure, 60 ans, 133, 427 et ss.
Morguy (fille), 27 ans, 364.
Naguilla (Catherine de), Ustaritz, 11 ans, 62.
Naguilla (Marie de), Ustaritz, 16 ans, 110.
Necato, Urrugne, 86, 87, 109.
Olgaray (Joannes), 145.
Oylarchachar, 123.
Salboutouria (femme), 145.
Sandoteguy (fille), 20 à 25 ans, 109.
Sansinena (St- de), 460, 42.
Souhardibels (Jean), prêtre, 469.
Subiette (Saubadine de), Ustaritz, 111.
Telechea (Jeanne de), 396.
Tureteguia (Marie de), de Zugarramurdi, 396.

Mais, quand on lit les dissertations et les dépositions dont le livre de de Lancre est rempli, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la sottise et de la naïveté, de la férocité froide et de l'assurance des uns et des autres... Le Labourd était en proie à une sorte d'épidémie contagieuse, une crise de folie mystique qui se traduirait par des hallucinations et des rêves. Et remarquons que les témoins et les victimes, en 1609, étaient surtout des femmes, particulièrement des jeunes filles de douze à seize ans. On n'y trouve que fort peu d'hommes dont la plupart étaient des prêtres.

Jé ne sais si les détails qui précèdent intéresseront les lecteurs de la *Revue*, il y a pourtant là des choses qui touchent à la fois à l'histoire et au développement

de la pensée humaine. D'ailleurs, celui qui se livre à des études spéciales et qui est absorbé par une idée subite qui lui est venue au cours de ses travaux, ne se rend pas toujours un compte exact de l'importance du sujet qui le préoccupe.

Julien VINSON.

NOMS DE NOMBRE EN TURC ET EN SAMOYÈDE

En raison de leurs affinités de formation, affinités de nature à permettre d'utiles comparaisons explicatives, il ne nous a pas semblé possible d'élucider la constitution des noms de nombre, dans le groupe turc, sans rapprocher ceux-ci des expressions numériques usitées dans le groupe Samoyède.

En effet le turc a pour défaut principal, dans la constitution de ses mots, de laisser tomber, très souvent, la consonne initiale. De plus, quand il consent à commencer un mot par une consonne, il est rarement sans lui faire subir une permutation, car il répugne à mettre, en tête de ses mots, nombre de consonnes. Il n'est donc guère possible d'utiliser, pour un examen quelconque, des formes turques, en particulier celles de l'osmanli, souvent fort usées et modifiées, sans remonter à celles que le groupe turc a transformées pour les mettre à l'unisson de ses habitudes.

Ces motifs nous ont porté spécialement en ce qui concerne les noms de nombre, à rechercher les antécédents des formes rencontrés dans les dialectes turcs, dans les formes samoyèdes, où les aspects anciens sont d'ordinaire mieux conservés.

Pour nous, tous les éléments vocaliques utilisés dans la formation des noms de nombre sont issus d'une valeur « doigt », dont la forme ainée est *kw*, suivie d'une voyelle, par exemple « a », d'où *kwa*. Cette forme, réduite à *ka*, a subi tous les affaiblissements dont « k » est susceptible, tout en conservant d'ordinaire sa valeur « doigt » ou son équivalence « un »; elle a pris toutefois, assez souvent, la valeur « seul ». De *kwa*, par moindre effort, sont issus les aspects *wa*, *ba*, *la*, etc., dont la valeur est également « doigt », laquelle, toutefois, s'est volontiers spécialisée à celle de « pouce ». Quand *wa* se réduit à « u » ou bien encore à « o », il ne s'agit plus d'ordinaire que de la valeur « un », sans spécialisation.

Une autre dégénérescence de « k » est « r », issue de la séquence $k=t=l=r$. L'aspect en « r » a souvent le sens spécial de « sorti » « dépassant », « mis à part ». Avec la valeur « dépassant » l'aspect « r » désigne, le plus souvent le doigt majeur, c'est-à-dire celui qui dépasse les autres.

Notons, de plus, que les noms de nombre, quand on analyse leurs éléments formatifs, ne sont, le plus souvent, que l'expression, la traduction vocalique, des gestes du comput manuel par lesquels les nombres sont indiqués quand l'on compte sur ses doigts.

Cela dit, passons à l'analyse des noms de nombres, en nous aidant des éléments comparatifs fournis par les dialectes samoyèdes.

Un

Un premier groupe de formes pour exprimer « un » est le suivant ; constitué par des aspects samoyèdes :

o-boi	jurak
o-b	jurak et kamassine
o-ai	tavgi
(o-m) o-n	kamassine

L'on a, dans « o » initial, la valeur « un » ; puis, dans *boi*, dans sa dégénérescence *ai*, dans « b » et dans « m », la valeur « pouce ». Les aspects ci-dessus de « un », en samoyède, se traduisent donc par : un pouce. Cette formation est en parfait accord avec le comput sur les doigts.

Un second groupe, pour exprimer « un » est constitué par :

o-ker	samoyède-ostiak
o-kur	samoyède-ostiak
ter	forme hypothétique
per	turc-tchouwache
ber	turc-kobail et turc-jacoute
bira	turc-karagassi
bir	turc-kobail et turc-osmanli

Dans « o » initial de o-ker et de o-kur, on a la valeur « un », comme ci-dessus.

Dans *ku* et *ke*, équivalences de *kw*, puis dans les affaiblissements de *ke* : *te*, *pe* *be* et *bi*, l'on a la valeur « pouce ».

Enfin, dans « r » finale, l'on a la valeur « mis à part ».

Les aspects de l'ostiak, avec début en « o », se traduisent donc par : un pouce mis à part ; les autres aspects, dépourvus de « o », se traduisent donc par : le pouce mis à part.

On est donc, ici encore, en parfait accord avec le comput sur les doigts.

Deux

Pour exprimer ce nombre, nécessairement constitué par deux unités, l'on a :

Samoyède	si-te	ostiak
	si-tte	ostiak
	si-ti	tavgi
	sidea	jurak
	si-d	jurak
	si-de	jénisséi et kamassine
	se-de	ostiak
	si-re	jénisséi
Turc	i-ke	kobail et jacoute
	i-kke	tchouwache
	i-ki	kobail et osmanli
	i-hi	karagassi

D'après les aspects fournis par les dialectes turcs, il est permis de supposer, à l'ensemble des aspects qui viennent d'être relevés, une antériorité *ti-ke*.

La première syllabe de ces formes diverses : *ti* hypothétique, *si* des dialectes samoyèdes ; « i »,

après chute de « s » dans les dialectes turcs, a la valeur « doigt ».

La seconde syllabe : *ke* égalant *kwa*, pouce, et les dégénérescences de *ke* par : *te*, *de*, *re*, avec le hypothétique entre *de* et *re*, a la valeur pouce.

Les deux syllabes constitutives de deux se traduisent donc par : doigt et pouce, soit : un doigt et le pouce.

Cette formation de deux s'accorde avec le comput manuel, où deux s'indique en dressant l'index et le pouce et en pliant les autres doigts sur la paume de la main.

Trois

Dans les dialectes samoyèdes ce nombre est exprimé par les formes ci-après :

na-gu-r	ostiak, tavgî et kamassine
na-ha-r	jurak
no-ha-r	ostiak
n-a-r	ostiak et jurak
ne-hu	jénisséi

Ces formes ont pour type na-gu-r, dont les autres sont d'évidentes dégénérescences.

Dans na-gu-r on rencontre : *na*, pour *ma*, pouce ; *gu*, pour *ku*, doigt : enfin « *r* », le sortant, ce qui s'applique ici au doigt majeur.

Ainsi trois est constitué, en samoyède par : le pouce, un doigt et le majeur, ce qui correspond au geste du comput manuel pour indiquer trois : dresser

le pouce, l'index et le majeur, replier les deux autres doigts.

Quand l'on compte sur ses doigts, que l'on commence par le pouce ou par l'auriculaire, le nombre trois se rencontre nécessairement sur le majeur, qui devient ainsi la caractéristique du nombre trois.

Dans les dialectes turcs, les formes pour trois sont les suivantes :

o-t	osmanli, jacoute et kobail, dans trente
u-d	karagassi, dans trente
u-tch	osmanli, trois isolé
ui-ts	kobail et jacoute, trois isolé
wi-sse	tchouwache, trois isolé.

Ces aspects sont en relation directe avec : *c-t*, le dessus, ce qui dépasse, en osmanli : *o-t-maq*, avoir le dessus ; *u-tch*, fin, bout, extrémité (ce qui dépasse), en osmanli ; *u-s-t*, le dessus, en osmanli avec *u-s*, pour dessus, ce qui dépasse et « t » pour « d », signe du commoratif, valeur « dans ». Remarquons, en passant, la relation entre *wi-sse*, tchouwache, trois et *b-ach*, tête, ce qui dépasse, en osmanli. Cela donne à penser que les diverses formes pour : « ce qui dépasse », ont eu, originairement, un début en « b » ou en « w ».

On le voit, dans leur constitution de trois, les dialectes turcs n'indiquent plus que la caractéristique de ce nombre : le dépassant, c'est à dire le doigt majeur, du moins en apparence.

Ainsi, en examinant le trois tchouwache : *wi-sse*, on trouve, en comparant cette forme à *o-t*, que « s »

de la seconde syllabe de *wi-sse* peut se rétablir en « t », d'où, pour *wi-sse*, une équivalence *wi-te*. Or, constamment « i » cache un primitif « k » et « w » a pour équivalent « m ». L'on peut donc rétablir *wi*, de *wi-sse* en *mek* et l'on obtient pour trois, une forme *me-k-te*, à comparer avec *na-gu-r*, du samoyède, avec, dans la forme turque : « ma » pour « na » ; « k » pour *gu* et *te* pour « r ». Or « t » se rattache à « r » par la séquence : T=L=R. Il semble donc possible que les formes pour trois en samoyède et en turc, aient plus de relation entre elles qu'elles ne le paraissent tout d'abord.

Quatre

Quand l'on indique quatre, par le geste naturel, on plie le pouce sur la paume et l'on dresse les quatre autres doigts. Cela répond à une opération soustractive, à une soustraction : retirer un (doigt) de la main, autrement dit d'« une » main. Aussi, d'ordinaire, les formes de quatre décelent elles un élément « un » qui est celui à soustraire. Un autre élément est également exprimé dans quatre, mais il varie : tantôt il s'agit de « un », ce qui veut dire « une » (main) ; tantôt il s'agit d'une forme de main rendue par un pluriel de doigt, ce qui donne, à ce pluriel, de doigt, ce qui donne, à ce pluriel, la double valeur « main » et cinq. Alors quatre se traduit par : un de la main, un de cinq.

Dans le samoyède et le turc quatre est constitué par « un » et « un » : soit « un » d'« une », un à ôter d'une main.

Voici, dans ces deux groupes, quelles sont les formes de quatre :

Turc	teu-r-t	Kobail
	deu-r-t	Osmanli
	to-r-t	Kobail, karagassi et jacoute.
	do-r-t	Karagassi
Samoyède	te-...-t	Jurak
	tie-...-t	Jurak et ostiak
	tie-...-tta	Ostiak
	ta-...-ta	Tavgi
	te-...-to	Jénisséi
	the-...-de	Kamassine

Dans les formes turques le premier élément, avec valeur « un » est rendue par une forme composée de « un » soit *te* doigt et « r », mis à part, seul. Comparer, à ce propos, *ker*, un de l'ostiak ; *per*, un du tchouwache ; *bir*, des autres dialectes turcs. Or, entre *ker* et *per*, l'existence d'un intermédiaire *te-r*, précisément la forme rencontrée dans la composition de quatre, est logiquement supposable. On a donc, dans les deux premières syllabes rencontrées dans la composition de quatre, dans les dialectes turcs, une valeur « un ».

Dans les dialectes samoyèdes, la première syllabe formative de quatre : *te*, *tie*, *ta*, *te* et *the* a la valeur « un » ; la seconde syllabe *te*, est formative de deux, car *te* est, en effet, une équivalence immédiate de *ke*, « doigt » et « un ».

De même le « t » de la dernière syllabe constitutive de quatre a la valeur « un ».

Par suite, quatre, en turc comme en samoyède, est constitué par deux valeurs « un ». La première veut dire : un (doigt), la seconde veut dire « une (main) ». Quatre se traduit donc par : un doigt d'une main ; un doigt à retrancher d'une main, ces deux valeurs « un » exprimées, dans l'un et l'autre groupe, par des formes, soit extrêmement parentes, soit même identiques, comme c'est le cas pour la syllabe finale.

Cinq

Dans les dialectes samoyèdes les formes pour exprimer cinq sont les suivantes :

sa-n-fa-...-la-n-ka	Tavgi
sa-n-bi-...-la-n-k	Jurak
sa-m-...-...-la-n	Jurak et ostiak
so-m-b-...-le	Ostiak
ho-m-p-...-la-...-h	Ostiak
so-...-bo-r-le-...-go	Jénisséi
so-...-bo-r-re-...-go	Jénisséi
so-...-bo-r-...-...-ga	Jénisséi
su-m-u-...-la	Kamassine
su-m-...-...-na	Kamassine

Si l'on réunit ensemble *san-bi-lan-k* et *so-bor-le-go*, l'on obtient une forme complétée *som-bor-lan-ka*. Nous voyons :

1^o - dans *sa-m*, une unité doigt, exprimée par *sa*, plus une autre unité, exprimée par « m ». En ajoutant, à la première unité « doigt » le signe d'unité indicatif du pluriel, on a, pour *sa-m* : les doigts ;

2^o - Dans *bor*, l'unité composée *ber*, signifiant un,

équivalent de *ker*, un de l'ostiak, de *per*, du tchouwache, comme de *bir* des dialectes turcs ;

3° - Dans *la-n*, égalant *ta-n* et *sa-m*, un pluriel : les doigts, constitué, comme *sa-m*, par une unité doigt suffixée à une unité doigt.

4° - Dans *ka*, l'unité avec valeur : seul, seulement.

Par suite, *som-bor-lan-ka* (et les autres formes ne sont que des affaiblissements de celle-ci) se traduit par : les doigts, une fois seulement, les doigts : ce qui est conforme au geste manuel pour exprimer cinq, lequel consiste à dresser tous les doigts d'une main.

Citons, tout d'abord, dans les dialectes turcs, l'aspect *pi-li-k*, cinq, du tchouwache, lequel est l'équivalent de la finale de cinq, de l'ostiak, laquelle est pour *pi-lan-ka* et se traduit par : une (fois) les doigts seulement. La forme de cinq, en tchouwache se relie donc, directement, aux aspects de cinq en samoyède.

Dans les dialectes turcs autres que le tchouwache, on a, pour cinq : *bi-s*, *be-cs*, *bi-ch* et *be-ch*. Ce serait simplement l'unité en « b », de doigts, suivie d'un signe de pluriel, ces aspects se traduiraient donc par : « les doigts », pour cinq, ce qui serait en accord avec le comput manuel.

Dans le dialecte ture-karagassi, la forme de cinq isolé est *bei-ch*, mais dans cinquante : *be-d-on*, avec *on* pour dix, l'aspect de cinq devient *be-d*. Ce « d » final, équivalent de « t », indique que la forme aînée de cinq, dans les dialectes turcs, était *be-t* et qu'elle a, par adoucissement, été transformée en *bi-s*, *be-ch*,

etc., par mutation de « t » en une sifflante « s » ou en une chuintante « ch ».

Cela donne à penser que les aspects de cinq, dans les dialectes turcs, n'ont point été constitués par l'adjonction, à une valeur « doigt », exprimée par « b », d'un indice pluriel, valant également « doigt », exprimée par « t », par « d », par « s » ou par « ch », mais que les aspects de cinq, dans les dialectes turcs, sont issus des aspects samoyèdes pour exprimer le même nombre.

Les aspects samoyèdes, rappelons-le, doublent, dans leurs aspects de cinq, très-composés, la valeur cinq. Ils la donnent, une première fois, par un pluriel de doigt, dont le type est *sa-n* ou *sa-m*. Ils l'expriment, une seconde fois, par un composé qui se traduit par : une (fois) les doigts seulement.

Si, pour comparer le cinq samoyède au cinq turc, nous prenons pour type cette seconde façon samoyède d'indiquer cinq, il en résulte le relevé suivant :

bi-la-n-k	Samoyède-jurak
pi-la-»-h	Samoyède-jurak
pi-li-»-k	Turc-tchouvache
b -le	Samoyède-ostiak
be-d	Turc-karagassi, dans cinquante.
be-s	Turc-kobail
be-ch	Turc-osmanli.

De ce relevé il résulte, à notre avis, que les aspects turcs de cinq sont issus des formes de cinq samoyède, seconde manière, et non point d'une formation indépendante, par un pluriel de doigt.

Cinquante

En samoyède-jurak cinquante est constitué régulièrement par la simple adjonction de la forme isolée de dix à l'aspect de cinq : *samlan-ju*, avec *samlan*, forme de cinq jurak déjà citée et *ju*, forme de dix isolé en jurak.

La constitution est la même en samoyède-tavgi. A *bi*, le dix isolé tavgi, est jointe une forme de cinq : *sanfa-bi*, cinquante, où cinq est rendu par *sanfa*, abrégé de *sanfa-lanka*, cinq du tavgi. Dans *san-fa* l'on a *san*, les doigts, et *fa*, une, ce qui se traduit par : les doigts, une (fois).

En samoyède-ostiak on a, pour cinquante *sombla-sarm*, expression composée de *sombla* pour *somble*, l'une des formes de cinq de l'ostiak, plus de *sarm*, aspect de dix en ostiak, dans les décades de vingt à quatre-vingt-dix.

En samoyède-jénisséi on a, pour cinquante, *sobor-leggou*, quand cinq est *soborleggo*. Comme « u » est un équivalent de « m », l'on peut donc remplacer *soborleggou* par *soborleggo-m*. Cette dernière forme est donc un pluriel de la forme pour cinq, pluriel constitué par l'adjonction d'une unité « m », dissimulée sous l'apparence « u », a une forme de cinq. Le jénisséi constitue donc cinquante par : les cinq.

En samoyède-kamassine cinquante est *i-li-k*. Or, le kamassine exprime cinq par *sum-u-la*. Dans cet aspect de cinq on a *sum*, les doigts; *u*, pour *bu*, une (fois); *la*, les doigts, pour *lan*, avec chute de « n »

finale de *la-n*. Par suite, dans la seconde partie *u-la* de *sum-u-la* cinq, soit une (fois) les doigts, est rendu par *u-la*. A cette forme de cinq le kamassine a ajouté l'unité « k », indice de pluriel et il a constitué son cinquante par *i-li-k* pour *u-la-k*, forme de cinquante qui se traduit par : les cinq, comme le cinquante du samoyède-jénisséi.

Il est à remarquer que dans *i-li-k*, cinquante du kamassine, *l-li* revêt la valeur « cinq », autrement dit celle de « main ». Selon toute apparence il y a lieu de trouver, dans cette forme *ili*, l'origine de l'expression *el*, la main, dans les dialectes turcs.

La forme *i-li-k*, pour cinquante, du samoyède-kamassine, fournit l'explication des aspects de cinquante dans les dialectes turcs. Ainsi l'on a :

<i>i-li -k</i>	Samoyède-kamassine
<i>i-li -k</i>	Turc-kobail
<i>e-lli</i>	Turc-jacoute et turc-osmanli
<i>o-lla</i>	Turc-tchouwache.

Or, il est évident que *e-lli* et *o-lla* sont des aspects issus de la chute de la finale « k » de *i-li-k*. Les formes de cinquante, dans les dialectes turcs, se relieut donc à celles samoyèdes pour exprimer le même nombre. Il s'agit, dans cinquante du samoyède-kamassine et des dialectes turcs, d'un pluriel de cinq, comme en samoyède-jénisséi.

Six

Pour six, les formes rencontrées dans les deux groupes sont celles ci-après :

Samoyède	mu-k-te-t	Ostiak
	mu-k-te-n	Ostiak
	mu-k-tu-n	Kamassine
	mu-k-te	Ostiak
	ma-(t)-tu	Tavgi
	mo-(t)-tu	Jénisséi
	ma-(t)-t	Jurak
Turc	a-l-te	Kobail, karagassi, jacoute, osmanli
	o-l-ta	Tchouwache

Le « t », placé entre parenthèses, a été réintégré par hypothèse. Il nous est apparu que le « k », auquel ce « t » correspond, avait mué en « t » et que ce « t » avait été absorbé dans celui initial de la syllabe immédiatement suivante.

Pour nous, ces aspects de six sont constitués par un premier élément *me-k* et ses équivalents, dont la valeur est « un » suivi d'un second élément dont la valeur est « les doigts », c'est à dire la main.

Cette formation de six, par : un et une main, est en concordance avec les procédés du comput manuel où six est indiqué par un doigt de la seconde main et la première main tout entière.

La forme composée pour la valeur « un », dont l'aspect le plus complet est *mu-k* devenu *ma-t* et *mo-t* par affaiblissement en « t » du « k » final de *mu-k*,

puis devenu *a-l* et *o-l* par chute de « m » initiale de *mu-k* et adoucissement en « l » du « t » final de *ma-t* et *mo-t*, se décompose en mu, le pouce et « k » doigt. On a donc, dans *mu-k*, pouce-doigt, ce qui exprime la valeur « un » par : le doigt pouce. Cela est également conforme au comput sur les doigts.

Cette forme *m̄u-k*, pour exprimer « un », est à rapprocher de celle de *bo-i*, un en samoyède-jurak, laquelle devient *bo-k*, si l'on admet, pour « i » final de *bo-i*, l'équivalence ordinaire entre « i » et « k ». La même forme *mu-k* est également à rapprocher de *na-gu*, pour *na-ku*, forme de deux contenue dans la composition de trois, où *na* veut dire pouce et où *gu* exprime doigt, ce qui constitue deux par : le pouce et un doigt, comme « un » contenu dans *mu-k* est constitué par : pouce-doigt, c'est-à-dire avec les mêmes éléments que le deux formatif de trois.

Dans les aspects de six, la valeur « main » est exprimée par la juxtaposition de deux éléments dont chacun a la valeur « doigt » c'est le procédé déjà constaté à propos de la formation de « cinq » où le second élément doigt, ajouté au premier élément de même signification devient un indice de pluriel, ce qui fait : « les doigts » pour vouloir dire, tout à la fois, une main et cinq.

Dans la formation de six nous avons « les doigts » dans les aspects *te-t*, *tu-d*, *tu-n* et *te-n*, réduits à *tu*, *te*, *ta* ou « t » par chute de la consonne finale. Or, ces aspects de la valeur « les doigts » sont des équivalents évidents de ceux : *sa-n*, *sa-m* et *su-m*, sauf affaiblissement en « s » de l'initiale « t » de *tu-n*, ren-

contrés lors de l'analyse des formes de cinq, en samoyède. De même, les formes réduites de cinq, dans six, soit *tu, te, ta* ou « t », sont exactement identiques à celles *ta, ta, to, de* et « t », valant cinq dans la formation de quatre.

Les aspects de six, en samoyède et en turc, sont donc bien constitués par une valeur « un », préposée à une valeur « cinq ».

J. DECOURDEMANCHE.

PETITE GRAMMAIRE

DE LA

LANGUE JUDÉO-ALLEMANDE (JARGON)

(Suite et fin)

Ich kuk (pendant ce temps) auf mein (hassid) un seh wi doss (visage) bei ihm laucht¹ un di augen brennen, un bin sich (qui avoue) far² eich, ess kumt mir zu a schtik gesund³ un ich los ihm reden weiter.

« Alz⁴ heisst⁵ a (hassid) ; a (hassid) zu a (hassid) is nit gleich. Ihr hot (hassids) genug, woss gor nit (d'où viens-tu?)⁶ sei kwelen (certes) on⁷ fun eich, nor aselche woss solen sich (qui abandonne, sacrifie) sein, (littéralement) (qui abandonne, sacrifie) sein wi a (hassid) far'n (rabbin)'n^{*}. . . . hot ihr gor einem! un

1. Brillier (all. *leuchten*).

2. A noter que *far* tient lieu du *für* et du *cor* all.

3. Substantif, comme le *Gesundheit* all.

4. Toujours.

5. Il y a lieu d'intercaler ici un *ess*. Cette suppression de l'*ess* est fort fréquente en jargon (on en rencontrera encore plus d'un cas) ; mais, si la cause disparaît, l'effet n'en subsiste pas moins. C'est ainsi que l'on doit interpréter, entre autres, le rejet du sujet tout à la fin des phrases de construction inverse.

6. Formule talmudique, dont nous avons maintenu la traduction littérale. C'est, à peu près, en français : « Tu n'y penses pas ? Tu reviens donc de Pontoise ? » Toute cette phrase, où le sujet *sei* n'est pas contigu au relatif *woss*, peut nous donner une idée de la liberté d'allures de la construction en jargon.

7. Se réjouir.

8. La domination des rabbins hassids sur l'esprit de leurs ouailles rappelle assez bien celle que la légende attribue au Vieux de la Montagne sur ses affidés.

der einer doss bin ich! » er tut sich a sez¹ in harzen, « a kleinigkeit², (Scholem-Aleichem)! A schteiger³, ihr solt mir sogén, ich sol gehn zulieb eich zehn *wersst*⁴ zu fuss, is far mir nit schwer, *abi*⁵ ich sol eich sehn is gor kein (objection) nit! Fun geld schmuesst⁶ men nit! Ich bin (Dieu soit béni!) asa jud, woss geld schpielt bei mir di lezte role. Worum woss is geld? Geld is *blote*⁷, wer kukt auf geld? (surtout) dort wu ess gehet sich on⁸ zu der literatur, is bei mir..... » (en même temps) tut er a mach¹ mit der hand hin un zurik wi a mensch woss warft mit tausenter¹⁰, zehner tausenter kerblech¹¹, « worum ich hob, kein (mauvais œil)¹², gute gescheften un fardien, kein (mauvais œil), a (quantité)geld un ess geht bei mir awek a (quantité) geld, un ich zeteil¹³ a (quantité) geld, un di kinder

1. Cette expression a été étudiée plus haut. « Il met la main sur le cœur », telle est, nous semble-t-il, la traduction française la plus littérale.

2. Il semble que ce mot « une bagatelle » doive se rapporter au geste décrit.

3. Par exemple.

4. Verste, mesure itinéraire russe.

5. Pourvu que.

6. Parler. *Schmuessen* vient de l'hébreu ŠMU+H (nouvelle); il signifie donc, littéralement, « se dire des nouvelles ».

7. Boue.

8. All. *angehen*, regarder, intéresser.

9. Geste (proprement, c'est le substantif verbal de *machen*).

10. *Tausent* avec un *t*, tandis que, plus loin, nous le trouverons écrit avec un *d*. La première orthographe est la plus phonétique, la consonne finale étant dure en jargon.

11. Pl. de *kerbel*, forme diminutive, signifie « rouble ».

12. Formule déprécatrice, destinée à prévenir le malheur que, selon la superstition populaire, la mention d'un bonheur propre serait capable de provoquer chez autrui.

13. Le préfixe all. *zer* peut devenir, dans tous les cas, *se* au lieu de *zu*.

lehrnen kosst mich a (quantité) geld, un kinder hob ich aselche, woss ss'is nit (convenable) zu sogen, nischt (parce que) ss'is meine kinder. . . . »

Un er rechent mir auss di (qualités) fun seine kinder, wi schen un klug un fein sein senen, wi gut sei lernen, un farentfert sich etliche¹ mol, as nit weil ss'is seine kinder laubt er sei asau. Ale welen doss mir sogen, worum seine kinder hoben a (réputation) auf der welt, aselche kinder wi bei ihm is nichta² bei keinem, worum er hot nit gejaletwet³ auf sei kein geld, worum woss is geld? Geld is bei ihm, sogt er, *blote!* Wer kukt auf geld? Un ale mol, as ess kumt zum wort geld, seht men, as doss is a mentsch⁴ woss warft mit geld! Un ich weiss nit wi asau doss hot sich getroffen, gor pluzlung⁵ falt mir ein a (pensée) in kop, a glikliche idee, eine fun di ideen, wos kumen ein mol in zwanzig johr, (c'est-à-dire) : asau wi ich halt izt⁶ bei araussgeben⁷ ale meine werk, wil ich mich⁸ halten

1. A noter l'usage de ce mot, beaucoup plus fréquent qu'en all.

2. Variante pour *nischto*, *nito*. Du reste, il importe de remarquer que la graphie jargon favorise la confusion de l'*a* et de l'*o*, le second ne se distinguant du premier que par un point-voyelle, lequel reste facilement en souffrance.

3. Epargner.

4. Tandis que, jusqu'ici, l'auteur a écrit *mensch*, il orthographie maintenant *mentsch*. Cette seconde graphie doit être considérée comme plus phonétique que la première, car, à moins de nasaliser l'*n* comme en français (ce dont, naturellement, il ne saurait être question), il est impossible de ne point faire entendre un *t* entre l'*n* et le *sch*.

5. All. *plötzlich*.

6. All. *jetzt*.

7. A remarquer cette tournure, ordinaire en jargon : *araussgeben* est verbe, puisqu'il a un complément direct, et, en même temps, il est employé comme nom verbal avec *bei* (*beim* serait tout aussi admissible).

8. *Mich* pour *mir*. Le contexte exige évidemment un datif et non

mit ihm ein (conseil), un icle derzeihl ' ihm fun'm plan, geweihnlich² friher mit a (préface), un mach a (calcul) woss ess bedarf kossten un woss kon men derfun hoben, aub³ ess welen sich gefinen auf meine werk episs (amateurs).....

Di ganze zeit (pendant que) ich hob geredt fun'm plan mit'n (calcul) is mein parschaun⁴ gesessen un gekukt⁵ auf mir, woss sog ich, gekukt? er hot mich gegessen mit di augen..... *ot, ot*⁶ schpringt er mir arein in maul arein⁷, un as ich hob aussgeredt⁸ di wer-

un accusatif; or, si *mir*, dans certains dialectes, s'emploie aux deux cas, l'inverse n'est point vrai.

1. *Derzeihlen* correspond à l'all. *erzählen*. Deux graphies se présentent : *derzehlen*, et une autre *derzeilen*. Dans ce second cas, l'*i* est destiné à prendre la place de l'*e* long (*eh*). *Eih* doit donc être considéré comme une tautologie.

2. *Geweihnlich* (all. *gewöhnlich*), « ordinairement », à sous-entendre *wi*, « comme d'ordinaire ». A noter le style quasi télégraphique du judéo-allemand.

3. *Aub* (si) est non seulement l'*ob*, c'est encore le *wenn* de l'all.

4. Individu, all. *Person*.

5. Tandis que, en allemand et en français, un participe ne peut être employé qu'avec l'auxiliaire qui lui est propre, il n'en est point de même en jargon : dans l'espèce, *gesessen* veut comme auxiliaire « être », mais *gekukt* exigerait normalement « avoir », ce qui n'empêche que « *is* », employé une fois pour toutes, ne fasse fonction d'auxiliaire pour tous les participes qui suivent. Si *gekukt* avait précédé, ce serait *hot* qui eût joué ce rôle.

6. Voici, voilà. Cette particule reparait souvent en jargon. On la trouve notamment accolée au démonstratif *der, di, doss*, dont elle renforce le sens.

7. Le premier *arein* est le préfixe verbal. Le second rentre dans une tournure fixe, par laquelle on traduit l'*in* et l'accusatif de l'all. : *in maul arein* correspond à l'all. *in den Mund (hinein)*. Si l'on ne prétend renforcer, *in den Mund* se rendra simplement par *in ('m) maul*.

8. La particule *auss-* exprime souvent, à l'imitation du russe *БЫ*, du polonais *wy*, le parachèvement de l'action. La phrase doit se traduire : « lorsque j'eus fini de prononcer ces paroles..... »

ter : « Aub ess welen sich gefinen auf meine bicher episs (amateurs) », hot er sich aufgechapt¹ wi ein opgebrihter un is² ongefalen auf mir mit beide *kulakess*³ :

(Amateurs)? Woss redt ihr? Woss redt ihr? Men wet sei farzukern⁴ ! Tausend, hundert tausend, wos sog ich, hundert tausend? far a milion bin ich eich (garant)! Ich bin eich (garant) far zwei milion !!

« *Tie... tie... tie.....* »⁵ mach ich zu ihm un bet ihm, er sol sich zurik⁶ anidersezen un beruhigen, un gib ihm zu farschtehn *pawolinke*⁷, as ss' is nit asau di (conte) wi er meint, er is nischt klor in'm (sujet) fun (livres), (d'où viens-tu?), a gescheft kon ess sein, nor nit fun milionen, un dreh mich asau lang bis ich *katsche*⁸ mich arauf gleich⁹ auf jenem (sujet), woss mir¹⁰ is (relatif) zum gescheft, doss heisst, as aub¹¹ araussgeben di werk bedarf men hoben geld, un

1. *Chapen*, proprement « saisir ». *Sich aufchapen* signifie « se lever brusquement ».

2. Notons ici l'emploi de l'auxiliaire propre avec *ongefalen*, hot n'étant pas appelé à le régir, par le fait de l'intervention de *sich*.

3. Poing.

4. Déchirer. Plus ordinairement, *farzuken*.

5. Polonais *çie* (à toi, toi, dat. et acc.). Exclamation de légère ironie.

6. L'all. demanderait plutôt *wieder*. Une telle confusion n'est pas rare en jargon.

7. Tout doucement.

8. Agiter, balancer.

9. Justement, précisément. Les acceptions de *gleich* sont plus nombreuses en jargon qu'en all., et son usage y est par le fait même plus étendu.

10. Datif d'avantage, très ordinaire en jargon. Relativement à sa place dans la proposition (il précède *is* au lieu de le suivre), il faut y voir un reste de l'inversion telle qu'elle existe en all. et telle qu'elle existait encore dans l'ancien judéo-allemand.

11. L'all. *um herauszugeben* se rend par *auf* ou *aub arauss (zu)*

asau wi er is asa libhaber fun der literatur, un doss gescheft is doch a gut gescheft, un geld is bei ihm *blote*, tomer¹ wolt gewen a (idée).... ihr farschteht²? (Pendant) reden³ kuk ich mir auf di negel, un as ich haub⁴ auf di augen un wil a kuk thun auf mein parschaun, mein heissen (hassid), woss far an eindruck ess hoben gemacht auf ihm meine werter..... (et l'enfant n'est plus)⁵, nischto⁶ er auf'n benkl! doss heisst auf'n benkl sizt episs a parschaun, gor nischt der parschaun woss⁷ friher, ein anderer sizt auf sein ort, mit ein ander (visage) gor⁸; di nos hot sich bei ihm episs wi aussgezaugen, geworen lenger, un di augen hoben bei ihm mit amol ongeworen⁸ dem glanz un

geben. *Auf* s'explique aisément, c'est le *na* intentionnel du slave; *aub* peut s'interpréter à peu près de la sorte : *aub* (*men wil*) *ar aussgeben*.

1. Hébreu jargonisé, peut-être.

2. Cette phrase nous donne un modèle de la licence du jargon^o en matière de syntaxe. *Mach ich*.... *un bet*.... *und gib*.... *und dreh*, un même sujet servira pour tous ces verbes, bien qu'ils soient séparés par des incidentes plus ou moins longues, et, en dépit de la longueur de la phrase et des deux discours indirects qu'elle contient, on ne saurait y mettre autre chose que des virgules.

3. *Reden* est ici un nom verbal au datif, dépendant de la préposition hébraïque.

4. All. *heben*. La transformation du phonétisme s'explique par les dialectes : *heben* est devenu d'abord *heiben*, lequel, en passant d'un dialecte à l'autre, s'est ensuite conformé à une règle générale; en sens inverse, par exemple, *braut* (*Brot*, pain), en jargon polonais devient, en lithuanien, *breit*.

5. Citation biblique.

6. *Is* est sous-entendu, ce qu'autorise la rapidité du récit.

7. Sous-entendu, *is gesessen*.

8. On remarquera le grand usage qui est fait de cet enclitique.

9. Perdu. Nous croyons pouvoir interpréter ce verbe de la sorte : *ohn weren*, devenir sans. La longueur de l'o ne fait guère un obstacle à cette interprétation, car la graphie jargon a toujours été et est encore fort peu scrupuleuse à cet égard.

doss (langue) is bei ihm geworden gor ein ander (langue), (la voix) (même) hot sich bei ihm ibergeben¹. Episs hot er geschtamelt mit episs *modne*² wenter : « *Ossien*³-zeit..... floten..... *Dniepr*..... *ssplaw*⁴..... *rasplat*⁵..... *rabotschess*⁶..... weksslen..... *ssroken*⁷..... »

Doss gesegenen sich⁸ is far uns beiden gewen a (enfer); a grub sol sich efenen⁹, wolten mir, dacht mir¹⁰, beide areingefalen.... Wi fun a schtark ongeheizter schwiz-bod is araussgeschprungen mein parschaun, mein heisser (hassid), un a ganzer barg¹¹ fun mir arop, as ich hob derhert, as er lauft fun di trep arop fun jener seit¹² tir.

1. Changer. Le préfixe *iber-* a ici pour fonction de traduire le *Пеpe-* russe, le *prze-* polonais.

2. A la mode, de pure convenance.

3. Automne.

4. Flottage.

5. Règlement de comptes.

6. Travail.

7. Terme.

8. Prendre congé.

9. Cette proposition conditionnelle, avec *sol* et sans conjonction qui l'introduise, est ordinaire en jargon.

10. Il me semble.

11. A sous-entendre *is geschprungen*, comme dans le membre de phrase précédent.

12. *Fun jener seit* est ici une préposition (all. *jenseits*) régissant le datif. D'ailleurs, il se présente aussi parfois qu'un génitif s'emploie comme apposé, à la façon de l'italien ou même du français (p. ex. : boulevard Gambetta); c'est ainsi que l'on dira *di ek welt*, le bout du monde, pour *di ek fun der welt*.

PIGEON ENGLISH

OU

BICHELAMAR

(Suite et fin)

*Parlé universellement dans le Pacifique, recueilli par un Missionnaire Mariste
et mis en ordre par le P. A. C., s. m.*

PLANTE : *Planème.*

TARO : *Taro.*

TERRE : *Graoune.*

TÊTE DE L'ARBRE : *Hède bilong hème.*

TRONC : *Oude bilong hème.*

TROU : *Lole.*

ARRACHE : *Tèke maout.*

ARROSE LES CHOUX : *Mèke ouara long choux (cabègè).*

IL Y A UN TROU DANS LA BARRIÈRE : *I stop ouane hole
bilong baniche.*

BOUCHE LE TROU DE LA BARRIÈRE : *Kavremap hole bi-
long baniche.*

II. Adjectifs les plus usités.

ADROIT : *I save ouok*, qui savoir travailler.

AUTRE : *Nor fala.*

AVEUGLE : *I no louk*, qui ne pas voir.

- BEAU : *Goud bilong louk*, bon quant à voir.
BLANC : *Ouaïte*.
BOITEUX : *I no save ouabâk*, qui ne pas savoir marcher.
BON : *Goud*.
COURAGEUX : *Cariaf*.
DÉFENDU : *Tabou*.
DROIT : *Strèt*.
ÉGAL : *Strèt*.
FAINÉANT : *I lès*.
FOU : *I krangai*.
GRAS : *Big fala*.
MAUVAIS : *No goud*.
MENTEUR : *I kiamane*.
MÛR : *Frouf rap*.
PARALYSÉ : *Leg bilong hème i dèd*, jambe de lui qui morte.
PERCÉ : *I brok*.
PEUREUX : *I frède*.
PAS PEUREUX : *I no frède*.
ROUGE : *Rède*.
SOURD : *I no arème*.
TOUT : *Ol tigne*, toute chose.
VOLEUR : *I sitil*, qui voler.

ADJECTIFS DÉMONSTRATIFS

CE, CETTE, se rendent par *Ia*. Exemple : Ces hommes,
Man ia, hommes ceux-là.

ADJECTIFS POSSESSIFS

MON, MA, MES : *Bilong mi*, qui appartient à moi,
de moi. Ex. : Mon chapeau, *Hat hilong mi*.

TON, TA, TES : *Bilong you.*

SON, SA, SES : *Bilong hèm.*

NOTRE, NOS : de 2 personnes, *Bilong you mi*, de vous moi ; de 3 personnes, *Bilong you mi tri fala*, trois personnes ; de tous, *Bilong olquita.*

VOTRE, VOS : *Bilong you.*

LEUR, LEURS : de 2 personnes, *Bilong tou fala ia*, de deux ; de 3 personnes, *Bilong tri fala ia* ; de tous, *Bilong olquita fala ia.*

DEGRÉS DE COMPARAISON

1° L'égalité se rend par *ol sèm*, tout même.
Ex. : Mon chapeau est aussi bon que le vôtre, *Hat bilong mi i goud ol sèm hat hilong you.*

2° La supériorité ou l'infériorité se rend par *no ol sèm*, employé comme il suit : Mon chapeau est *meilleur* que le vôtre, *Hat bilong mi i goud*, chapeau de moi lui bon ; *Hat bilong you i no goud ol sème*, chapeau de vous lui non bon tout même ; mon chapeau est *moins bon* que le vôtre, *Hat bilong you i goud, hat bilong mi i no goud ol sème* ;

3° Le superlatif s'exprime par *tou meutche*, beaucoup, précédé de l'adjectif. Ex. : Mon chapeau est très bon, *Hat bilong mi i goud tou meus*, chapeau de moi lui bon beaucoup.

NOMS ET ADJECTIFS DE NOMBRE

UN, 1 : *Ouane.*

DEUX, 2 : *Tou.*

TROIS, 3 : *Tri.*

QUATRE, 4 : *For*.

CINQ, 5 : *Faïve*.

SIX, 6 : *Sikis*.

SEPT, 7 : *Sévène*.

HUIT, 8 : *Haïte*.

NEUF, 9 : *Naïne*.

DIX, 10 : *Tène*.

VINGT, 20 : *Touaneté*.

CENT, 100 : *Ouane onedré*.

MILLE, 1000 : *Ouane taoucé*.

Le premier, *Pastaïme* ; le premier plat, *Pastaïme plète* ; l'autre, *Nor fala*.

III. Pronoms.

1° PRONOMS PERSONNELS

JE, ME, MOI : *Mi*.

TU, TE, TOI : *You*.

LUI, LE : *Hème*.

ELLE, LA : *Oumane ia*, femme celle-là, ou *i*, qui s'emploie à chaque instant devant les adjectifs et les verbes.

NOUS : S'il s'agit de 2 personnes, *You mi* ; s'il s'agit de 3 personnes, *You mi tri fala* ; s'il s'agit d'un plus grand nombre, *Olguita*.

VOUS : *You*.

ILS, EUX : S'il s'agit de 2 personnes, *Tou fala ia*, deux personnes ces ; s'il s'agit de 3 personnes, *Tri fala ia* ; s'il s'agit de plus de 3 personnes, *Olguita fala ia*.

2° PRONOMS DÉMONSTRATIFS

Plus rapprochés : CELUI-CI, *Hème ia* ; CELLE-CI, *Oumane hème ia* ; CEUX-CI, *Olquita hème ia* ; CELLES-CI, *Olquita oumane hème ia*.

Plus éloignés : CELUI-LÀ, *Ia* ; CELLE-LÀ, *Oumane ia* ; CEUX-LÀ, *Olquita ia* ; CELLES-LÀ, *Olquita oumane ia*.

3° PRONOMS POSSESSIFS

Les pronoms possessifs s'expriment comme les adjectifs possessifs : *Bilong mi, you, etc...*

4° PRONOMS INTERROGATIFS

QUI? QUEL? se rendent par *Ou*, quand il s'agit de personnes. Ex. : Quel est cet homme, *Ou mania?* quel homme cet.

Ils se rendent par *ouanème*, quand il s'agit de choses. Ex. : Quel est cet arbre, *Ouanème oude ia?*

IV. Verbe.

1° PRÉSENT

JE VAIS, JE MARCHE : *Mi go*, moi aller.

TU VAS, TU MARCHES : *You go*.

IL VA, IL MARCHE : *Hi go*.

NOUS ALLONS, NOUS MARCHONS : S'il s'agit de 2 personnes, *You mi go* ; s'il s'agit de 3 personnes, *You mi tri fala go* ; s'il s'agit de plus de 3 personnes (tous), *Olquita go*.

VOUS ALLEZ, VOUS MARCHEZ : *You go.*

ILS VONT, ILS MARCHENT : S'il s'agit de 2 personnes, *Tou fala go*; s'il s'agit de 3 personnes, *Tri fala go*; s'il s'agit de plus de 3 personnes (tous), *Olguita go.*

2° FUTUR

J'IRAI : *Banbaille (by and by) mi go*, ensuite moi aller.

TU IRAS : *Banbaille you go.*

IL IRA : *Banbaille hi go.*

NOUS IRONS : S'il s'agit de 2 personnes, *Banbaille you mi go*; s'il s'agit de 3 personnes, *Banbaille you mi tri fala go*; plus de trois personnes (tous), *Banbaille olguita go.*

3° PASSÉ

JE SUIS ALLÉ : *Mi go finiche.*

TU ES ALLÉ : *You go finiche.*

IL EST ALLÉ : *Hi go finiche.*

NOUS SOMMES ALLÉS : S'il s'agit de 2 personnes, *You mi go finish*; s'il s'agit de 3 personnes, *You mi tri fala go finish*; s'il s'agit de plus de trois personnes (tous), *Olguita go finish.*

VOUS ÊTES ALLÉS : *You go finish.*

ILS SONT ALLÉS : S'il s'agit de 2 personnes, *Tou fala go finish*; s'il s'agit de 3 personnes, *Tri fala go finish*; s'il s'agit de plus de 3 personnes (tous), *Olguita go finish.*

IMPÉRATIF

VA : *You go*, ou simplement *Go*.

ALLONS : S'il s'agit de 2 personnes, *You mi go*; s'il s'agit de 3 personnes, *You mi tri fala go*; s'il s'agit de plus de trois personnes (tous), *You mi olguita go*, ou *Olguita go*.

LISTE DES VERBES LES PLUS USITÉS

ACHETER : *Païme*, payer; ACHÈTE, *Païme bilong mi*.

S'AGENOUILLER : *Lète daoune*.

AIMER : *Ouanedème*.

ALLER : *Go*.

ARRACHER : *Tèke maout*.

ARRÊTER : *Stop*.

S'ASSEOIR : *Staoune*.

ATTACHER : *Make sau*; ATTACHE FORT : *Make sau stron*.

AVALER : *Kaïkaïlle*.

AVOIR : *Got*; J'AI : *Mi got*.

BOIRE : *Drink*.

CARESSER : *Suème*.

CONNAÎTRE : *Savé*.

ÊTRE CONTENT : *Arème (anedème) goud*; JE SUIS CONTENT : *Mi arème (anedème) goud*.

COUPER : *Catème*.

COUVRIR : *Cavremaout*.

CUIRE : *Koukime*.

DESCENDRE : *Go daoune*.

DÉTACHER : *Tèke maoute*.

DÉTESTER : *No ouanedème*.

- DONNER : *Guire (give)*.
DORMIR : *Slipe*.
ÉCOUTER : *Harème*.
ÉCRIRE : *Rètine pépe (Writing paper)*.
ENTENDRE : *Harème*.
ÉPLUCHER : *Tèke maout, Louk aout no goud*.
ÊTRE : *Anedème*; JE SUIS : *Mi anedème*.
FAIRE : *Mékème*.
AVOIR FAIM : *Angéré*.
FERMER : *Sarème*; FERME LA PORTE : *Sarème dore*.
FRAPPER : *Faitim*.
GRILLER : *Erousime*.
LIRE : *Louke bouke*, voir livre.
MANGER : *Kaïkaille*.
METTRE : *Livime*.
MONTER : *Go af onetap*.
PARLER : *Tôt, Tôke*.
PAYER : *Païme*.
PELER : *Stikinime*.
PLANTER : *Planème*.
PORTER : *Tékème*.
PRENDRE : *Tékème*.
REGARDER : *Louke*.
REVENIR : *Kème*.
RIRE : *Lave (Laf anglais)*.
SENTIR : *Sémèle (Smell)*.
AVOIR SOIF : *Ouandétré*; d'eau, *ouarà*; de vin, *ouaine*.
TIRER LE FUSIL : *Choute (shot)*.
TOURNER : *Teurnème (Turn)*.
TRAVAILLER : *Forke (Work)*.
TUER : *Kilime (Kill)*.

VERSER : *Kapsaille*.

VOULOIR : *Ouane, Ouanedème (Want)*.

V. **Adverbes, Conjonctions, Prépositions**
qu'on emploie le plus souvent.

AUTOUR : *Igoraoune*.

AVEC : *Long*.

EN BAS : *Daoune*.

BEAUCOUP : *Plinti*.

BIENTÔT : *Bambaille*.

COMME CELA : *Ol same*.

DANS, DEDANS, EN : *Long*.

DAVANTAGE, PLUS : *More*.

DERRIÈRE : *Biaïne (Behind)*.

DESSOUS, EN BAS : *Daoune*.

DESSUS, EN HAUT : *Onetap (On top)*.

DEVANT : *Pastaïme (Past time)*.

FORT, FORTEMENT : *Strongue*.

FAIBLEMENT, PAS FORT : *Smôle (Small)*.

LOIN : *Long ouay*.

PAS LOIN, PRÈS : *No long ouay*.

MAINTENANT : *Naouia*.

DANS TOUS LES PAYS : *Olfriaïlend*.

PARTOUT : *Olpaout*.

PEU : *No plinti*.

POURQUOI : *Ouanème*.

QUAND ? : *Ouèt taïme (What time)*.

QUOI ? : *Ouanème (What name)*.

SEULEMENT : *Notingne (Nothing)*.

SI : *Suppose*.

TOUJOURS : *Ol taïme.*

VITE : *Quike.*

PAS VITE, LENTEMENT : *No quike.*

Le *Bichelamar*, que les *Indigènes de la côte* comprennent le plus souvent dans les îles de l'Océanie (le P. Pionnier s'en est servi à Mallicolo (Nouvelles-Hébrides), 1894-1900).

Préparation au Baptême.

DIEU, ÉTERNITÉ

Harémé! you no afraid! Écoutez, vous nen avoir peur (effrayés).

1. *I stap onetap Big fala Masta* : Lui demeurer en haut, grand espèce Maître. — *I mèkèm ol tigne : Claound, Sane, Moune, Solouara, graoun, ... ol tigne* : Lui avoir fait toute chose : ciel, soleil, lune, salée eau (mer), terre, ... toute chose. — *Big fala Masta ia, Masta bilong ol man, ol oumane* : Grand espèce Maître lui, Maître de tout homme, toute femme. — *I louk ol tigne, man i mèkem* : Lui voir toute chose, homme lui avoir fait. — *I pèillme ol tigne i goud; i kilim ol tigne i no goud* : Lui payer toute chose qui bonne; lui frapper toute chose qui non bonne. — *You savé man no ol sème dog; man i got bèl bilong hème* : Vous savoir homme non tout semblable chien; homme lui avoir âme de lui. — *When sikine bilong hèm i dèd, bèl bilong hème i go onetap, goud plèce long Big fala Masta, goud plèce long goud man i ded* : Quand maladie de lui lui mourir, âme de lui elle aller en haut,

bonne place à côté grand espèce Maître, bonne place pour bon homme qui mort. — *Bèl i goud, very goud, long ol taïme no finish* : Ame qui bonne, très bonne, pour tout temps ne pas finir. — *When man i mèkèm no goud, suppose man ia i dèd, bèl bilong hème i kapsaïll daoune, plèce i no goud* : Quand homme lui avoir fait non bon, si homme lui qui mourir, âme de lui qui tomber en bas, place qui non bonne. — *Big fala Masta i koukime bèl bilong hèm long faia, long ol taïme no finish* : Grand espèce Maître lui brûler l'âme de lui dans feu, pour tout temps non finir. — *You ouandème i go plèce i goud, long man i goud, long big fala Masta ?* R. *Yes* : Vous désirer (vouloir) qui aller place qui bonne, à côté homme qui bon, auprès grand espèce Maître ? R. *Oui*. — *Ol raight* : Tout juste (très bien). — *Harème.naou* : Écoute maintenant (encore).

TRINITÉ, INCARNATION, RÉDEMPTION

2. *Long Big fala Masta ia, i stap tri fala* : Avec (à côté) grand espèce Maître celui-là, il y a (demeure) trois espèces. — *Nème bilong tri fala ia* : *Fada* (*Papa*), *San* (*Pikīnini*), *Holy Gost* : Nom pour trois espèces (personnes) celles-ci : Père, Fils (enfant), Saint-Esprit. — *Tri fala ia i strèt* : Trois espèces ces qui unis (réunis ensemble). — *I no mèkème tri fala Masta* : Elles ne pas faire trois espèces Maîtres. — *I stap one-tap ouane Masta no more* : Lui demeurer en haut un Maître pas plus. — *Nème long Big fala Masta ia God* : Nom pour grand espèce Maître lui Dieu. — *Harème goud more* : Écoute bien davantage (plus).

3. *San (Pikinini) i ouandème ol man tou meus* : Fils enfant lui aimer tout homme beaucoup. — *I kème daoun long graoun* : Lui vint en bas (descendit) sur la terre. — *Oumane i very goud, maman bilong hème* : Femme elle très bonne, mère de lui. — *Nème bilong hème, Marie* : Nom de elle, Marie. — *I no got Papa bilong hème long graoun* : Lui ne pas avoir père de lui sur la terre. — *I no ol sème you mi* : Lui non tout même que vous et moi (nous). — *Nème bilong San bilong God, Jesus* : Nom du Fils de Dieu, Jésus. — *Jesus God-man i tok ol tigne i goud ; i mèkème ol tigne i goud* : Jésus Dieu-homme lui parler toute chose qui bonne ; lui faire toute chose qui bonne. — *Man i no goud i no ouandème him* : Homme qui non bon lui ne pas avoir aimé lui. — *I kasèm hèm, i mèkfas long oud ol sème* : Lui avoir pris lui, lui avoir attaché sur bois tout-à-fait de même (comme cela) (attaché sur la croix). — *Jesus Big fala Masta i dèd long oud ia bilong you mi ; i kapsaïll blad bilong him bilong you mi* : Jésus grand espèce maître lui être mort sur bois, celui-là pour vous et moi ; lui être tombé sang de lui pour vous et moi. — *Blad ia i youd, i ouach ol tigne man i mèkèm no goud* : Sang celui-là qui bon, qui laver toute chose, homme lui avoir fait non bonne (mauvaise faite par l'homme).

DÉSIR DU BAPTÊME

4. *Suppose missionary i ouach naou héd bilong you long ouata, blad long Jesus i ouach quouik bèle bilong you* : Si missionnaire lui laver maintenant tête de vous avec eau, sang de Jésus lui laver vite (de

suite) âme de vous. — *Bèle bilong you i kililèm goud* : Ame de vous elle devenir bonne. — *Ol tigne you mèkèm finish i no goud, i kème bak* : Toute chose vous avoir fait finir elle non bonne, elle aller en arrière (s'en aller, disparaître). — *Big fala Masta i no cross you* : Grand espèce Maître lui ne pas punir vous. — *Suppose you dèd banbaïll, bèle bilong you i go onctap plèce i goud tou meutch* : Si vous mourir bientôt, âme de vous elle aller en haut, place qui bonne beaucoup. — *You no afraid!* Vous ne pas avoir peur ! — *You ouandème mi ouach héd bilong you?* Vous désirer (vouloir) moi laver tête de vous ? *Tok...* Parlez... — *Ouata bilong you ouat plèce?... :* Eau pour vous quelle place ? (où est-elle?) — *Banbaïlle bèle bilong you i kililim goud* : Bientôt âme de vous elle devenir bonne. — *You craïll naou ol tigne i no goud you mèkèm bifore (kiaman, sitil, kil, etc.) ol tigne i no goud* : Vous détester maintenant toute chose qui non bonne vous avoir fait avant, mentir, voler, tuer, toute chose qui non bonne. — *Mèke héd bilong you ol sème* : Mettre tête de vous tout à fait de même (comme cela). (On l'aide à bien tourner sa tête... Et on le baptise alors...)

APRÈS LE BAPTÊME

5. *Ol raight!...* : Tout à fait bien. — *You mèkèm naou ol tigne i goud, no more* : Vous faire maintenant toute chose qui bonne, pas plus. — *You fraïlle naou ol taïme ol tigne i no goud* : Vous avoir peur (craindre) maintenant, tout temps (toujours), toute chose qui non bonne. *Big fala Masta i ouandème you*

naou tou meus : Grand espèce Maître lui aimer vous maintenant beaucoup. — On lui passe une médaille au cou. — *Youù mèkèm médaille ol sème* : Vous faire avec médaille tout pareil (comme cela) (en lui apprenant à la baiser) *naou, long saoura, long morney, ol taïme ol sème*. maintenant, le soir, le matin, tout temps (toujours), comme cela. — *You tok ol sème ol taïme* : *Mi ouandème naou tou meus Jesus, Big fala Masta* : Vous dire comme cela toujours : Moi aimer maintenant beaucoup Jésus, grand espèce Maître. — *I mèkèm ol tigne i goud bilong mi* : Lui avoir fait toute chose qui bonne pour moi.

PRÉPARATION PLUS COURTE

Harème ! Écoute !

1. *Big fala Masta i stap onetap* : Grand espèce Maître lui demeurer en haut (au sommet). — *I mèkèm ol tigne* : Lui avoir fait toute chose. — *I louk ol tigne* : Lui voir toute chose. — *I pèime bèle long man i mèkèm goud, long plèce i very goud onetap* : Lui récompenser âme de homme qui avoir fait bien dans place qui très bonne là-haut. — *I kapsaïll bèle bilong man i no mèkèm goud long plèce, i no goud, long faïa, ol taïme, no finish* : Lui faire tomber âme de homme qui ne pas avoir fait bien dans place qui non bonne, dans feu, tout temps (toujours), pas finir (sans fin).

2. *Long Big fala Masta ia i stap tri fala* : Avec grand espèce Maître celui-là il y a trois espèces (personnes, individus). — *Fada (Papa), San (Pikinini), Holy-Gost* : Père, Fils (enfant), Saint-Esprit. — *Tri fala Masta ia i strèt* : Trois personnes Maîtres ces qui

unies. — *I no mèkèm tri Big fala Masta* : Elles ne faire pas trois grands espèces Maîtres. — *I stap onetap ouane Big fala Masta, no more* : Lui demeurer en haut un gros espèce Maître, non plus (davantage).

3. *San long Big fala Masta ia i kème daoune long graoun* : Fils de grand espèce Maître lui qui venir en bas sur terre. — *Oumane i goud toumeutch maman bilong him, Papa bilong hème no long graoun* : Femme qui bonne beaucoup mère de lui, Père de lui pas sur terre. — *I no ol sème you mi, ol fala man* : Lui ne pas tout comme nous, toute espèce d'homme. — *I dèd bilong you mi, bilong ol fala man, oumane* : Lui mourir pour vous et moi, pour toute espèce homme, femme.

4. *Suppose missionary bilong hème i ouach naou hède bilong you, bèle bilong you i kililin goud kouik* : Si missionnaire de lui lui laver maintenant tête de vous, âme de vous elle devenir bonne vite (tout de suite). — *Suppose you dède banbaille, bèle bilong you i go onetap plèce very goud, long Big fala Masta ia, long ol man i goud* : Si vous mourir bientôt, âme de vous elle aller en haut, place très bonne, auprès grand espèce Maître. celui-là, avec tout homme qui bon.

5. *You ouandème mi ouach hède bilong you !...*
Vous vouloir moi laver tête de vous !...

6. *You fraïlle naou ol tigne you mèkèm i no goud bifore : kiaman, sitil, ol tigne i no goud* : Vous craindre maintenant toute chose vous avoir fait qui non bonne auparavant : mentir, voler, toute chose qui non bonne.

LES MOTS

ARABES ET HISPANO-MORISQUES

DU « DON QUICHOTTE »

(Suite)

L'origine de ce mot n'a encore fait l'objet d'aucune recherche. Les dictionnaires arabes ne contiennent rien qui puisse nous renseigner à ce sujet. En dépit de sa forme et de sa signification, *cherk* ne saurait être rattaché à la racine ChRK, qui exprime une idée d'association, d'où *charraka* « garnir une chaussure de courroies, de lacets, *Chirak* (R. Martin : *Chorka*), pl. *Chourouk* et *Achrouk* », proprement « associer le pied et la chaussure ». Il n'y a de même aucun parti à tirer du verbe *charadja* « fermer une bourse en serrant les cordons », qui tient de cette racine, non plus que de *barchaka* « couper en morceaux (en lanières ?) », *barchaga*, même sens et « donner des coups d'étrivières, sangler », probablement du persan *barchak* « sangle, sous-ventrière ». Les ressemblances, en linguistique, n'impliquent pas des rapports.

Acherk, *cherk*, *cherky* sont sans aucun doute des mots de terroir. On induit forcément de l'assertion de Cobarruvias qu'ils faisaient partie du vocabulaire des Berbères Zénâta, expression géographique et

ethnographique devenue restrictive avec le temps¹, mais que nous devons prendre dans son acception la plus large, comme avaient encore droit de le faire l'auteur du *Tesoro* et les Espagnols ses contemporains. En effet, un dialecte au moins, celui des Touareg Izeqmaren qui nomadisent entre Ghadamès et Tafilalet, emploient le terme ICERKEWEN, relevé par Hannotéau, avec le sens de « *peaux tannées pour tentes de voyage et autres objets*² ». Entre ce pluriel *icerkewen* et le singulier *acherk^{ou}* (= *acerkew*) de Maqqary, il existe, quant à la signification, une relation indéniable, et, quant à la prononciation, la différence ne repose que sur une altération de son fréquente, d'ailleurs bien connue, et dont l'arabe offre pour sa part quelques exemples intéressants.

Le berbère *acerkew* (dont la racine peut être SERK mais aussi ERK « gâter, moisir », d'où le dérivé *serk* « faire gâter » et, par extension, « tanner »), vient expliquer d'une façon aussi satisfaisante que possible ce qu'il faut entendre par le *Dibâgh* ou tan *cherky* dont parle Ibn Khaldoun et auquel Maqqary fait allusion. Il confirme en outre l'opinion que le prétendu mouton *acherk* de Dozy est une peau d'animal quelconque tannée au moyen d'ingrédients et suivant des

1. Les Zénâta, qu'on a proposé d'identifier aux anciens Masyles, peuplaient les territoires actuels de la Tunisie et de l'Algérie avant d'être refoulés vers la Moulouya par l'invasion des Arabes de Hilâl. Ils s'étendent encore au N. de Ghadamès jusqu'au Sous et la Chaouya, au Maroc, où ils sont complètement arabisés.

2. Voyez Cid Caoui, *Dict. touareg-français*, p. 303.

procédés spéciaux. Ainsi donc c'est au désert et dans les grandes oasis sahariennes que se conserve la notion de ces mots étrangers à l'arabe vulgaire oriental, inconnus de l'arabe classique, et qui rappellent à peine le souvenir d'une industrie indigène fameuse autrefois dans le Maghreb et plusieurs fois séculaire.

Revenons maintenant à *borcegui* = *mocherky* par métathèse. La syllabe initiale constituerait, suivant Dozy, un élément purement adventice; le reste serait seul à retenir. Comment expliquer la présence des deux premières lettres? Dozy nous éclaire en ces termes: « L'ancien portugais nous permet de répondre à cette question. Dans un document de 1418 cité par Santa Rosa le mot est écrit *morsequill*, et dans un autre de 1359 *mosequin*. Ajoutant mal à propos un *mo* comme ils l'ont fait aussi dans d'autres termes empruntés à l'arabe, les Chrétiens ont dit, au lieu de *cherqui*, *mocherqui*, par transposition *morchequi*, *morsequi*, et, par le changement ordinaire de *m* en *b*, *borcegui*. » *Mosequin*, disons-le en passant, est une correction apportée par Dozy au texte de Santa Rosa où on lit *huuns mosequins*. « L'*r*, pense-t-il, est de trop, ou bien il faut lire *mosequims* qui serait pour *mosequins*. » A mon avis, la faute d'impression consiste simplement dans la transposition de cette lettre: il devrait y avoir *morsequins*, si ce n'est *moserquins*, mais cette leçon, si conforme à l'étymologie, et qui d'ailleurs a pu avoir cours à l'origine, demanderait à être attestée.

En ce qui concerne le soi-disant préfixe *mo*, il

serait superflu de revenir sur ce qui a été dit à propos de *moganga* : on se trouve en présence d'une règle inventée par Dozy qui compte autant d'exceptions que d'exemples. *Borcegui*, port. *borzeguim* dont *morsequill*, etc. est une altération que l'espagnol n'a peut-être jamais connue, en fournissent une dernière preuve. Il y a en effet un moyen beaucoup moins compliqué de résoudre le problème. Ce moyen consiste à conserver le mot tel qu'il est, à prendre *bo* pour ce qu'il paraît être, c'est-à-dire pour l'arabe *aboû*, vulg. *boû* et *bó*, véritable préfixe à l'aide duquel il est loisible de former à l'infini des noms complexes. Il suffit qu'un individu ou une chose se singularise par une particularité extérieure pour qu'aussitôt apparaisse un sobriquet, une *kounya* — le mot est resté en espagnol : *alcuña*¹ — dont le premier terme sera *boû* (= père de), le second quelque substantif caractéristique. L'andalou prononçait *bó* (ex. : Boabdil = Aboû 'Abd Allâh) comme encore le tangérois. L'épithète *bó-acerkew*, d'où *bó-cherky*, puis *bó-cherky*, était toute indiquée pour désigner la botte molle des Berbères faite d'un cuir aussi réputé que l'était le *Djild acherk* ou *Adîm cherky*, d'après la prononciation que nous enseignent les données les plus récentes. « Dans la plupart des cas dit W. Marçais au sujet des divers parlers maghrébins, il ne semble pas douteux que les formations avec *bó* soient de véritables *kounya* d'origine arabe ; mais il est possible que certaines d'entre elles soient

1. Cf. le n° d'Avril 1908, p. 129 sq.

à attribuer à une influence berbère, où le préfixe *bú* se rencontre dans un emploi analogue (cf. Stumme, *Handbuch des Schillhischen von Tazerwalt*, §. 37)... Il semble bien que dans de nombreux cas, il soit apparu par analogie là où il n'avait étymologiquement rien à faire; il semble aussi que la préfixation de *bú* ait été parfois un moyen d'arabiser des emprunts au berbère » (*Textes arabes de Tanger*, p. 239). C'est évidemment ce qui s'est passé pour *aboi cherky* = *bó-cerky*, d'où *borcegui*, etc.

Loin d'admettre l'étymologie proposée par Dozy, laquelle, en somme, ne pèche que par un point, le *Dicc. de la Acad. esp.* (éd. de 1884) se rallie à l'opinion de Diez et Scheler et fait de *borcegui* un mot issu du grec par l'intermédiaire du flamand. De son côté, le *Dict. gén. de la langue fr.* donne également *brodequin* comme emprunté du néerlandais *brosekin* ajoutant que la forme actuelle, qui se montre à la fin du XV^e siècle, paraît dûe à l'influence de *broder*. Rien cependant ne saurait justifier cette origine gréco-germanique attribuée à des mots étrangers qui ne se sont implantés qu'en roman, à une exception près, et dont le prototype, pour cette seule raison, doit avoir de grandes chances d'être découvert dans une langue orientale.

Il est une autre étymologie plus malheureuse encore, si possible, qu'on ne relèvera ici que parce qu'elle constitue une erreur dangereuse, capable de tromper la religion la mieux avertie, celle du P. Lammens, entre autres. Elle résulte d'une méprise d'Eguilaz, méprise qu'on laissera au savant

professeur de l'Université catholique de Beyrouth le soin de qualifier comme bon lui semblera. La thèse soutenue avec une absolue conviction par Eguilaz se résume en ceci : *Baldaquin*, *baudequin*, esp. *baldaqui* (de l'arabe *baghdâdy*), nom par lequel notre moyen âge désigna les célèbres brocarts de Baldac, c'est-à-dire de Bagdad, aurait revêtu à un moment donné une forme nouvelle en prenant un sens nouveau, celui de « cuir fin ». « C'est ce que démontre le mot *beldrauiq* qu'on trouve dans Pedro de Alcalá avec le sens de « cuero delicado », et c'est, conclut Eguilaz, ce qui confirme pleinement mon étymologie », savoir : que *baghdâdy*, moyennant une série d'altérations successives (ci-après énumérées), s'est transformé en *beldrauiq* et de là en *borcegui*. Le P. Lammens s'appuie sur cette thèse, qu'il approuve sans réserve, pour démontrer à son tour que *brodequin* et *baldaquin* sont en deux mots un seul et même mot. (*op. cit.*, p. 57.)

Heureusement, il faut en rabattre. On sait que le *Vocabulista* est entièrement imprimé en caractères gothiques; le *b* et le *g* se ressemblent donc au point de se confondre quand ils sont renversés. Par l'étourderie d'un typographe, les mots arabes *Geld* pour *Djild raqîq* « peau fine », se présentent à nos yeux sous l'aspect de cet incompréhensible *beldrauiq*. Voilà comment il se fait qu'Eguilaz, pris au piège, qualifie l'étymologie de Dozy de « purement fantastique ».

L'espagnol TAHALI, auquel correspond en portugais LTAYM et TALÍ plus ancien, apparaît à l'origine avec un

sens très particulier qui s'éloigne peu de celui du mot arabe qu'il représente; avant de signifier « baudrier », il désigna un porte-reliques, un sachet à amulettes. C'est un contemporain d'Isabelle la Catholique et du dernier des « Abencérages » qui s'est chargé de nous l'apprendre. Hernando de Baeza, après avoir pris sa part dans la lutte pour la conquête de Grenade, rédigea à propos de cet événement fameux une relation intitulée *Las cosas que pasaron entre los Reyes de Granada etc.*. Au cours de son récit il est amené à parler de l'objet que les Mores appellent « un *taheli* », qui est un petit étui de cuir orné de houppes de soie, qu'ils portent suspendu [en écharpe], et dans lequel ils ont coutume d'enfermer un Coran; de là vient que les Chrétiens se sont mis à porter à la guerre de ces *taheli*, y serrant des reliques et de bonnes prières »¹.

Baeza est le seul jusqu'à présent qui nous fasse connaître ce dernier détail, très intéressant pour l'histoire du mot. S'il a voulu, comme il le semble bien, faire acte d'informateur, c'est que, à l'époque où il écrivait, l'usage du *taheli* n'avait pénétré que depuis peu parmi les Chrétiens. Nous n'avons en tout cas pas d'autre témoignage pour prouver que l'adoption de ce mot par le castillan est antérieure à cette date.

On imagine sans peine que ce terme étranger, mis à la mode en des circonstances exceptionnelles, fit rapidement fortune. Toutefois du jour où la vogue des scapulaires à la musulmane fut tombée — elle ne

1. Voir Müller, *Die letzten Zeiten von Granada*, p. 90 et 96-99, où l'étymologie de TAHALI est clairement mise en lumière. Cf. Dozy et Eguilaz, *Glossaires*.

pouvait pas survivre indéfiniment à la ruine des Mores — le *taheli*, c'est-à-dire l'étui avec, comme de juste, son cordon de bandoulière, ne tarda guère à passer à l'état de relique inutile et encombrante. Mais le mot tint bon, et il resta appliqué pour toujours au baudrier porte-épée, supplantant du même coup le vieux mot très expressif *tiracuello* « tire-col ».

De l'origine du *tahali* on ne conservait déjà plus qu'un souvenir obscur cent ans après Baeza. Pour le mot lui-même, si l'on se doutait de sa provenance, on hésitait entre l'arabe *ta'lliq* « suspendre » et une dérivation de l'hébreu beaucoup moins vraisemblable. Telle est la perplexité de Cobarruvias ; pour le surplus, il s'exprime ainsi : « Le *tahali* est une courroie ou bien une écharpe allant par dessus l'épaule droite jusqu'au bas du bras gauche et à laquelle les Turcs d'aujourd'hui suspendent leurs alfanges. . . . Les Zénâta de la côte [du Maroc] en font également usage, et de même les brigands, qui y suspendent leurs tromblons ». Cobarruvias est imparfaitement renseigné. A l'en croire, le baudrier dit *tahali* serait un emprunt fait aux Orientaux, comme l'alfange. Baeza ne lui a donc rien appris et Marmol pas davantage.

L'auteur de la *Description de Affrica* est pourtant bien explicite : « Du côté opposé (sur la banche droite) les Mores portent, comme une relique, un étui d'or ou d'argent ouvré contenant certains papiers ou parchemins sur lesquels ils tiennent inscrites leurs prières et formules magiques qu'ils appellent *tahelil* et qu'ils suspendent semblablement à un autre « *tiracuello* ». (II, f° 97 b).

Baeza et Marmol se complètent heureusement l'un l'autre à un siècle de distance. En les rapprochant, l'origine du mot ne laisse plus la moindre place au doute. TAHELIL, hispanisé au moment de l'emprunt en *taheli*, puis à l'usage en *tahali*, est une transcription, de l'arabe TAHLİL absolument conforme aux principes de l'articulation espagnole (cf. *Tremecen* = *Tlemcen*, et les mots précédemment étudiés *tameji*, *bagarino pasamaque badulaque*, etc.). Le sens propre de *tahlil* est « prononcer la formule sacramentelle *lâ ilâha ill'Allâh* « il n'y a pas d'autre dieu que Dieu ». Couchée par écrit, suivant certains rites pour être efficace, cette formule réalise un talisman de premier ordre, un *tehlil* magique; l'étui ou l'on serrait cette formule conjuratoire fut aussi, par un abus naturel de la métonymie, un *tahlil*. L'idée abstraite devint chose concrète.

Tahlil ne paraît pas avoir été employé dans cette double acception concrète autre part qu'en Occident, En effet, on ne le rencontre guère que chez un Ibn Baţoûfa (III, p. 387) ou dans le *Rauđ el-Qarđas* d'Ibn Abi Zar^s (p. 236). Indépendamment des écrivains indigènes, on a Hœst qui, en plus d'une reproduction de l'objet, appelle celui-ci *řahhalil*, montrant par là que la valeur phonétique et sémantique du mot lui a échappé (*Nachrichten von Marocos und Fes*, p. 238 et pl. 17, fig. 6.). Il est vrai qu'on trouve dans Beaussier le terme

1. « Un *tahlil* d'or incrusté de pierreries »; c'est-à-dire « un étui à amulettes » et non « un croissant », comme dit la traduction, *tahlil* signifiant aussi « donner à quelque chose la forme d'un *hilâl*, d'un croissant de lune »; mais c'est ici un faux sens.

tehlil avec le sens non classique de « conjuration, prières », dans lequel on devine une façon vicieuse de prononcer *tahlil*. La confusion entre les deux aspirées n'est pas sans exemples (cf. classique *qahqaha* « rire aux éclats », tangerois *kahkah* ; v. Marçais *l.c.* p. 446).

Tahlil a donc cessé d'être entendu dans le sens d'amulette et d'étui à amulette, jadis en faveur parmi les Arabes du Maghreb et d'Andalousie. Ce qui en subsiste en atteste l'insure. Le terme qui le remplace est d'ailleurs universellement employé en Islâm, consacré qu'il est par la coutume religieuse : le *Ḥamâily* ou *Ḥamâil* fait partie du bagage de tout pieux pèlerin qui se rend à la Mekke (cf. Burton, *Pilgr.* I, p. 233). *Hamâil*, de la racine ḤML « porter une charge » est le pluriel d'un mot *Ḥimâla* ou *Ḥamila* désignant par définition tout ce qui peut servir de bandoulière : cordon, bretelle, écharpe, courroie ou baudrier, à laquelle une chose à porter est suspendue. En tant que mot pluriel, *Ḥamâil* spécifie la bandoulière composée de « plusieurs cordons réunis ». A l'ancienne signification de « baudrier », l'arabe moderne a ajouté celle « d'étui à amulettes » ; par extension progressive, *Ḥamâil* a fini par s'appliquer à l'amulette même, au « charme¹ ». C'est par un même abus métonymique, mais inversement, que l'arabe *tahlil* en est arrivé à passer en espagnol avec le sens de « baudrier ».

L'amulette porte également le nom de *Ṭilsam* d'où nous vient « talisman », mais plus particulièrement de *Ḥirz* en Occident et de *Ḥadjâb* en Égypte. Lane entre

1. Cf. Dozy, p. 343 et *Suppl. aux dict. arabes*.

dans de longs détails au sujet des phylactères en usage dans ce dernier pays (I, ch. xi). « The *muṣḥaf* (le Coran) and others *ḥegābs* are still worn by many women; generally enclosed in cases of gold or of gilt or plain silver. . . » Il accompagne son texte de dessins représentant de ces étuis à amulettes. Ce qu'en ont dit autrefois Chardin, le P. Raphael, voire Haedo (Top. f^{bs} 22 v^o et 26 v^o) n'est pas moins intéressant. La superstition du musulman n'a guère évolué dans cet ordre d'idées; les conjuration s'en tiennent encore aux vieux abraca-dabras: sentences tirées du Livre saint, quand ce n'est pas le Livre tout entier, incantations au moyen des 99 noms d'Allâh, cryptogrammes cabalistiques (*Khanqatiryat*), carrés magiques (*Wiqf*), etc. Toutes ces « béatilles », comme les appelle le P. Raphael, continuent à être soigneusement enfermées dans de riches étuis ou de crasseuses pochettes portées soit en sautoir, soit en bracelet, soit en écharpe et toujours de gauche à droite (à comparer avec ce que dit Marmol par ceux que la peur des maux ou du mauvais œil, l'amour ou les démons empêchent de dormir, la *simia* (magie blanche) et *sihr* (sorcellerie) étant leur suprême ressource ¹.

Les mots *tahali* et *alfanje* marchent presque toujours de pair dans le *Don Quichotte*. p. ex: « Traia un *alfanje* morisco pendiente de un ancho (large) *twhali* » (2^e p., XVI. — Voir encore ch. XXXVI).

1. Consulter *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord* par Ed. Doutté, Alger 1909 (références nombreuses).

Il en est de même dans les vieilles chansons du *Romancero*.

« yponme en el *taheli*
De diez el mejor *alfange* »

« Et passe à mon baudrier — le meilleur sabre parmi dix » (*Rom. de Gazul*, IV, dans *Bibl. de Autores españoles*, t. X, p. 14.)

L'ALFANGE était un sabre court et à lame courbe, un badelaire, arme empruntée aux Orientaux et dont le nom est une altération reconnue du mot *Khandjar*.

Le valencien a ALFANG et ALFANIG, le portugais ALFANGE et même ALFAGEME. Par un curieux effet du principe de l'analogie, ce dernier mot signifie aussi, en portugais comme en espagnol, « barbier chirurgien », mais il répond alors à l'arabe *al-Ḥadjar*, qui a ce sens. (cf. R. Martin, Alcalá, et surtout Eguilas s.v., non Dozy.) D'autre part *alfange* désigne dans le dialecte andalou « la meule de dessous ou meule *gisante* du pressoir à huile ». Eguilaz voit avec raison dans ce mot une déformation de l'esp. *Alfarge*, qui représente l'arabe *al-Ḥadjar* « la pierre », ainsi que Dozy l'a démontré (*Gl.* p. 110).

Alfange a eu quelque succès en France dans la première moitié du XVII^e siècle, alors que le goût se portait vers la patrie de Calderon et de Cervantès. Il y fut popularisé par un vers du *Cid* (IV, III, 1596) qui est encore dans toutes les mémoires.

(*A suivre.*)

Paul RAVASSE.

DIE INDO-GERMANISCHEN LEHNWÖRTER IM GEORGISCHEN

(Suite)

1. *altgriechische* Worte.

Die altgriechischen Worte unterscheiden sich von den anderen durch eine grössere lautliche Abweichung; es sind folgend.

abano	βαλανεῖον?
agari	αγρός s. a. arm.
akara, akra	ἄκρα
akinaki « lance »	ἀκινάκης [pers]
ala, alata « caisse du moulin »	ἀλέω, ἀλετρεύω, s. a. arm.
alkuni	ἀλκυών s. a. arm.
ankesi	ἄγκιστρον
asatari	στάτηρ, ἀσσάριον, as-sarium?
bisoni	βυσσός
it'ika	ἠθική
inoḥi « cavalier »	ἡνιοχος
ieroli	ἦρος

kanoni	κανών s. russ. u. arm.
kapilioni	καπηλεῖον
kasia	κασία (Tš. κασσία)
kastrioni	κασσίτερος [pers. kas-tira]
konk'uti, konhilio	κογλύλιον
lagani	λεκάνη, λεκάνιον
lendi « serviette »	λέντιον [linteum]
logini	λέχος
mna, mnasi	μνᾶ hébr. כֶּזֶב s. arm.
papa	πάπας, πάππας
perikm-ebi « bottes »	περικνημῖς
sardioni	σάρδιον (Tš.: σάρδιος)
skiptra	σκήπτρον
p'alangia	φαλαγξ
viemnosi	ὕμνος
γvino	οἶνος
γramme « ligne »	γραμμή? s. ngr.
heli	χεῖρ

Nicht alle hier aufgeführten Wörter scheinen mir griechische Lehnwörter zu sein, es kann sich da vielleicht um einen rein zufälligen Gleichklang handeln, wie er in jeder Sprache vorkommt und die Wörter sind trotzdem selbstständig. Im einzelnen ist zu bemerken : agari agri wie akara akra. Im einzelnen entsprechen sich die Laute in folgender Weise :

α = a	η = i	ν = n	τ = t, d
β = b	ι =	ο = o	υ = i, <u>vie</u>
γ = g, γ	λ = l	π = p	φ = p'

δ = d	z = k, g	ρ = r, l	χ = h, g
ε = a, o	μ = m	σ = s	ει = i, e

Die Endungen sind in folgender Weise umgestaltet :

gr. :

-α = a

-ας = a

-ια = ia

-ος = oni, oli, i, osi

-ον = oni, o, i

-η = e, anderen consonantischen Ausgängen wird ein -i angefügt oder-ia.

2. gemeingriechische Worte.

azima « azyme » ἄζυμος S. « azymus unleavened »

aiazma « bénédiction de l'eau » ἁγιασμός S. « consecration »

akaki « acacia » ἀκασία « acacia »

akat'isto « office en l'honneur de la Sainte-Vierge gr. :

ἀκάθιστος (Tš. ἀκαθισιός) ὁ ἀκάθιστος ὕμνος the office of the Vigin.

akolot'ia « office divin » ἀκολουθία 4. office

akrostihī « acrostiche » ἀκροστιχίς « acrostic » (Tš. ακρόσιχος)

alioni « l'aurore » ἡλιος « the sun »

aloe « aloès » ἄλόη « aloès »

ambioni s. amboni

amboni « ambon » ἄμβων « pulpil, stage » s. arm.

amet'isto « améthyste » ἀμέθυστος, ἀμέθυσος « amethystus »

amiantos « amiante » ἀμίαντος « amiantus »

angelozi s. angelosi	
angelosi « ange »	ἄγγελος S. « angel »
ant'viepati « proconsul »	ἀνθύπατος « proconsularis »
anisuli « anis »	ἄνισον « anisum, anise »
antikr-ad « vis-à-vis »	ἀντικρὺ « opposite »
antifoni, « antiphone »	αντίφωνον (Tš. ἀντιφωνή) « antiphon »
apokalipsi « apocalyse »	ἀποκάλυψις S. « Apocalypse »
aromani s. araoni	
araoni « arrhes »	ἄρραβών « arrhabo » hebr. אַרְבָּא
area s. areas	
areas « Mars, planète »	Ἄρης « Ares. »
art'roni « article »	ἄρθρον « articuler, joint »
artosi s. artos	
artos « pain béni »	ἄρτος S. « bread. » s. russ.
arhidiakoni « archidiacre »	ἀρχιδιάκονος « archidiaconus », s. arm.
arhiepiskopozi « archevêque »	ἀρχιεπίσκοπος « archiepiscopus. »
arhieri « évêque »	ἀρχιερεύς S. « chief-priest »
arhimandriti « archimandrite »	ἀρχιμανδρίτης « archimandrita »
astrolabi « astrolabe »	ἀστρολάβιον « astrolabe »
ap'roditi « Vénus » (planète)	Ἄφροδίτη
agapi « agape »	ἀγάπη S. « Agape » s. arm.
baia « palme »	βαίον S. « palm-leaf » s. russ.
balyami s. p'elgami	
barbarosi « barbare »	βάρβαρος « barbarus »
bemi s. bemoni	
bemoni « amphithéâtre »	βῆμα « pace » s. arm.

- bibliot'eka « bibliothèque » βιβλιοθήκη S. « biblio-
theka »
- bivrili, bivriti, berilosi. beriloni, berilvieni, biroli,
birilosi, broli « beryl » βηρύλλος S. « beryllus »
- borea s. boreasi
- boreasi « borée » βόρεας
- dap'na « laurier » δάφνη « laurus »
- dekanozi « premier prêtre » δεκανός « decanus » (Tš
δέκαρχος
- demoni « démon, diable » δαίμων « daemon »
- diat'ika « testament » διαθήκη S. « fœdus » s. arm.
- diakvani, diakoni « diacre » διάκονος « diaconus »
- didrak'mi « didrachme » δίδραχμον
- disco s. discosi
- discosi « patènecycle, globe » δίσκος « discus, salver,
tray, waiter »
- dromoni « vaisseau, navire » δρόμων « dromo, dromon »
cursoria a kind of light
vessel.
- evlogia « bénédiction » εὐλογία S. « blessing »
- ekklesia « église » ἐκκλησία S. « ecclesia »
- ektenia « prière lue par le prêtre » ἐκτενία, ἐκτένεια
S. « earnestness »
- embari « cuve pour laver » ἔμβασις « bath »
- emplastro « emplâtre » ἔμπλαστρον « plaster »
- enkenia « consécration d'une église » ἐγκαίνια S. « con-
secration »
- eparh̄ia « diocèse » ἐπαρχία « province »
- eparh̄osi « préfet éparque » ἑπαρχος S. « praefectus »
- epivati « passager sur un navire » ἐπιβάτης « passenger
on a vessel »

- epistole « épître, lettre » ἐπιστολή « letter »
 episcopozi « évêque » ἐπίσκοπος « bishop »
 epitropozi « curateur » ἐπίτροπος « procurator »
 epip'ania « surface, superficie » ἐπιφάνεια « appearance »
 eretikosi « hérétique » αἰρετικός « haereticus » s.arm.
 ermi « Mercure » (planète) Ἑρμῆς
 ek'sarhosi « exarque » ἑξάρχος « exarchus »
 ek'soria « exil » ἑξορία exile, « banishment »
 zevsi « Jupiter » (planète) Ζεὺς
 te'atro, t'eatri « théâtre » θέατρον « spectacle »
 t'emi « province, district » θέμα 8 « military district »
 t'eristro « étoffe mince » θέριστρον (Τῆς θερισρόν) S.
 « theristrum ligt sammer
 gorment »
 iakint'i, vakint'i « hyacinthe » ὑάκινθος « hyacinthus »
 iambiko « iambe » ἱαμβικός « iambicus »
 iazma s. aiazma
 ikononomosi « économe » οἰκονομος « œconomus »
 ipodiakoni « sous-diacre » ὑποδιάκονος « under-ser-
 vant »
 ipokentavri « centaure » ἱππικενταύρος
 kat'agmeli « catéchoumène » κατεχούμενος « catechu-
 menus »
 kat'edri « chaire » καθέδρα « cathedra »
 kat'olikos « catholique » καθολικός « general, univer-
 sal »
 kat'olikozi « patriarche géorgien » καθολικός « the ca-
 tholicos »
 kandela « lampe » κανδήλα « candela »

kankeli « balustrade »	κάνκελλος (Tš κάκελον) « cancellus » s. arm.
kanonarhi « celui qui entonne un chant d'église »	κανο- νάρχης « the leader of the church service »
kariofila « œillet »	καρυόφυλλον « clove »
kastrioni « pierre de niveau »	κασσίτερος « tin »
kedari « cèdre »	κεδρία « cedria » (Tš κέδρος)
keisari « César »	καισαρ « Cæsar »
kelari « sommelier »	κελλάριος « cellarius »
kvira s. kvirake	
kvirake « dimanche »	κυριακή ; ἡ μεγάλη κυριακή « the great Sunday » (Tš κυριακός)
kinklosi « cycle »	κύκλος S. « cycle »
klemak'si « Climax »	κλιμαξ « Climax »
kollurio « kollyre »	κολλύριον « collyrium »
lampari « lampe »	λάμπάς « torch »
lek'si « mot »	λέξεις « word »
liti « sortie dans le parvis pour prier »	λιτή « religions, procession »
litania « procession »	λιτανεία S. « supplication »
litra « poids »	λίτρα « libra »
lip'va « cikr »	ἀλειρω « to smear »
marmenio, imarmeni « destin »	ειμαρμένη « fate »
marmari, marmarilo, marmarilos k'ua	μάρ- μαρος « marble »
martvieri « martyr »	μάρτυρ « martyr »
monazoni « moine »	μονάζων « monk » (a. arm. monozon)
meprore « pilot »	πρω̄ρος, πρόρη
mepratake « tanneur, peaussier »	προβατών « sheep- fold »

nevri, nerovie, nervi	νεῦρον « sinew »
olari « étole »	ὠράριον « oaarium »
opioni, op'ioni « opium »	ὄπιον « opium »
panduk'sioni « auberge »	πανδοχεῖον « 2 tavern »
paraklisi « prière en actions de grâce »	παράκλησις S. « prayer »
paraskevi « vendredi (saint) »	παρασκευή « 3 Paras- ceue »
pask'a, pasha, pasek'i « Pâques »	πάσχα S. פֶּסַח « pas- cha » s. a. arm.
pashalia « jour des Pâques »	πασχάλιος (Tš. πασχάλια) paschalis »
pak'simadi « biscuit »	παξιμάδιν, παξαμάδιον, παξα- μάς « hard biscuit »
periodi « periode »	περίοδος « period (of time) »
peripatœli « péripateticien »	περιπατητικός « walking about »
pit'ika « singe »	πίθηκος
pit'oni « sibylle python »	πύθων « 2 Python »
pinak'si « précis »	πίναξ
protasia « protasis « avant-propos »	πρότασις « pro- tasi, proposition »
psihi « bâme »	ψυχή S.
revma « flux »	ρεῦμα « flux »
ripidioni « éventail »	ῥιπίδιον « fon »
salpingi, salpini « planche sur laquelle on frappait pour appeler à l'église »	σάλπιγξ « sonnding-board »
sata « mesun »	σάτον hébr. : מֶסֶר aram. : כְּתָר
sviendisi « conscience »	συνείδησις « conscientia »
svinidisi, svienidisi, s. sviendiši	

svienkliti « sénat » σύγκλητος « 2 sénat »
svinkliti s. svienkliti
simiat'-mdserali « qui écrit des mémoires » σημειώδης
« marked »
sinkliti s. svienkliti
(*A suivre*)

D^r KLUGE.

Berlin.

BIBLIOGRAPHIE

Le parler tourangeau (région de Loches), par Jacques ROUGÉ. Paris, Em. Lechevalier, 1912, in-12, 137 p.

Voilà un excellent petit livre qui se présente sans aucune prétention scientifique ; c'est un simple recueil de mots, pour ainsi dire un carnet d'observations recueillies du langage de l'arrondissement de Loches par un érudit curieux et sagace ; ce sont de ces monographies locales comme il en faudrait pour toutes les régions de la France et qui permettraient de connaître aussi complètement que possible l'histoire et le développement de notre langue.

On remarquera des particularités de prononciation : *ar* pour *er* ; les métathèses *ber* pour *bar*, *ban* ; les acceptions spéciales ; les mots nouveaux ; les composés ingénieux, etc.

J. V.

Gouvernement of Madras. Publié 28 juillet 1912. Report on Epigraphy for the year 1911-1912. Madras, in-fol., 93-(LV) p., fig.

M. V. Vankayya ayant obtenu un congé, la commission se composait cette année d'un adjoint, d'un

étudiant diplômé et de leur employé. Ils ont parcouru notamment les régions où se parle le canara, de Bangalore à Vijayanagar. Ils ont rassemblé 97 documents, fait 47 estampes et une douzaine de dessins.

Le rapport expose sommairement l'exploration des cavernes, l'état des inscriptions archaïques et résume les faits exposés dans les documents. Il sont fort importants pour l'histoire des dynasties Ganga, Pallava, Pandya et Sôja. Certaines dates sont fixées par les contemporanéité, si ce mot et permis, des personnages. Nous apprenons ainsi que le poète Çëkkija, l'auteur de la célèbre vie des 63 saints civaïstes, *Péryiapurânam*, vivait au douzième siècle.

University of Virginia. (School of latin). *Indo-syrischen rhythmes* by Thomas. FITZBRUGH. *Charlottesville*, Andrew, 1912, in-8°, 201 p.

Cette lecture est la répétition d'une série d'études physiologico-linguistiques sur ce qu'on pourrait appeler l'allure extérieure du langage, le mouvement de la proposition, la relation entre les mots et la pensée. L'auteur distingue les éléments du langage en *impudia* qui se classaient par *tripudia*, trois syllabes formant un rythme, une sorte de douce mécanique avec ses temps forts, faibles et moyens.

État politique de l'Inde en 1777, par LAW DE LAURISTON, gouverneur des Établissements français dans l'Inde. *Paris*, H. Champion, 1913, 187 p.

C'est la première publication de la nouvelle *Société de l'histoire des Colonies françaises* dont le président

est M. Martineau, directeur de l'Office Colonial, qui a gouverné l'Inde française il y a quelques années déjà. Il a mis en tête du volume une intéressante introduction, écrite avec une netteté et une précision admirable et qui est elle-même un document historique de premier ordre.

M. Martineau résume la mission de Law. Il avait pour but d'indiquer la politique à suivre pour chasser les Anglais de l'Inde et pour y installer l'influence française. Le pivot du système était l'usurpation de Maïnon, Haïderata, autour duquel on aurait groupé les princes indiens. Mais en France, on ne comprenait pas les colonies et on ne s'y intéressait pas.

PIERRE SUAUS. J. — *L'Inde tamoule*; Paris, s. d. (1900), 245 p.

Ce livre, illustré de nombreuses gravures, ne répond pas à son titre. Il s'occupe à peu près uniquement des provinces du Maduré et des Chrétiens-catholiques; il donne une idée peu exacte et très tendancieuse des mœurs, des coutumes et de la littérature du pays.

V A R I A

I. Néologisme

Un journal du matin, parlant récemment de M. G. Lenotre, le collaborateur bien connu du *Temps*, l'appelait un « faitdiversier approximatif »; le mot est ingénieux et n'avait jamais, je crois, été employé jusqu'ici.

II. Poésie et enseignement

Pour faire suite au Code en vers dont j'ai donné des spécimens dans le dernier numéro, je citerai aujourd'hui deux ouvrages singuliers qui me sont tombés dernièrement sous les yeux :

1° *Nouvelle Arithmétique* appliquée au commerce et à la marine, par L. CHAVIGNARD. 4^e édition... Toulouse, impr. Debrol, 1865; in-8°, 92 p.

On y lit, par exemple, à la p. 15 : *de la numération* :

A l'aide d'un principe, une convention
Explique, avec clarté, la Numération,
A la gauche d'un autre un chiffre à l'avantage;
Sa valeur est décuple, ainsi le veut l'usage,
Ainsi, quand *cinq* est placé à la gauche de *huit*,
Il vaut *cinquante*, plus le chiffre qui le suit,
Cinquante huit; admirez combien cet art utile
Abrège le calcul en le rendant facile.

2° *Nouvelle Grammaire française* en vers, par Pierre-Léon CHAVIGNARD, ancien maître de pension. 2^e édition. Paris, Palais-

Royal, et *Bordeaux*, P. Farge, 1841, pet. in-8°, 138 p. Je citerai un passage, p. 24, du *verbe* :

Le *verbe*, utile mot, marque affirmation
Et de chaque sujet marque l'intention.....
Sept verbes sont reçus et je dois vous les dire;
Ils sont ainsi classés : sachez donc les écrire :
On distingue d'abord ceux qu'on appelle *actifs*,
Neutres et réfléchis, *réci-proques*, *passifs*,
Les *unipersonnels* qu'on voit partout paraître
Et les *pronominaux* qu'on doit aussi connaître.....

M. Chevignard, que les continuateurs de Quérard appellent Chavignauld, a, paraît-il, composé aussi en vers une *Oraison Dominicale*, en 1875, et une *Grammaire française des demoiselles*.

L'Imprimeur-Gérant :

E. BERTRAND.

SUR LES NOMS DE NOMBRE EN BASQUE

Bien des recherches ont été entreprises en vue d'expliquer l'origine ou la composition des noms de nombre en basque.

En examinant avec attention la liste de ces expressions numérales, nous avons été frappé de la ressemblance de certaines d'entre elles avec des formes appartenant à des langues africaines.

Il nous paraît bien difficile, en effet, de ne pas trouver un air de famille entre les noms de nombre basques et ceux du feloup, dialecte africain allié au bantou lui-même. Ainsi l'on a :

Un	Basque	bat	bul	Feloup	.
Deux	—	biga	biji	Bantou	
Trois	—	hirur	ar	Feloup	
Quatre	—	laur	hiol	—	
Cinq	—	bost	mat	--	

Comme le bantou joue, à l'égard des langues de l'Afrique, le rôle de prototype dévolu au sanscrit par rapport aux idiômes indo-européens, nous allons prendre le bantou pour base de nos rapprochements entre les formes basques et celles africaines.

Un

Pour exprimer un, le basque présente la forme *ba-t*.

En bantou et dans les dialectes alliés, l'expression pour un est constituée par deux éléments dont le premier a la valeur pouce et le second la valeur doigt. Ainsi, un, bantou, se dit pouce-doigt, le doigt pouce.

De l'emploi de ce procédé résultent, pour vouloir dire un, les formes ci-après :

pouce doigt

ke - tai	Baghirmi	mosgou
kie - t	Egba	
ke - do	Baghirmi	propre
ki - lé	Mandé	propre
hi - la	—	wai et mandé toma
ki - na	—	toma
ta - ni	—	bérésé
pe - le	Feloup	kiri
pi - n	—	temné
pe - ra	Bantou	
mo - ri	Bantou	
bu - li	Bantou	
bu - l	Feloup	
ba - né	Soninké	
bo - si	Bantou	
mo - si	Bantou	

Dans *ba-t*, un, du basque, on a pouce rendu par *ba* avec une initiale *b*, comme dans *bu-li*, *bu-l* et *ba-ne* du feloup, du bantou et du soninké; l'on a doigt exprimé par *t*, comme dans *ke-tai* du baghirmi mosgou

et dans *kie-t* de l'egba. En fait *bu-t*, un, du basque, est aussi rapproché que possible de *bu-li* bantou et de *bu-l* feloup. On ne saurait guère, en effet, rencontrer d'équivalence plus rapprochée que celle de *t* et de *l*.

Deux

Pour deux, le basque a *bi* et *bi-ga*, cette dernière forme la plus complète.

En bantou, deux est constitué par les mêmes éléments : pouce et doigt que *un*, mais, dans un l'on a : pouce-doigt, le doigt pouce et, dans deux, l'addition : le pouce et un doigt.

Le deux basque : *bi-ga*, est l'équivalent direct de formes de deux en bantou. Il est possible d'établir, comme suit, la généalogie de *bi-ga* :

pouce	doigt		
bo	- si	un,	bantou
mo	- si	—	—
bo	- ja	deux	—
mo	- nga	un	—
mo	- ka	—	—
bi	- ga	deux	basque

On voit ainsi que *bi-ga*, deux du basque, est, tout à la fois, l'équivalent de *bo-ja* et de *mo-ka*, bantou.

Trois

S'exprime, en basque, par *hi-ru* et *hiru-r*. Dans *hi-ru*, le *r* final de *hi-ru-r* est tombé.

Dans le groupe bantou, le nombre trois est exprimé

par la forme dominante *ta-tu*, *ta-lu*, *ta-ru*, etc., composée d'un premier élément « doigt » et d'un second élément « doigt », lequel prend là le sens de séparé, sorti, dépassant. Trois bantou se traduit donc par : doigt dépassant.

Cette forme s'explique par le geste bantou pour exprimer trois : dresser l'index et plier le pouce et les autres doigts. Dans ce geste un seul doigt est donc dépassant.

Mais, même dans des dialectes alliés au bantou, la forme pour trois est différente. Elle reflète, en effet, un autre geste. Pour deux, même en bantou, le pouce et l'index sont dressés et les autres doigts repliés. Pour trois, par un geste différent de celui bantou, le pouce, l'index et le médus sont dressés, les autres doigts repliés. Un doigt est donc ajouté aux deux premiers ; c'est un procédé d'addition.

Le nombre écrit correspond au geste. Par exemple en sérère, dialecte allié au bantou, on a *dak* pour deux et *ta-dak* pour trois, avec une nouvelle unité *ta* préfixée à la forme de deux.

Dans le basque, trois est également formé par adjonction de un à deux. Dans *hi-ru-r*, trois du basque, l'on a deux représenté par *hi-ru*, plus une nouvelle unité suffixée à *hi-ru*, une unité *r*, d'où : *hi-ru-r*, trois.

En basque, nous l'avons vu, deux isolé est *bi-ga*. Mais ce n'est point la forme unique pour deux, en basque. Ainsi vingt est *ogei* et quarante se dit *ber-ogei*. L'on a, évidemment, dans cette forme composée, la valeur « deux » représentée sous l'aspect *ber*.

Les formes basques pour deux : *be-r* et *hi-r* s'expliquent par la généalogie suivante :

pouce doigt

go - r	deux,	baghirmi-bagha
o - ri	—	haut-Nil
hi - la	un	Mandé-toma et mandé wei
be - r	deux	bantou
be - r	—	baghirmi-abaka
hi - ré	—	Mandé-bérésé
hi - ré	—	— — — (dans mé-hiré)

On voit ainsi que les formes basques pour deux : *be-r* et *hi-ru* se relie directement : la première a *be-r* du bantou et du baghirmi, la seconde a *go-r*, *o-ri hi-la* et *hi-ré* du baghirmi, du haut-Nil, du mandé.

Observons que, à lui seul, le baghirmi offre le parallèle des deux formes pour deux du basque : *be-r* et *hi-ru*. En effet, il fournit le parallèle de *be-r* par une forme exactement semblable et le parallèle de *hi-ru* dans *go-r*, dont *hi-ru* ne diffère que par l'adoucissement en *h* de *g* de *go-r*.

Quatre

Ce nombre s'exprime, en basque, par *la-u* et *la-ur*, cette dernière la plus complète.

Dans toutes les langues (ou bien peu s'en faut) quatre est constitué au moyen d'une soustraction : un à retirer de la main, soit de cinq. Comme, d'autre part, main s'exprime par un, soit *une* (main), cette dernière valeur le plus souvent sous-entendue, la forme ordi-

naire de quatre est celle de deux valeurs accolées de l'unité, pour vouloir dire : *un* (doigt) à retirer de *une* (main).

Notons que, en basque, *main*, soit cinq, est précisément rendu par *bo-r*, également *pe-ra* et *mo-ri*, deux formes de un, en bantou. Dans *u-r*, syllabe finale de quatre, en basque, nous voyons une équivalence de *bu-r*, égalant *bo-r*, par un intermédiaire hypothétique *wu-r*. La syllabe *wu* devenue *u*, dans *u-r*.

Quant à l'élément *la*, préfixé à *ur*, nous y voyons l'unité préfixée à cinq, l'unité à retrancher de cinq pour constituer quatre par le procédé courant de la soustraction. Lors de l'examen de la composition de un et trois, nous avons déjà rencontré cette forme *la* pour doigt, c'est-à-dire, comme expression de l'unité.

Quatre, du basque, est donc constitué par *un* (doigt, à retrancher) d'*une* main, soit de cinq, et ce, au moyen d'éléments fournis par le bantou et dialectes alliés à ce groupe.

Généralement le bantou exprime simplement quatre par *ni*, un ; l'unité à retrancher de la main, en sous-entendant tout le surplus. Mais le wolof, dialecte allié au bantou, fait quatre par *ni-ar*, soit *ni*, un et *ar* une, sous-entendu : main.

Or, la forme basque *la-ur* est exactement parallèle à celle du wolof : *ni-ar*. Le début basque *l* au lieu de *n*, mais l'équivalence de *l* de *n* est constante. Il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter à l'échelle établie à propos de la formation de « un », où *pe-le* égale *pe-n*.

Cinq

Pour ce nombre, le basque offre deux aspects : *bor* et *bo-st*.

Nous avons déjà expliqué la forme *bo-r* à propos de l'examen de la composition de l'expression pour quatre.

Toujours main, soit cinq, est donné par une forme dont la signification intrinsèque est « une », pour vouloir dire : main.

Or, à propos de « un », nous avons cité les formes :

ke-tai
pe-le
pe-ra
mo-ri
mo-si
bo-si

De même que *bo-r* est l'équivalent de *pe-ra* et de *mo-ri*, *bo-s*, de *bo-s-t*, est l'équivalent de *mo-si* et de *bo-si*.

Ainsi, *bo-s* veut dire « une » soit main, de même que *bo-r*. Le *t* final de *bo-s-t* est une unité *t* (doigt) identique au *t* de *ke-tai*. Par suite *bo-s-t* s'analyse en : main-une, soit une main.

Cette formation de main : *bos-t*, par *bos* « une » et *t*, me donne à penser que *bos* a pris le sens de main et non plus de une. Ce sens serait résulté du fait que *bo*, qui signifie « doigt » aurait constitué son pluriel par l'adjonction, à *bo*, d'un élément d'unité *s*, qui serait devenu un indice de pluriel. Ainsi *bo*, doigt,

accru d'un indice de pluralité *s*, aurait pris la valeur : doigts, les doigts, d'où le sens : la main.

Il est à noter que le procédé de constitution du pluriel par l'adjonction, à la forme du singulier, d'un indice unitaire, d'une valeur d'unité, est, tout à la fois extrêmement fréquent et absolument logique. C'est une addition au moyen et par suite de laquelle le singulier, augmenté d'une unité, devient une pluralité.

Six, Sept et Huit

Toujours, les expressions pour six, sept, huit et neuf sont composées ; autrement dit, sont constitués par l'emploi, le plus ordinairement au moyen du procédé de la juxtaposition, des formes déjà établies pour exprimer les valeurs de un à cinq.

Constatons, tout d'abord, que les vocables basques pour indiquer les valeurs six, sept et huit, ont un seul et même début par « *s* ». Ainsi l'on a :

se-i	six
sa-s-pi	sept
so-r-tsi	huit.

Les bisyllabes : *sei*, *sa-s* et *so-r* nous apparaissent comme exprimant, toutes trois, une même valeur deux, celle de *deuxième* main. Il est, en effet, d'accord avec le procédé de comput sur les doigts d'entamer la deuxième main, quand il s'agit des nombres supérieurs à cinq, à la première main.

Essayons de mettre en lumière cette valeur « deux », dans les formations *se-i*, *sa-s* et *so-r* et ce, au moyen des rapprochements suivants :

pouce doigt

Premier échelon :	ngo - r	deux,	Baghirmi-bonga
	ki - ri	un	Mandé-susu
	fi - ri	deux	— —
	be - ri	—	Bantou
	pi - li	—	—
	ta - ni	un	Mandé-bérésé
	tsi - n	deux	Feloup
	si - b	—	Baghirmi-sara
	sa - l	—	— propre
	si - la	—	— mosgou
Deuxième échelon :	mo - si	un	Bantou
	be - ji	deux	—
	ma - »	—	Egba-honny
	i-ba - »	—	— efik
	a-buo - »	—	— Ibo
	pa - »	—	— akra (dans six)
	e-fa - »	—	— yoruba (d. six)
	e-we - »	—	— ewe
	e-nu - »	—	— odchi
	en - jo	—	— akra
	e - yi	—	— yebu
	e - zi	—	— yoruba

De cette échelle il ressort que :

1° La forme de deux avec début en « s », soit par une sifflante, est usitée dans le groupe bantou et dérivés. Citons : *ts-in* feloup, *si-b*, *sa-l* et *si-la* du baghirmi ;

2° La forme de deux avec finale en « y », comme dans *se-i*, six basque, se rencontre dans l'egba-yebu :

e-yi, en relation avec *be-ji*, bantou, avec *en-jo* de l'egba-akkra, comme avec *e"-yi* de l'egba-yebu :

3° La forme de deux avec finale en « s », comme dans *sa-s-(pi)*, sept basque, a pour équivalences celle *zi* de l'egba-yoruba, celle *si* de *mo-si*, un bantou. Rappelons, à ce propos, que la constitution de « un » et celle de « deux » est identiquement la même dans le groupe bantou ;

4° La forme de deux avec finale en « r », comme dans *so-r* de *so-r-(tsi)*, huit basque, est donnée par *go-r*, *ki-ri*, *fi-ri* et *be-ri*, aspects relevés dans l'échelle ci-dessus. Au surplus, pour cinq, en bantou, existe une forme *so-ru*, identique à *so-r* de deux dans huit basque. Or, cinq est constitué, rappelons-le, au moyen des mêmes éléments que un et que deux.

Il semble ainsi démontré que *se-i*, *sa-s* et *so-r*, bisyllabes rencontrées comme débuts de six, sept et huit en basque, ont bien la valeur deux.

Pour en revenir spécialement à *se-i*, six en basque, on remarquera que ce vocable exprime seulement la valeur deux, soit deuxième main, de la deuxième main.

La réduction de six à un simple élément deux, pour vouloir dire un doigt de deuxième main ou bien encore : sur la deuxième main, est fréquente dans les parlers africains, notamment dans ceux mandès, très proches parents du groupe bantou.

Ainsi l'on a, en mandé propre, pour six, (quand l'une des formes de deux mandé est *fe-ra*), la forme *wo-ro* équivalence directe de *fe-ra*.

Pour sept, le mandé propre a *vo-ron-wu-la*, soit

deux formes juxtaposées de deux. On trouve, en effet, pour deux, en mandé : *fe-ra* et *fu-la*. Dans *wo-ron-wu-la* on a donc, de toute évidence, *wo-ron* pour *fe-ra* et *wu-la* pour *fu-la*.

En mandé-susu on a, pour six, *se-ni*, équivalent direct de *si-lu* et *si-b*, deux formes de deux du baghir-mi citées dans l'échelle établie plus haut. Six est donc exprimé, en mandé-susu, simplement par une forme de deux, comme en basque et par une forme avec début en « s », encore comme en basque. Pour sept, le mandé-susu offre *su-li-firin*, soit *su-li* deux et *firin* encore deux, puisque deux isolé est *firin* en mandé-susu.

*
* *

Passons à l'examen de sept basque : *sa-s-(pi)*. Le dernier élément : « pi » a, de toute évidence, la valeur deux. C'est, en effet, le *bi*, deux, du basque, à peine modifié. Cette forme en *pi*, pour deux, notons-le, est une équivalence de celles : *ba*, *buo*, *pa*, *fa* et *we* relevées dans l'échelle comme appartenant à l'egba. La forme de deux basque est donc en relation directe avec des formes africaines de deux, alliées à celles du bantou.

Or, si *pi*, de *sa-s-(pi)* veut dire deux, il devient incontestable que *sa-s* est un équivalent de main, comme nous l'avons avancé. La valeur main rencontrée ici avec une nuance de : deuxième (main).

*
* *

Pour huit, le basque présente *sor-(tsi)*. Nous voyons, dans cette forme de huit, un premier élément deux,

pour deuxième main, puis un second élément trois, rendu par *tsi*. Ainsi l'on aurait, pour les nombres six, sept et huit, une graduation : un de la deuxième main : six ; deux de la deuxième main : sept ; trois de la deuxième main : huit.

Comparons entre elles les formes de trois, en vue d'établir la généalogie de celle *tsi* de *sor-tsi*, huit, du basque :

se-kun	Mandé
se-kko	—
se-gui	— (huit rendu par trois)
sa-tu	Bantou
ta-tu	—
e-to	Egba (huit rendu par trois)
ta-ru	Bantou
te-ra	Egba-bonny
e-sa	— -odchi
a-sa	— -ibo (huit rendu par trois)
e-dzo	— -yoruba (huit rendu par trois)
dzi	— -yebu (quinze rendu par trois)

On voit ainsi que la forme *tsi*, pour trois, rencontrée dans huit du basque : *sor-tsi*, correspond directement à celle *dzo* et *dzi*, pour trois, des dialectes de l'egba, formes alliées à celles usitées dans le système bantou.

Neuf

Est, en basque, *berasti* et *bederatsi*, cette dernière forme la plus complète.

Deux procédés ont été mis en œuvre, dans le sys-

tème bantou, pour constituer neuf : l'addition quatre et cinq ; la soustraction un de dix.

Dix est toujours représenté, notons-le, par une forme de deux, pour : deux mains, en raison du comput sur les doigts.

Bien rarement la forme pour dix, contenue dans neuf, est identique à celle de dix isolé, sans doute en vue de différencier neuf de dix, dans la prononciation.

Rapprochons les éléments constitutifs de neuf, en basque, des particules employées, en feloup, pour la formation des expressions numérales. Nous avons déjà vu que le feloup présente des affinités spéciales avec les numératifs basques.

Le cinq feloup est composé de une des deux, sous-entendu : main.

On rencontre donc, dans cinq feloup, l'élément deux et l'élément un.

Le feloup-sérère a, pour cinq : *beta-k*, soit *beta*, deux et *k*, une. Des deux, (de la paire), une. Cette forme *beta*, pour deux, ne diffère de celle *bi-ga*, deux du basque, que par la mutation en *t* du *g*, pour *k*, de *bi-ga*. La mutation de *k* en *t* est trop fréquente pour qu'il soit besoin d'insister. Il est évident que *be-ta*, deux du feloup-sérère, est l'équivalence absolue de *bi-ga*, deux basque.

Le feloup-temmé a, pour cinq : *tsa-mat* et *tra-mat*. Ici l'on a *tsa* et *tra*, un et *mat*, égalant *beta* du feloup-sérère, pour paire. Cinq est donc, encore ici, rendu par : une (main) de la paire, étant observé que la valeur un est exprimée par *tra* et *tsa*.

Toujours en feloup-temmé, on a, pour huit : *tsa-*

mat-ra-sas et pour neuf : *tsa-mat-ra-anle*. Soit, dans huit : *tsa-mat*, un de la paire, soit cinq, plus *ra-sas*, composé de *ra*, un et de *sas*, trois isolé, en feloup-temmé. Dans neuf la composition est la même, sauf que, à *sas*, trois, et substitué *anlé*, forme isolée de quatre, en feloup-temmé.

Ainsi, dans ce dialecte, huit est exprimé par cinq, une (fois) trois soit : cinq et une fois trois et neuf par : cinq, une (fois) quatre, cinq et une fois quatre, la valeur « un » rendue par *ra*, égalant *tra* de *tra-mat*.

Or, neuf basque est composé de :

1° *bede*, paire, égalant *beta* et *mat*, paire, du feloup-sérère et du feloup-temmé ;

2° *ra*, un (une fois), égalant *ra*, une (fois) du feloup-temmé, dans huit et neuf ;

3° *tsi*, un, égalant *tsa*, un ou une, du feloup-temmé dans *tsa-mat*, où *tsa* signifie « une » (main) de la paire : *mat*.

Tout compte fait, neuf basque est donc constitué par : paire, une, un. Soit : d'une paire (de dix) a ôté un. C'est le procédé de la soustraction un de dix.

Dix du feloup-temmé est : *tso-fat*, une (*tso*) paire (*fat*) cette dernière forme égalant *beta*, paire, du feloup-sérère et *mat*, paire, du feloup-temmé, dans cinq. Une fois de plus, on voit que *tsi*, finale de neuf basque, vaut bien « un », puisque *tso*, dans dix du feloup-temmé, veut dire « une ».

Dix

Est, en basque : *ha-mar*.

Ici, comme toujours, dix est constitué par une forme de deux, pour dire : deux mains.

Dans *ha-mar*, nous avons *ha* pour une et *mar* pour deux, soit paire. Dix est donc rendu, en basque, par : une paire.

Si dix est *ha-mar*, onze est *hamai-ka*, soit *hamai* pour *hamar*, dix et *ka* pour un, égalant *ha*, une, dans *ha-mar*.

Paire (soit deux) est représentée par *mar*, équivalent direct de *ber*, deux du bantou et du baghirmi, comme de *ber*, deux basque dans *ber-o-gei*, quarante, soit deux-vingt, puisque vingt se dit *o-gei*, en basque.

Vingt

Ce nombre est exprimé, en basque, par *o-gei*, un homme, la valeur un donnée par *o* et celle homme fournie par *gei*. Exprimer vingt par homme ou un homme est un procédé extrêmement fréquent dans le système bantou ; il s'explique par le fait que l'homme a vingt doigts, en comptant ceux des pieds.

Logique avec lui-même, basque exprime :

Soixante par *hiru-o-gei*, soit *hiru* trois (fois) *o-gei*, un homme.

Quarante par *ber-o-gei*, deux (fois) un homme, etc.

Citons deux exemples du même procédé dans le système bantou :

En mandé-wei l'on a :

mo-bandé, un homme : vingt.

mo-bandé-ako-tan, soit : *mo-bandé*, un homme ; *ako*, et ; *tan*, dix : trente.

mo-fera-bandé, soit *mo*, un ; *fera* deux ou paire ; *bandé* homme. Une paire d'hommes : quarante.

En *egba-yoruba* l'on a :

o-gun, un homme : vingt.

o-go-bon, un homme et dix : trente.

o-go-dz ; o-go, un homme ; dze, deux ; deux (fois) un homme : quarante.

o-go-ta : o-go, un homme ; ta, trois ; trois (fois) un homme : soixante.

o-go-run ; o-go, un homme ; run, cinq ; cinq (fois) un homme : cent.

Il est à remarquer que, dans les composés, la valeur homme est rendue par : o-go, forme singulièrement rapprochée de celle basque : o-gei, pour dire un homme, dans vingt et ses multiples.

Cent

En basque ce nombre se présente sous la forme *e-hun*.

Dans *ham-ar*, dix basque, nous avons paire rendu par *ham* et une rendu par *ar*.

Dans *e-hun*, nous avons paire rendu par *hun*, équivalent de *ham* de *ham-ar*. Mais à *hun*, est préposé un élément *e*, dont la valeur est un. Une fois de plus, nous nous trouvons en présence de l'application du procédé qui consiste à ajouter une unité au singulier, pour constituer le pluriel. Par suite, dans *hun*, cent basque, nous avons le pluriel : les paires, les dizaines, puisque *hun* signifie paire et dizaine.

Mille

Est en basque *mila*.

De suite, un rapprochement s'opère, dans l'esprit, avec mille du latin.

Il est bon d'observer, cependant, que les dialectes africains fournissent *mil* pour vouloir dire cent, soit une collectivité numérique élevée et il n'est aucunement rare de voir confondues des valeurs multiples.

Dans les dialectes africains auxquels nous venons de faire allusion, l'expression pour cent est dérivée de dix.

Ainsi l'on a :

	dix	cent
Haut-Nil baréa	madé	mot
Nubien-bari	meré	meryé
Haut-Nil dongola	di-mini	i-mil
Haut-Nil propre	di-mer	i-mil
Haut-Nil kuftan	di-miri	i-mil.

Ainsi, dans ces dialectes, a ce, dix est, comme toujours, une forme de deux par : une paire ; cent est un pluriel de dix par : les paires, pluriel dont la forme la plus courante est : *i-mil*. soit : les paires. Or, la valeur : les paires peut, tout aussi bien, désigner la valeur cent que la valeur : mille, puisqu'il s'agit là d'un pluriel de paires.

CONCLUSION

Si, au lieu de rencontrer le basque dans les Pyrénées, on l'avait trouvé en Afrique, l'on n'aurait pas

hésité, tout au moins au regard de ses noms de nombre, à le classer dans le système bantou, aux environs du feloup, du mandé et de l'egba.

Mais aucune origine européenne n'a pu être attribuée au basque. Force est donc de rechercher cette origine hors d'Europe et l'Afrique, en raison de sa proximité de l'Espagne, doit soulever moins d'objections que l'Asie, comme habitat possible antérieur des populations basques.

NOTE SUR L'ARTICLE PRÉCÉDENT

La publication d'un article dans la *Revue de Linguistique* n'implique point une approbation des conclusions ou des propositions de cet article. C'est pourquoi, je tiens à déclarer ici qu'à mon avis le basque n'a rien et ne saurait rien avoir à faire avec les langues africaines. En bonne méthode d'ailleurs, c'est dans la langue elle-même et non dans des comparaisons qu'il faut chercher l'explication des mots d'une langue.

En ce qui concerne les noms de nombre basques, j'ai publié ici-même (t. XLI, p. 87) une étude où j'ai fait voir que « mille » est emprunté au latin ; — que « cent », *ehun* se rattache au radical *eho* « moudre » comme le draviden *nûr'u* est apparenté à *nîr'u* « cendre », ce qui implique l'idée de « poussière, quantité infinie, nombre inappréciable » ; — que « neuf » *bederatzi* doit être « un retranché (de dix) » et que *zortzi* est probablement *zoreratzi* « deux retranchés », ce qui donne pour « deux » une expression antique *sor* ;

— que les ordinaux n'étaient organiquement pas en *ganes*, mais en *en* : cf. *heres* « tiers » (*herensuge* « tiers-serpent, serpent à trois têtes »), *lauren*, *laurden* « quart » (*laurembut*, *larumbut* « samedi », c'est-à-dire « quart (de la lunaison) »); *amarren* « dîme »; — que la forme primitive le « trois » était probablement *ker*; etc.

Le nom du samedi montre que le mois et l'année basques étaient lunaires; du reste, « mois » se dit *hilabethe*, *ilabete* qui peut se traduire seulement « pleine lune ». Il est donc mauvais d'expliquer *ilargi* par « lumière morte »; d'ailleurs, « soleil » se dit *iluzki* et on ne sait pas ce qu'il y aurait là de mort, et *equzki* avec *equa* « jour ». *Ilargi* me paraît être plutôt « clair de lune ». Le composant *uzki* prêterait à des étymologies extravagantes, car, dans le dialecte souletin, c'est le nom de la partie du corps dont le démon de Dante avait fait une trompette (immonde et fétide, ajoute Artaud de Montor). Un évêque de Bayonne prêchant un jour en basque, eut le malheur de prononcer *uzkia* pour *iluzkia*.

J. V.

DIE INDO-GERMANISCHEN LEHNWÖRTER IM GEORGISCHEN

(Suite)

sinori « borne, limite »	σύνορον « limit »
stereos « solide »	στερεός « firm »
stigma « virgule »	στίγμα « stigma »
stihioni « élément »	στοιχεῖον « élément, rudiment »
stratilati, stratilosi « chef d'armée »	στρατηλάτης « commander of an army »
skema « forme »	σχῆμα « figure »
skesi	σχέσις-σχῆμα
shola « école »	σχολή — « 2. school »
tabla « table »	τάβλα « tabula »
tartarosi « enfer »	τάρταρος « tartarus »
tereint'ó « térébinthe »	τερέβινθος « terebintus »
tropari « paroles sacrées en musique »	τροπάριον « modulatio »
usupi « hysope »	ύσσωπος S. hyssopum כִּיֶּס
p'isi « poix »	πίσσα « tar »
p'ori « pore »	πορα « pore »
p'salmuni « psalme »	ψάλμός S. « psalm. »

k'arti, carte « rouleau de papier »	χάρτης « charta »
k'ap'uri « camphre »	καμφορά « camphor »
klamidi « chlamyde »	χλαμύδιον « little χλαμύς »
šabat'i « samedi »	σάββατον ΠΣΨ
škola s. šhola	
štaḥsi « stacte »	στακτός — « 2 a. stakta »
viepatosi « consul »	ὕπατος « consul »
viepatosoba.	
viepodiaštoli « virgule »	ὑποδιαστολή — 2. Comma »
viepot'etika « conditionnel »	ὑποθετικός « hypotheti- cal »
ħoro « cœur d'église »	χορός « choir »
ħrizmos « oracle »	χρησμός « oracle »
ħrisolit'ο « chrysolithe »	χρυσόλιθος S. « chrysolithus »
ħrisoprazos « chrysophrase »	χρυσόπρασος « chryso- prusus »
ħronos « temps »	χρόνος S. « time »
ħronikos s. hronos.	
ħronograp'ia « annales »	χρονογραφία « annals »
haerovani « beau, joli »	ὠραῖος « beautiful » [S.]
haeri « atmosphère »	ἀήρ « air »
filoloyosi « philologue »	φιλόλογος « literary man »
frasi, frazi « phrase »	φράσις « speech, diction »

Im einzelum entsprechen sich die Laute in der folgenden Weise.

ἄ = a

β = b, v

γ = g, γ

π = p, p'

ρ = r

σ = z, s, š

δ = d	τ = t
ε = e, a	υ = i, <u>vie</u> , u
ζ = z	φ = p', f
η = a, e, i	χ = h, k', g, k's, k'
θ = t'	ψ = ps, p's
ι = i, e	ω = o, u
κ = k, h	αι = e, ei
λ = l	ει = i
μ = m	αυ = av
ν = n	ευ = eu
ξ = k's	ου = a
ο = o, u	οι = i

Was den Lautstand dieser Tabelle von der Armenischen bei Hübschmann p. 326 scheidet, ist, dass die griechischen Laute im georgischen viel variabler sind, besonders, was die Vocale anbelangt. Es folgt daraus dass die griechischen Lehnwörter unmittelbar entlehnt sind und nicht durch das Armenische hindurchgegangen sind, denn sonst würden sie deren Veränderungen mitgemacht haben. Und auch sonst müsste man an den griechischen Worten Veränderungen wahrnehmen, die denen im Armenischen entsprechen.

Die Umgestaltung der Endungen geht in folgender Weise vor sich :

-ος	geht über in	-a, -o, -oni, -os, -osi, -ozi -i, -uni
-ον		-oni, -uli, -i, -o, -a
-ιος		-ia
-ιον		-io, -i
-ειον		-ioni
-η		-e, -a, -i

-ης	-i
-α	-i, -a
-ας	-asi
-ις	-i
-ια	-i, -ia

Im Verhältnis zum Altgriechischen ist eine Änderung nicht bemerkbar.

Von weiteren Veränderungen, die die griechischen Lehnwörter erlitten haben, sind noch die folgenden zu erwähnen.

1. Ausstossung von Konsonanten : γ ? aiazma -ἄγιασμός

Ausstossung von Vokalen : εἰ marmenio -εἰμαρμένη

2. Einschub von Konsonanten : -n kinklosi κύκλος
wie auch im Altarmenischen H. p. 331

Einschub von Vokalen : a areas Ἄρης

Sonst sind fast kaum Veränderungen zu verzeichnen.

3. neugriechische Worte.

agennitos	ἀγέννιτος non engendré
adamasi	ἀδάμας diamant
aedoni	ἄηδών rossignol
avili	αὐλὸς « flûte »
avtomat-oba « autocrasie »	αὐτόματης (αὐτόματος) sans maître
alabastri	ἀλάβαστρον abâtre
amboni, ambioni	ἄμβων chaire
amet'isto	ἀμέθυστος améthyste
amvioploba « myopsie »	μύωψ « short-sighed »

ant'raki	ἄνθραξ
ankistra	ἀγκίστρι, ἄγκιστρον
apokalipsi	ἀποκάλυψις
apot'iki	ἀποθήκη
argani	ὄργανον
asp'altosi	ἄσφαλτος
as'podelos	ἀσφόδολος (Tš. ἀσφόδελος)
ak'ati, ayati	αχάτης
agalma	ἄγαλμα
balanti	βαλάντιον
barbit'i	βάρβιτος, βάρβιτον
gnomi	γνώμη
gomizi, gomp'isi	κόμμι
gumizi	
da-na-mastagi	μαστίχη
daso	δασύς boisé
dikastiri	δικαστήριον tribunal
elata	ἐλάτη sapin
e'kini	ἐχῖνις oursin (Tš. ἐχῖνος)
ek'si	ἔξις habitude
vasilisko	βασίλισκος
zep'irosi	ζέφυρος
zmirini	σμύρνα parfum tiré du ar- brisseau
zodiak'o	ζωδιακός
zoster	ζωστήρ ceinturon
iadoni s. aedoni	
ielati s. elata	
ikonomosi	οικονόμος
ilektri, ilektrioni	ἤλεκτρον (Tš. ἤλεκτρος)

irise	ἴρις arc-en-ciel
istoria	ἱστορία
ik'idna	ἔχιδνα
kat'edri	καθέδρα
kat'olikosi	καθολικός
kalat'a	καλάθι (vulg.) (καλάθα)
kalapoti (forme)	καλαπόδι forme de bois pour bottes
kamara	καμάρα voute
karapi	καράβι
kardari « seau »	καρδάρια, καρδάρια « an ear- then pan or wooden vessel (for milking) »
karkino	καρκίνος s. arm.
kentavro	κένταυρος
kentro	κέντρον
kvipari, kvieparosi	κυπάρισσος
kvira	κυριακή dimanche
kit'ari	κιθάρα guitare
kili	κηλῖς
kondaḥi	κοντᾶκι crosse de fusil
(koni) konosi	κῶνος s. arm.
korkodilo	κροκόδειλος
kramiti « tuile »	κεραμίτις terre à potier (Tš. κεραμίρις)
krkali	κρικέλλα vulg. anneau
kunkula « capuchon »	κουκουῖλα hood (μοναχῶν)
kutali	κοντάλι (Tš. κοντάλα)
ladani	λάδανον ladanum
lavirint'o	λαβύρινθος

larnaki	λάρναξ
lahana	λάχανον
lek'sikoni	λέξικόν
limeni	λιμὴν
mandili	μανδῆλιον, μαντιλι (Tš. μανδύλιον)
mangana « presse »	μαγγανίζω, μαγγάνι serrer, presser (Tš. μαγγάνας)
marmari	μάρμαρον
mastagi	μοστίχη
mayi	μάγος
melani	μέλας (Tš. μέλαν)
metania	μετάνοια pénitence
metok'i	μετόχι terre d'un couvent
monasteri	μοναστήριον
morp'e	μορφή
musiki	μουσική
muri « résineodoriférante »	μύρρα myrthe
murtari	μουρδάρης
murti	μυρτιά myrthe (Tš. μυρτός)
ole	ύλη bois
ostrakoni	όστρακον coquille
ostria, ostriadi huitre	όσιρεον oyster (Tš. όστρίδι, όστίδε)
paraklitoni	παράκλητος le Paraclet
parop'sidi	παροψίς assiette
pelagoni	πέλαγος
pentekoste	πεντηκοστή s. arm.
pidalo	πεδάλιον
pina, pinaki	πινακίς (Tš. πινάκι, πινα- κάκι)

plaka	πλάκα salle πλάξ
prasa	πράσον poireau
prori	ποώρα
retine	ρητίνη s. a. arm.
rokà, roγau	ρῶγα (Tš. ρόγα) zu 2)?
sandali	σανδάλιον
sapp'iri	σάπρειρος
sviendikosi	σύνδικος
svienak'sari	συναξάριον (Tš. συνάξαρι)
svienodi	σύννοδος
svientak'se	σύνταξις
simvoli	σύμβολον
skara	σχάρα (εσχαρα) « réchaud »
skupia « calotte »	σκούφια « cap, bonnet »
stadioni	στάδιον
stamni	στάμνος (Tš. στάμνα) στάμνα
stik'aroni	στίχος
stoa	στοά
stola	στόλος « armée navale »
stratioti	στρατιώτης
sp'iridi	σπυρί « panier »
sk'ema	σχῆμα
timoni	τιμόνι vulg. (πηδάλιον) « gouvernail »
p'alangia « espèce d'araignée »	φαλαγγί « tarantula »
p'anosi	φάνος « lampe »
p'luri	φλουρί « ducat »
p'rt'a, p't'a « aile »	πτερον « wing »
p'ukini	φώκη, Tš. φώκαινα
p'une	βουνιά, βουσί « bouse »

pustuyi « pistache »	πισταχία « pistachio tree »
k'albani, k'arbani	χαλβάνη « galbanum » s.arm
k'arti	χάρτιον (Tš. καρτι) χαρτι
k'erk'i	κόρα vulg. « croate »
k'lamidi	χλαμύς
k'ustara « rabot »	ξυσταρα « scraper »
gori « cochon »	χοῖρος γουρῶνι « pig, swine »
grammatikosi	γραμματικὸς
hopi, hop'i	κώπη « rame »
fantazma	φάντασμα

Ob nun alle diese Ausdrücke aus dem neugriechischen stammen, oder ob einige von ihnen nicht doch älteren Ursprungs sind, ist ebenso möglich wie wahrscheinlich, zumal da das Lexikon von Sophokles nicht vollständig ist, wie ich aus dem Fehlen mehrerer in der Septuaginta vorkommender Wörter feststellen konnte. Das neugriechische Material selbst ist ohne Interesse.

4. nicht identifizierbare Worte.

Hieran schliessen sich ein Reihe von Worten, die ich 1. weder Ihrer Bedeutung nach und 2. nirgendwo mit den mir zu Gebote stehenden Mitteln feststellen konnte :

aok'soni « écrivain »	αὐξων
arni « mouton sauvage »	ἄρς (ἄρνι)
anap'ora « habit religieux »	ἀναφορὰ
andrianti « idole, statue »	ἀνδριαντίου
endalma « patente, diplome »	ἐνδαλτήριον
dia « (planète) »	Σεύς

enkratisi « moinesse »	ἐγκρατής
epirria « flux de la mer »	ἐπίρρεον
vartsli « auge, bac »	βατζελί (Batzen?)
kardari « seau »	καρδαρι
katarrakti « billot que l'on met au pied des crimi- nels »	καταβόρηκτος
keraseuli « coupe »	κερασοναλι
kviriake « semaine »	κυριακός
korkoti « gruau cuit »	κωρχούτυ
leši « cadavre »	λεσι = λεστι
mantia « manteau »	μαντιό s. russ.
meani « sage-femme »	μαία, μαινας « bacchante »?
ononimia « homonyme »	όνόνυμος
one « cheval »	όννος
op'ikali, op'ikalosi « officier »	ὀρικιάλος
ok'ro « or »	ὠχρός
pamplavaki « qui se mêle de tout »	?
panašvidi « messe de requiem »	πανυχίς
pahta « impôt, redevance annuelle »	ἐπακτός
paγuri « écrevisse de mer »	παγόρι
provatak-is sanebeli « lavoir appelé en hébreu Be- therda » Joh. 5, 2.	πρόβατον
protonotari « protonotaire »	προτονοτάριος
solinari « tyeau, tube, conduit »	ξωλήν, ξωληνάρι
stap'ili « carotte »	στάφυλον
strolabi « astrolabe »	ἀβρολάσιον (ἀστρολάβον)
tetik'i « espèce de paon de mer »	τεττυόξ
p'rt'ila, p't'il a « mèche d'une lumière »	
k'aragma « titre »	χάραγμα
k'eri « orge »	κερῖ
k'išti « gourmand »	χασούκι, χασούκια

k'ut'i « cri dont on se sert pour appeler les chiens »	κούτξι
dsirpli « chassie »	τξιμπλασμα
viepommatosi « écrivain de mémoires »	ύπομνηματικός

5. armenische Lehnwörter

Hier haben eine Reihe von « griechischen » Lehnwörtern Platz, die zweifellos aus dem Armenischen stammen, die aber von den russischen oder griechischen Wortbildern sich wenig oder garnicht unterscheiden.

ala, alata	aarm : alam -αλέω H. p. 339, 414?
alabastri	narm : alabastr.
alkuni	aarm : alkion H. p. 340, s. gr.
amboni	aarm : ambon H. p. 340, s. russ.
ambioni	narm : ampion s. gr.
arhidiakoni	aarm : ark'idiakon H. p. 342, s. gr.
ayapi	aarm : ayap H. p. 338, s. gr.
bemi	aarm : bem H. p. 343, s. gr.
delp'in	aarm : delp'in H. p. 345, s. russ.
diat'ika	aarm : diat'ik H. p. 327, s. gr.
diakoni	aarm : diakon H. p. 346, s. russ.
drakoni	aarm : drakon H. p. 347, s. russ.
drama, drak'ma, drahma	aarm drak'me H. p. 347, s. russ.
et'eri	aarm ; et'er H. p. 347, s. russ.
eretikosi	narm : heretikos s. gr.
ep'udi	aarm : ep'ud H. p. 349, s. russ., s. gr.
t'emi	aarm : t'em H. p. 350, s. ngr.

t'ermoni	aarm : t'ermon H. p. 350 « Glühwein »
kat'olikosi	aarm : kat'olikos H. p. 353, s. russ.
kankeli	aarm : kankeļ H. p. 354, s. gr.
kanoni	aarm : kanon H. p. 355, s. russ.
karakini	aarm? : karakn H. p. 355.
karkino	aarm : karkinos H. p. 354, s. gr.
kinamo	aarm : kinamon, kinamonon H. p. 356, s. russ.
komiti	aarm : komit H. p. 359.
koni, konosi	aarm : kon, konos H. p. 359, s. ngr.
legeoni	aarm : legēon H. p. 352.
navi	aarm : nav H. p. 201.
mank'ana	aarm : menk'enay H. p. 365.
mogvi	aarm : mog H. 195, aus ap : magu gr. μάγος, das Wort ist entlehnt vor Be- ginn des schriftlichen Gebrauches des Armenischen.
mayniti	aarm : magnit H. p. 362.
monazoni	aarm : monazn, monozon H. p. 366.
mnasi	aarm : mnas H. p. 367.
patriark'i	aarm : patriark' H. p. 370.
pentekoste	aarm : pentekoste, pentakoste H. p. 372, s. ngr.
retine	aarm : retin H. p. 376, ῥητινή s. ngr., u. russ.
k'albani, karbani	aarm : k'alban H. p. 387, s. ngr.

10. armenische.

Die armenischen Lehnwörter lassen sich in folgende Gruppen einteilen :

a) Wörter die von Tšubinof zusammengestellt sind,
aber nichts miteinander zu tun haben :

1. abutši arm : apsuš
 abutšagi
2. aldati [Jer. 17, 6] arm : ałtałt
3. ałtapoti arm : apaaxt
 apolıti
4. angaareba arm : agah
5. aba «ehbion» apa
 «done, or» (conj.)
6. ardžakela arm : arjndeł
 ardzioka
7. bodiši arm : patčar
8. daladši arm : dah
9. dıye tiv
10. t'argami arm : šolgam
11. t'ap'i arm : tak'
12. t'ek'a arm : ta'lik'
13. t'ma arm : cam
14. iakari arm : avar
15. lotsva arm : ałot'
16. inadžvene arm : ay
17. rvina arm : erkat'
18. saso arm : hohs
19. trabaħoba arm : mak'onatr
20. ubnoba arm : bah
21. uro arm : surin
22. p'ruštuni arm : atnšium
23. ħanušoba arm : kans'uk
24. ħeli arm : xelk'
25. k'viša xic

26. k'sova hivsel

b) altarmenische Lehnworte.

1. griechischer Herkunft :

bemi	arm : bem	gr. βῆμα
bemoni		
keti	arm : kēt	gr. κῆτος
maniaki	arm : maneak	gr. μανιάκης
tomari	arm : tomar, tuma	gr. τομάριον, τόμος
tomaraki		

2. syrischer Herkunft :

gube « mare, bourbier, étang » arm : gub russ : guba
 syr : gubbā « fossa, fovea », H. p. 302.

gubi fossée (Sulḥan) wahrscheinlich dasselbe Wort wie gub. Das Wort ist weder armenischen, noch syrischen Ursprungs, es ist viel älter; es kommt zunächst im Lykischen vor : kupa = Grabhöhle, das ich in einer Arbeit über die lykischen Inschriften aus dem Georgischen hergeleitet habe aus k'ua-Stein, k'uabi (k'vabi), das, was aus Stein ist « caverne, grotte », auf dieses Wort gehen auch die beiden eben genannten zurück. Deecke hat, an anderen Orten, damit auch das etr. capi. u. a zusammengestellt, ebenso gehören hierher die gr. Wörter κύμβρι, κύπελλον u. s. w., deren Etymologie dunkel ist.

dari « bon temps », arm : dar 'Zeitalter, Generation.

Geschlecht', syr : dārā aetas, saeculum. H. p. 302.

mangali, namgali « faux, faucille », arm : mangal' (Tš.

mangal) 'Sichel', syr : maggola 'Sichel'. H. p. 311.

k'alak'ī « ville », arm : k'alak' (Tš. k'alak') 'Stadt',

syr? karyā Stadt.

- košiki « bouc d'un an », arm : k'oš = k'auš 'Ziegenbock', syr : kewšā 'verrex'. H. p. 320.
- šrošani « lis », arm : šušān 'Lilie', syr : šōšanna 'Lilie', gr. σοῦσον. H. p. 314.
- c) persischer Herkunft.
- aguri « brique », arm : agur (Tš. aļius), np. āgūr assyr. agurru. H. p. 91.
- avaza « panthère », arm : yovaz 'Panther', np. yōz 'Jagdleopard'. H. p. 199.
- avazana « bassin », arm : avazan 'Wasserbehälter', np. ābzan cisterna parva' es scheint mir fraglich, ob das Wort aus dem Armenischen stammt wegen des syrischen avzana, auch das Armenische Wort stammt vermutlich daher. H. p. 111 f.
- avar « butin, pillage », arm : avar 'Beute', phl. āvār 'Raub'. H. p. 112.
- avadza « récitatif », arm : avač oder avaj 'Stimme, Melodie', np. āvāz 'Stimme'. H. p. 112.
- alizi s. aguri.
- ambori « baisei », arm : hamboir. H. p. 176.
- ampartavani « orgueilleux », arm : hambartavan 'hochmütig?' aus am-part-a-van, np. anbārda, 'angefüllt, voll'. H. p. 178.
- artio « abondant », arm : aŗat 'reichlich', np. freigebig. H. p. 107.
- bagini « autel », arm : bagin 'Altar' zd. baya, ap. бага Gott. H. p. 113 f.
- batoni « seigneur, maître », arm : pet 'Oberhaupt, Chef, phl. pat. pl. patan. np.-bad? s. patroni. H. p. 229.

gameši « buffle », arm : gomēš 'Büffel', np. gāvmēš 'Büffel'. H. p. 128.

kambeši, kambetši « buffle », arm : gomēš (Tš.).

ganzanaki [Klingelbeutel], arm : ganj 'Schatz', np. ganj 'Schatz', arm : ganjanak 'Schatzkammer'. H. p. 126.

gunda « boulé », arm : gund oder gunt 'Kugel' zd. gunda 'etwa Teigklumpen' georg. tsomis guda, H. p. 130.

gundi « armée », arm : gund 'Schar, Heerschar', phl. gund 'army force'. H. p. 130 f.

gundruki « racine, aromatique », arm : kndruk 'Weihrauch', np. kundur 'Weihrauch'. H. p. 172.

gundrugi s. gundruki.

dandali « degré, marche d'un escalier; mors » 4. Reg 19, 28, arm : dandanavand 'Gebiss, Zaum', np. dandān. np. phl. band 'Zahn-band', H. p. 134.

daštani « hémorragie, perte de sang », arm : daštan 'Menstruation', np. daštan 'menstruation'. H. p. 135.

doraki « mesure », arm : dorak desgl., np. dōra poculum vini. H. p. 144.

droša « bannière, diocèse », arm : drauš (Tš. drošm) 'Fahne Banner', np. dirafš 'Banner, phl. drafš. H. p. 146.

evadi « humilie, méprisé », arm : vat 'schlecht, mühsig, faul, feig', np. bad 'bose, schlimm, schlecht'. H. p. 243 f.

varšamangi « tiare, mitre », u. s. w., arm : varšamak 'Schweisstuch', np. bašama, vašama. H. p. 245.

vadžari « marchand », arm : vačar (Tš. vařar), np. bāzār 'Markt, Handei'. H. p. 242.

- vešapi « baleine, serpent ailé, monstre », arm : vešap
‘Drache’ zd. višāpa. H. p. 247.
- vigri « nom d’animal (tigre ?) », arm : vagr. Tiger, per.
Lw. H. p. 242.
- zorva « sacrifice », arm : zoh ‘Opfer’ zd : zaodrā- phl.
zōhr. H. p. 151.
- iataki « plancher, pavé d’un édifice », arm : atak ‘gew.’
yatak ‘Boden, Fussboden, Erdboden, np.?’ H. p. 110.
- igri s. vigri.
- kabidsi « ancienne mesure pour le blé », arm : kapič
‘ein Maas für Getreide’, phl. kapič. H. p. 165.
- kapoeti « aigue-marine », arm : kapoit ‘dunkelblau »,
np. kabūd ‘blau, blaugrau, bleifarben’. H. p. 166.
- kiri « chaux », arm : kir ‘Kalk’ ‘Woher’. H. p. 172.
- marzapani « satrape », arm : marzpan, Statthalter.
H. p. 193.
- paemani « terme, époque fixé », arm : paiman, ‘Bes-
timmung, Grenze’ ect., np. : paimān ‘Vertrag,
Bund’, u. s. w. H. p. 220.
- pavasaki « sac », arm : payusak ‘Beutel’, syr. payūsag,
paivasag, np. payūza, paivaza ? H. p. 220.
- parakad « par violence » -ad ist Suffix also parak-
arm : pahak ‘Wächter’, u. s. w., np. pahra [zwin-
gen]. H. p. 217 f.
- patruki « mèche pour allumer », arm : patroik oder,
patroig ‘Docht’ zd paitiraoka. H. p. 227.
- zami « temps » ect, arm : zamanak (Tš. zam). ‘Zeit,
Alter, Gelegenheit’, np. zamāna. H. p. 156.
- roartagi « édit donné par le souverain en personne »,
arm : hrovartak ‘Brief, Schreiben, Erlass’, phl. fra-
vartak ‘Brief, Schreiben’. H. p. 184.

samani « borne, limite », arm : sahman 'Grenze', np. sāmān '... Grenze'. Das Wort stammt also eher aus dem np. als aus dem arm. H. p. 235.

tagani « cuve sous le pressoir », arm : takar Tonne, np. tayār 'Krug'. H. p. 251.

šeni « village », šēn 'Dorf' zd šayana Wohnung. H. p. 213 f.

šno « beauté, agrément, plaisir », arm : šnork 'Gnade, Gunst, Gnadengabe, Wohlgefälligkeit, Dank' zd. xšnaodra.

d) echtarmenischer Herkunft.

akap'i « baillon », arm : kap. 'Band, Fessel' unsicher. H. p. 457 f.

akapi s. akap'i.

ardi « en ce moment, tout de suite », arm : ard, 'soeben jetzt nun'. H. p. 423.

ardsivi « aiglé », arm : arçvi seltener und später arciv 'Adler'. H. p. 424.

bari « 'bêche, pioche' », arm : bah 'Spaten', gr. *ψάρος* Unsicher. H. p. 427.

gomi, gomuri « étable à bœufs », arm : gom 'Stall. H. p. 436.

gomuri s. gomi.

kalo « aire », arm : kal 'Tenne'. H. p. 367.

kapardši « carquois », arm : kaparj'k' (H. kaparč-k'). H. p. 306.

keloba « boiter », arm : kaļ 'lahm, hinkend (Stamm kel-). H. p. 457.

meḥi « coup de tonnerre », arm : mēg 'Nebel', np. mēγ Wolke. H. p. 474.

- mundži « muet », arm : munj 'stumm. H. p. 476.
- obloba (obl-) : « orphelinage », arm : orb. 'Waise'.
H. p. 482.
- p'oni « gué, bas fond », arm : hun 'Furt, Uebergang'.
H. p. 397, 468.
- p'uk'si « soufflet, instrument pour souffler », arm :
p'uk' (Tš. p'uk'k'). H. p. 256, 502.
- k'ark'abi : « cygne », arm : karap 'Schwan'. H. p. 458.
- k'visli « mari de la sœur de la femme », arm : k'oir,
'Schwester'. H. p. 504.
- k'viesli s. k'visli.
- šant'i « fer rougi », arm : šant', šand 'Funke, Blitz
glühendes Eisen'. H. p. 479.
- što : « rameau, branche », arm : ost 'Zweig'. H. p. 482.
- šuk'i « rayon, lumière, beauté, élégance », arm : šuk'
'... Ehre, Pracht ...' H. p. 480.
- tšišk'i teigne », arm : çeç 'Motte'. H. p. 317.
- hani « aieux », arm : han 'Grossmutter. H. p. 463.
- hasaki « âge, stature », arm : hasak 'Alter ... Statur'.
H. p. 464.
- f) Hieran schliessen sich eine Reihe von Wörtern,
die ebenfalls aus dem Armenischen stammen, und
auch bereits im Altarmenischen vorkommen, die aber
abensogu auch Neuarmenisch sein können, da sich
nicht feststellen lässt (aus den oben angeführten Grün-
den), wann sie in das Georgische eingedrungen sind.
- agaraki « champ, champagne, village », aarm : garak
narm : agarak, village, champ, champagne.
- avazaki « brigand », avazak « brigand ».
- avazakoba « brigandage ».
- avazauri « de brigand ».

aznauri « magnat, noble », aarm : azniv narm : azniv
« noble, honnête ».

aznaureba, aznauroba « liberté, noblesse ».

aznaurobiti' « de gentilhomme ».

aznauršvili « noble ».

aznauršviloba « noblesse ».

alk'ati « mendiant », aarm : al'k'atarm : al'k'at « men-
diant ».

amao « vain, inutile, superflu », aarm : amayi narm :
amayi « desert, un habité . . . »

ambavi s. hambavi.

araki « fable, conte », aarm : arak ; narm : arak, pro-
verbe, fable morale.

ardžaspi « vitriol », aarm : ar'jasp narm : ar'jasp « vi-
triol ».

badeni « vêtement de lin », aarm : badean narm :
badean « vêtement sacerdotal, hebr. »

bakt'i « mauvaise nouvelle », aarm : bot' narm : bot'
« triste nouvelle ».

baki « parc, enclos », aarm : bak ; narm : bak « porche,
parvis ».

bali « guigne », aarm : bal narm : bal « guigne ».

banak « retranchement militaire, régiment, corps de
soldats », aarm : banak, narm : banak « camp, army... »

bevri « plusieurs, beaucoup », aarm : bivr narm : bivr
« beaucoup ».

bildsi s. pildsi.

blardzi « pain azyne », aarm : ba'lar'j narm : ba'lar'j « du
pain azyne ».

bozi « prostitué », aarm : boz narm : boz « prostitué ».

boroti « malin », aarm : borot narm : borot « lépreux ».

- brdzola « guerre, combat », narm : mrçel, mrçil (Tš. mrçnel) « combat, guerre ».
- gemo s. gemovneba.
- gemovneba « goût », aarm : ham, narm : ham « goût ».
- galatozi « maçon », aarm : gałatos narm : gałatos « tailleur de pierres ».
- gangaši « bruit, trouble, alarme », aarm : gangiun narm : gangat « querelle », gangiun « cri . . . »
- gvini s. guni.
- guni « pâleur, jaunisse », aarm : goin, narm : goin « couleur, teint, teinture », barnal zgoinn « décolorer ».
- gvirabi « cratère », aarm : virap, narm : virap « creux profond ».
- gišeri « pierre noire », narm : gišer « nuit ». H. p. 435, aarm : gišer.
- goni « raison, esprit », aarm : gun, narm : gun « effort ».
- dadarneba « embuscade », aarm : daran, narm : daran « embuscade ».
- danaki « couteau, glaive », aarm : danak, narm : danak « couteau ».
- dasi « corps », aarm : das, narm : das « corps ».
- drtvinvi « murmure, plainte », aarm : trtnjem, narm : trtnjel « murmurer, se plaindre ».
- ebr s. ebriv.
- ebriv « comme », aarm : ibr, narm : ibr « selon, comme, ainsi que ».
- vani « maison, asile », aarm : vank', narm : ank' « couvent, maison ».
- vardžisi, vardžiši, vardžišoba « occupation, exercice », aarm : vardž narm : varž u. varžk' « exercice, instruction ».

- varvari « brûler avec une flamme claire » « aarm : varim, narm : varim to take fire, to be kindled . . . »
vegi « osselet du pied des animaux avec lequel jouent les enfants », aarm : vĕg narm : vĕg « . . . knucklebones ».
- veragi « insidieux », aarm : virag, narm : virag « adversaire, ennemi ».
- zadiki, zatiki « Pâques », aarm : zatik, narm : zatik « Pâques ».
- zeg « après-demain ». aarm : zaigoy, narm : zaigoy « demain matin ».
- zit'evi « dot », arm : ožit narm : ožit « don, présent », pers.
- t'at'i « main », aarm : t'at', narm : t'at' « poing, main ».
- kakabi « perdrix », aarm : kak'av, narm : kak'av « perdrix ».
- kakaneba, kakani « glousser », aarm : kakan, narm : kakan « to lament . . . »
- kapani « place remplie de pierres », aarm : kapank', narm : kapank' « . . . pass, de file . . . »
- kapi « nœud dans le bois », aarm : kap narm : kap « nœud ».
- kargi « ordre », aarm : karg, narm : karg « ordre ».
- kera, keraki, kerakani « brasier », aarm : krakaran, narm : krakaran « brasier ».
- kereoni « flambeau, torche », aarm : kĕron narm : kĕron « wax-taper ; wax-light ».
- kerva « coudre », aarm : karem, narm : karel « coudre ».
- kerpi « idole », aarm : kerp, narm : kerp « forme, figure » ; aarm : kerp zd, kahrp-Leib, Kōrper, Gestalt.

- kolop'í « petit coffre », aarm : koļop', narm : koļop',
koļov « corbeille, coffin ».
- kordi « prairie », aarm : kord, narm : kord « dur, in-
culte ».
- kotori « fragment, morceau de pain » aarm : kotor,
narm : kotor « morceau ».
- kodšaki « crampon », aarm : kočak. narm : kočak
« heel-bone ».
- kodši « osselet », aarm : koč', narm : koč' « cheville de
pied ».
- kodšoba, kodšobi « pot de terre », aarm : kuž, narm :
kuž « earthen-pitcher ».
- kupri « bitume », aarm : kupr, narm : kupr « bitumen,
asphalt, pitch tar... »
- lalva « discorde, querelle, contention », aarm : laliun,
narm : laliun ... « lamentation ... »

(A suivre)

D^r KLUGE.
Berlin.

LA PROVENANCE

DE

QUATRE MOTS GEORGIENS

I. Dans la *Revue de Linguistique*, XLVI, 24-35, 118-126, M. le Dr Kluge présente les mots empruntés de la langue géorgienne, tant qu'ils proviennent des langues indo-européennes, et les range en classes par les langues d'origine. Il paraît par ses études que la plupart sont arrivés en géorgien par l'intermédiaire de la langue russe; mais parmi les mots italiens, il en reste encore deux (p. 31) lesquels sont empruntés directement de l'italien : *t'ambako* = *tabacco*, *spada* = *spada* « épée ».

On ne peut nier la probabilité de contact des Géorgiens avec les matelots italiens sur les côtes de la Mer Noire; mais le premier de ces deux mots porte dans le nasal des signes manifestes d'influence grecque.

Dans tout cas, on ne peut guère attribuer l'*m* de *t'ambako* à l'action du géorgien; car on trouve dans les listes de M. Kluge,

géorgien <i>gube</i> ,	pris du russe	<i>guba</i> ,	p. 31
— <i>globusi</i>	—	<i>globus</i> ,	p. 32
— <i>proba</i>	—	<i>proba</i> ,	p. 32
— <i>fabrika</i>	—	<i>fabrika</i> ,	p. 32
— <i>p'ebervali</i> ,	emprunté du latin <i>Februarius</i> , p. 35 ¹		

1. Où par erreur parait *t'ebervali*.

Il s'entend que dans quelques-unes de ces comparaisons, le russe ne puisse être que langue intermédiaire. On voit ici que le géorgien emprunte le *b* entre voyelles, sans insérer aucune nasale. Il faut donc chercher ailleurs l'origine de l'*m* dans *t'ambako*.

Or, c'est une des particularités du grec moderne que les muettes sonnantes de la langue ancienne sont devenues spirantes, tandis que les muettes sourdes précédées d'une nasale sont devenues sonnantes ainsi, βίος δεξιός γλυκύς — avec β = *v* presque comme en français, mais bilabial ; θ = *th* comme en anglais *then* « donc » ; γ = *g* comme dans la prononciation dialectique de *sagen* « dire », dans l'allemand du nord. On trouve aussi Ἀμβρακία en antiquité même, au lieu du plus ancien Ἀμπρακία. Seulement, γ dans γγ se sonne toujours comme *g* dans *gare* ou *guère*, et θ après ν se sonne souvent, dans la langue populaire, comme le *d* français. Quant aux sourdes : ἔμπορος ἐντός ἀνάγκη sont aujourd'hui *ém-bo-ros en-dós a-nán-gi* (*g* comme dans *guise*). De cette façon il résulte qu'il y a des difficultés quand on veut représenter par l'alphabet grec les mots étrangers que le grec moderne a empruntés, s'ils contiennent les sons *b*, *d*, *g*, les muettes sonnantes. Il faut écrire μπ ντ γκ : *baiser* devient μπεζέζ (au nominatif) ; *gaz* devient γκάζ ; je ne trouve pas d'exemple de ντ, lequel serait facile à reconnaître.

Mais, cette nasale inorganique, qu'on écrit pour indiquer la muette sonnante, devient organique parfois, dans l'intérieur des mots : j'ai entendu dire, dans la

langue des paysans, *fam-bri-ca* φαμπρ ίχα, le représentant grec de l'italien *fabbrica*, Il semble que la difficulté, dans la position non-initiale, ne se restreigne pas à la graphie, mais se trouve aussi dans l'opération des organes vocaux.

Voilà précisément ce qui a eu lieu dans le géorgien *t'ambako*. L'italien *tabacco* devient d'abord le grec *ταμπάκος*, où l'on emploie *μπ* pour exprimer le *b*, faute de représentant du son *b*, indépendant dans la langue écrite; on prononce *tam-bá-cos*, faute du son *b* indépendant entre voyelles dans la langue parlée. De là, le mot est arrivé au géorgien, moins l'*s* final, naturellement; car le grec moderne donne toujours les mots dans l'accusatif, s'il n'y a pas de raison pour les exprimer au nominatif ou au génitif; et l'*v* final de l'accusatif tombe d'ordinaire, dans la langue populaire.

L'*m* du géorgien *t'ambako* trahit donc son histoire; le mot italien *tabacco* fut emprunté par le grec, qui inséra la nasale pour conserver l'intégrité du *b*; le grec *ταμπάκο* fut donc emprunté par la langue géorgienne. L'emprunt direct de l'italien serait exclu.

II. Le géorgien *kombosto* « chou », à côté duquel se trouve (p. 31) le latin *capitatus*, a tout l'air d'être plutôt le latin *compositum*, avec syncope de l'*i*; emprunté par le grec, il a subi le changement régulier de *p* en *b* après nasale, qu'on a déjà mentionné plus haut. Mais je n'ai pu tracer une telle signification du mot latin¹; et cette explication doit rester purement conjecturale.

III. A la fin des mots latins en géorgien, M. Kluge

1. En « *caput* » *compositum*, peut-être ?

donne sous la caption « Wörter deren Herkunft ich nicht ermitteln konnte » (p. 119) :

ავისტალი, *agvistali* « augustal » — russ. : *avgustal*

Ce mot laisse voir le latin *Augustālis*, passé dans le grec, où le second élément de la diphtongue initiale devient la spirante bilabiale, sonnante à cause de la sonnante qui suit ; en même temps, le *g* devient spirantique. Ou directement du grec, ou après l'emprunt par le russe, le mot est arrivé en géorgien avec transposition des deux sons *vg* (ou *vγ*) en *gv* ou *γv*. La transposition paraît aussi dans *agvisto*, le nom du mois août, latin *Augustus* (p. 35).

IV. Sous la même caption, on trouve (p. 119) :

γubernia russ. : *gubernija*

C'est ici le grec *κυβερνάειν* « gouverner », lequel comme emprunt latin prend la forme *gubernāre*, avec l'amollissement de la consonne sourde (v. Sommer, *Handbuch d. lat. Laut- u. Formenlehre*, § 158. 2). Mais **κυβερνία*, **gubernia*, qui est la forme d'origine des mots russe et géorgien, ne se trouve pas dans les langues classiques.

Roland G. KENT.

University of Pennsylvania,
Philadelphia, U. S. A.

LES QUATRE SORTES DE FEMMES SUIVANT LES INDIENS

La Société d'Anthropologie possédait, depuis longtemps déjà, un manuscrit persan accompagné de dessins en couleurs, écrit dans l'Inde à la fin du XVII^e siècle et intitulé *Laszatun'-nizd* « le plaisir des femmes ». C'était simplement une traduction ou plutôt un arrangement d'un manuel érotique sanscrit, bien connu : *Ratirahasya*. La Société a cru bien faire en se débarrassant de ce volume au profit de la Bibliothèque nationale.

Il me paraît intéressant de traduire ici le premier chapitre de cet ouvrage qui est, pour ainsi dire, classique dans l'Inde, où il est connu sous le nom de « livre de Kok ». Il a été traduit dans toutes les langues du pays et notamment en tamoul ; je connais de cette œuvre deux éditions différentes. C'est d'après la plus récente que je traduis les strophes relatives aux quatre espèces de femmes distinguées par les Indiens.

1. Parmi les quatre espèces de femmes, la *padminî*, la *citrinî*, la *çunkhini* louée et la *hastinî* dont on parle, la *padminî* est supérieure ; les trois autres sont successivement inférieures les unes aux autres ;

2. Celle dont le corps est rose comme la fleur du *campaku*, qui a la parole douce, qui ne profère ja-

mais de mensonges, dont toute la personne exhale un parfum qui se répand dans les airs, qui se montre pareille à la gazelle timide des bois ;

3. dont les beaux cheveux délicats s'étalent comme des fleurs, dont les seins ressemblent à deux fruits de *vilva*, qui verse incessamment une liqueur fécondante en répandant le parfum du lotus aux pétales pures ;

4. dont le corps brille comme le nénuphar, qui respecte et révère les grands superbes, les religieux pleins de vertus et les nombreuses divinités ; dont le réduit mystérieux est semblable au pétale du lotus éblouissant ;

5. dont le nez brille ainsi qu'une jeune fleur de sésame, dont la démarche est celle du cygne blanc gracieux, qui aime les vêtements blancs et les blanches fleurs, qui se nourrit d'une petite quantité d'aliments aux saveurs délicieuses ;

6. dont la pensée se plaît à la pudeur et à la dignité, qui promène son beau corps en l'ornant de bijoux, dont les yeux sont parsemés de petits traits rouges agréables à voir, dont le front est brillant — c'est la femme qu'on appelle la *padminî*.

7. Celle qui a la démarche d'un éléphant femelle, qui a les grandes qualités féminines, dont le beau corps se balance comme une branche d'arbre, qui a des seins jeunes mûris, dont la cuisse a la couleur de l'or, dont l'eau d'amour est suave et parfumée ;

8. dont le cou est un coquillage arrondi, dont la voix est agréable comme celle de la perdrix rouge adulte, qui aime la danse et le chant, qui ne paraît ni trop

grande ni trop petite ; dont les lèvres sont entr'ouvertes ;

9. dont le réduit mystérieux superbe, arrondi, large, grand, délicat, abondamment arrosé de l'eau d'amour, est bellement orné d'une toison semblable à de l'herbe bien disposée sur un plateau ; dont le regard est affectueux ;

10. dont les soins s'appliquent à la science des travaux extérieurs, qui mange peu et ne prend que de douces choses, qui se met des vêtements ornés de dessins de couleurs ; — c'est la femme qu'on appelle la vaillante *citriñi*.

11. Celle dont le corps brillant a de belles proportions et se tient sans excès de grandeur ou de grosseur ; qui marche en laissant sur le sol la trace bien marquée de ses pieds ; et qui plait avec ses muscles sans trop de finesse ;

12. dont le plateau secret est couvert de poils noirs pressés ; qui verse une eau d'amour sentant l'aigre et peu abondante ; dont le corps est constamment chaud ; qui prend de la nourriture ordinaire dans de bonnes proportions ;

13. qui prend pour elle des guirlandes de fleurs rouges et des rouges vêtements ; qui a des colères excessives ; qui aime à donner des coups d'ongle cuisants ; dont la langue profère habituellement le mensonge et l'injure ;

14. dont l'esprit est plein de fausseté, dont l'humeur devient de plus en plus bilieuse, dont la voix éclate comme celle d'un âne en colère, dont la pensée

n'a pas une hésitation, qui ne pratique pas la charité, — c'est la femme qu'on appelle la *çunkhinî* en qui on ne peut se confier.

15. Celle qui marche par secousses, dont les pieds ont des doigts longs, tordus et redressés, qui parle par saccades, dont le cou est court et dont la tête est couverte de cheveux rouges épars ;

16. dont tous les actes consistent à accomplir toutes les actions du mal, dont le corps a la mauvaise odeur de l'aloès, dont la langue a de la chaleur et de l'âcreté, qui mange d'une telle façon qu'elle épouvante les femmes ;

17. dont le réduit secret, large et long comme le Méru aux joyaux précieux, répand une eau d'amour qui a l'odeur du rut de l'éléphant, et s'enfonce au milieu d'une épaisse toison de poils épars, dont le corps produit partout des poils longs et cotonneux ;

18. dont les lèvres se redressent et tremblent, qui a perdu effrontément toute pudeur, qui, toutes les fois qu'elle s'unit à des hommes, leur fait souffrir toutes les souffrances possibles, — c'est la femme qu'on appelle la *hastini* menaçante.

BIBLIOGRAPHIE

Luis de ELEIZALDE. Morfologia de la conjugation vasca sintetica. Tomo I. *Bilbao*, Elexpuru hermanos, 1913. In-8° (iv)-262·(iij) p.

Cet intéressant volume m'est arrivé pendant un déménagement, qui a dérangé toute ma bibliothèque. On sait ce que sont en général ces déplacements de livres, et quels désagréments ils entraînent : *Di talem suertite casum!*¹

Je n'ai donc pu lire ce volume avec toute l'attention qu'il mérite ; mais je puis toutefois en rendre compte et le recommander aux travailleurs. C'est une étude consciencieuse et appliquée, représentant un effort considérable. Malheureusement, l'auteur n'est pas linguiste ; il est plutôt grammairien et il semble que son esprit soit porté plutôt aux mathématiques qu'aux sciences d'observations. De plus, il ne paraît pas s'être préoccupé de ce qui a été fait avant lui, ce qui est évidemment un grave défaut. On sera d'ailleurs un peu effrayé de ce que ces 262 pages ne forment qu'un premier volume, ne s'occupant que d'un seul dialecte

1. L'amour des livres est peut-être la plus noble passion que l'homme puisse éprouver. Je me souviendrai toujours avec plaisir du compliment que me fit à Madrid, en 1881, le Directeur de la Bibliothèque nationale, quand j'ouvris devant lui l'exemplaire de Liçarrague, que possède cette Bibliothèque : « qa sic ve que se conoces vm. en libros ! »

(le guipuzcoan) et ne traitant que d'une seule forme personnelle, celle de la seconde singulière courtoise, c'est-à-dire *vous* adressé à une seule personne, qui est en réalité un pluriel.

C'est en effet une erreur trop générale chez les grammairiens basques de regarder les formes en *zu* comme des singulières et de les donner comme correspondants à notre *tu*; ce sont proprement, morphologiquement, des pluriels. Pour être exacts et complets, les paradigmes doivent comprendre sept formes, huit même, si la seconde personne du singulier est suffixée : *dut* « je l'ai », *duk* « tu l'as, ô homme », *dun* « tu l'as, ô f. », *du* « il l'a », *dugu* « nous l'avons », *duzu* « vous l'avez », *duzue* « vous pl. l'avez », *dute* « ils l'ont »

M. Eleizalde ne recherche pas, ce qui serait le plus intéressant, quelle était la forme primitive et originale du verbe; il veut surtout établir la forme théorique du verbe actuel, c'est pourquoi il trouve cinq modes, douze temps et dix-huit variations pour les six formes personnelles normales. C'est trop ou trop peu. Il reconnaît cependant que tous ces temps se réduisent à deux : le présent et un temps hypothétique qu'il appelle *x* ou *y*, dont la signification imprécise serait plutôt celle du passé défini. M. Eleizalde n'a pas vu que le *n* final de l'imparfait est moderne, inorganique et adventice.

Néanmoins, ce travail marque un progrès évident dans les travaux des grammairiens locaux. Nous n'en sommes plus à l'affirmation que le verbe basque est essentiellement périphrastique et que les verbes simples sont des contractions; *daquit*, par exemple, étant

contracté de *yakiten dut*, contraction du reste matériellement inexplicable.

Le prince L. L. Bonaparte, dont la méthode était détestable et dont les études sont décidément médiocres, avait adopté cette thèse et il l'avait amplifiée, pour ainsi dire, en donnant au basque un verbe unique formé d'une agglomération de pronoms sans radical verbal. J'ai plusieurs fois discuté ses propositions et j'ai montré combien elles étaient invraisemblables, inadmissibles et absurdes.

Mais depuis une cinquantaine d'années, Mahn, Van Eys, Schuchardt et d'autres ont remis les choses au point et fait voir que le verbe basque ne diffère pas de celui des autres langues et qu'il peut être étudié de la même façon : *dakit*, par exemple, c'est *d*, « le », *aki* « savoir » et *t* « je » : « je le sais ».

Tous ces auteurs, linguistes, grammairiens ou amateurs admettent deux voix ou plutôt deux espèces de verbes, le transitif et l'intransitif, quoique Stempf ait essayé de prouver que le verbe transitif est un intransitif et que « je le sais », par exemple, est proprement « il est su par moi, il est connu de moi ».

J'avais naturellement adopté la manière de voir des hommes de science positive ; mais, depuis quelques années, il me paraît qu'il ne convient plus de conserver la distinction des verbes *transitifs* et *intransitifs* et qu'il vaut mieux, comme pour les langues ougro-finnoises, prendre la classification en *déterminé* et *indéterminé* ; le premier terme s'applique aux formes incorporant le régime direct : je le vois ; le second à celles qui ne l'ont pas : je marche, je vois. Il en résulte

terait que le basque primitif pouvait, à la façon du maggyar, dire : je tiens, je donne, sans exprimer un objet, ce qu'il ne peut pas faire aujourd'hui. Comment suis-je arrivé à cette conclusion ?

En cherchant à me rendre compte des irrégularités que présente la formation des imparfaits déterminatifs. Tandis, en effet, que l'indéfini est composé, comme le présent, du signe pronominal sujet et du radical verbal : *nago* « je demeure », **nengo*, **nindago* « je demeurais », l'imparfait transitif ressemble à l'intransitif : **naki* « je le savais », où rien ne représente le régime direct, alors que le présent est *d-aki-t* « le sais-je, je le sais », où le régime est préfixé et le sujet suffixé ; mais quand le régime est de première ou de seconde personne, la forme est normale : *zitut*, *zaitut* « j'ai vous » et **zintu*, **zindut* « j'avais vous » : pourquoi cette différence ?

Le verbe transitif basque avait quatre formes, deux déterminées : *dakit* « je le sais », **dinkit* « je le savais », et deux indéterminées **naki* « je sais », **ninaki* « je savais ». La première est encore en usage ; de la seconde, on ne connaît que les expressions où est incorporé le régime de première et de seconde personne ; les formes indéterminées se sont confondues et ont pris le sens de l'imparfait déterminé avec régime de troisième personne ; — probablement après que, sous l'influence du néo-latinisme, le verbe périphrastique s'est développé et est devenu d'usage courant, ce qui a amené l'oubli et la signification précise des formes simples ; le déterminé, d'ailleurs, était beaucoup plus en usage

que l'indéterminé, et le présent plus souvent employé que le passé.

M. de Eleizalde compte pour chaque forme personnelle *six* variations comprenant le régime indirect pour l'intransitif, et *dix-huit*, dont six avec régime direct seul pour le transitif; mais cette énumération est insuffisante, et le nombre total doit être de trente-trois au moins pour le transitif, car il faut, d'une part, tenir compte du pluriel pléonastique de la seconde personne, et même distinguer à la seconde singulière le masculin du féminin; et d'autre part ajouter les formes à régime indirect avec objet de première ou de seconde personne, que le basque a possédé, car Liçarrague en offre des exemples : *garauzac* « tu nous a à lui », *araute* (*haraute*) « ils t'ont à moi ». Le nombre de variantes serait encore plus considérable, si l'on y comprenait les datifs éthiques, si nombreux notamment dans Liçarrague.

Espérons que nous n'attendrons pas trop longtemps la suite de ce travail; l'auteur, quelque opinion à laquelle il se heurte, a fait une étude consciencieuse et intéressante, et les observations qu'il soulève n'ôtent rien au mérite et à la compétence spéciale de l'écrivain.

Julien VINSON.

M. de Eleizalde donne pour la forme transitive la formule *a b c d e*, où *a* est le régime direct, *b* le radical verbal, *c* le pluriel du régime direct, *d* le régime indirect, *e* le sujet. On a vu que cette formule n'est pas absolue; il ne faudrait pas oublier entre *c* et *d* le *ki* qui est le signe du datif.

Le *n*, *en*, *in*, préfixés au radical, forme l'imparfait. Faut-il y voir le suffixe du génitif et du locatif? Le suffixe «à, vers», *ra*, forme de la même façon des causatifs : *ebil* «marcher», *erabil* «faire marcher, conduire»; *yoan* «aller», *eroan* «faire aller, tirer» et même *yarri* «se placer» et *ezarri* «mettre». Oihenart donne *derahatza* «il les fait oublier» et *deragotza* «il les fait jeter».

V A R I A

I. La linguistique des Romans

J'ai cité plusieurs fois le passage d'Alexandre Dumas relatif à l'étude ou à la pratique du basque. Le suivant, dans *Monte-Christo*, me paraît avoir une saveur particulière :

Quand Edmond Dantès, échappé du château d'If et recueilli sur le point de se noyer, reprend ses sens sur le pont de la tartane, le patron de ce bâtiment lui demande, *en mauvais français* : « qui êtes-vous ? »

Par quelle phrase de mauvais français peut-on remplacer cette question si simple et si précise.

II. D'où vient le mot « recrutement » ?

Parmi les thèses qui ont été soutenues récemment à l'École des chartes (janvier 1913) par les élèves de la promotion sortante, en vue du diplôme d'archiviste paléographe, le jury a particulièrement remarqué celle de M. Georges Girard, intitulée : « Le recrutement des troupes réglées pendant la guerre de la succession d'Espagne ». Le titre a quelque chose de paradoxal. En effet, pendant la période historique étudiée par l'auteur (1701-1714), il ne semble pas que le mot même de *recrutement* ait été en usage. Littré ne lui donne pas d'historique ; le *Dictionnaire général* de Hatzfeld et Darmesteter ne le signale qu'à la date de 1790, dans le *Journal militaire* ; l'Académie française ne l'a accueilli dans son Dictionnaire de l'usage qu'en 1835. *Recruteur* paraît un peu plus ancien : l'Académie l'a admis dès 1798, et le Dictionnaire des Pères de Trévoux, en 1771, lui consacre un article qui se termine par cette remarque bonne à retenir : « Il ne faut pas confondre les

recruteurs avec les *racoleurs*, quoiqu'ils jouent souvent le même rôle ».

Le verbe *recruter*, d'où dérivent indépendamment l'un de l'autre les substantifs *recruteur* et *recrutement*, est né obscurément dans la seconde moitié du dix-septième siècle, loin de la cour de Louis XIV, probablement dans les camps et parmi des gens qui ne se piquaient pas de beau langage, ce qui explique qu'il ait eu de la peine à faire son chemin. François de Callières, homme de cour, diplomate, voire académicien par la faveur royale (1689), le trouvait « dur et barbare », et le « tendre » Racine morigénait son fils Jean-Baptiste pour l'avoir employé (mais quoi ! Jean-Baptiste avait à peine treize ans, et, comme tous les jeunes, il prêtait plus d'attention à la littérature des gazettes qu'à celle de feu M. de Vaugelas). « Mon cher fils, lui écrivait-il de Fontainebleau, le 24 septembre 1691, vous me faites plaisir de me mander des nouvelles ; mais prenez garde de ne les pas prendre dans les gazettes de Hollande, car, outre que nous les avons, comme vous, vous y pourriez apprendre certains termes qui ne valent rien, comme celui de *recruter*, dont vous vous servez, au lieu de quoi il faut dire *faire des recrues* ». Il était de bon ton à Paris de trouver mauvais ce qui venait de la Hollande ; mais Bayle, qui préférait Rotterdam à Paris, et pour cause, ne partage pas la répugnance de Racine et de Callières. « Vous me permettrez de vous dire » écrit-il à l'abbé Dubos, le 3 janvier 1697, que le mot de *recruter* est depuis longtemps fort en usage dans les pays étrangers quand on y écrit ou que l'on y parle français : Lafont, qui a mis les gazettes de Hollande françaises dans la plus haute réputation où elles aient été et qui vivait quelques années avant la guerre de 1672, se servait souvent de ce mot. » Au dix-huitième siècle, *recruter* a pris pied dans notre langue : Voltaire l'emploie dans son *Charles XII* (1731) et l'Académie l'admet dans son dictionnaire en 1762.

Quelle est l'étymologie de *recruter* ? Dès le seizième siècle, on donne le nom de *recrue* à tout groupe de soldats enrôlés pour combler les vides d'un régiment. *Recrue* est manifestement un substantif participial tiré du verbe *recroître* : le régiment croît,

s'augmente de nouveau grâce aux *recrues*. Nos premiers étymologistes pensaient que le verbe *recruter* avait été fait de *recrue* avec addition d'un *t* euphonique analogue à celui qui s'est inséré dans *bijoutier* (de *bijou*), *biseauter* (de *biseau*), *tuyauter* (de *tuyau*), etc. Gaston Paris a combattu cette manière de voir. Ayant exhumé de l'ancien français un verbe *recluter* « rapiécer », il croit que *recruter* n'a eu d'autre action que de modifier *recluter* en *recruter*, à une date relativement récente. Voici ses propres paroles ! « *Recluter* ou *recruter* un régiment, c'est le rapiécer, lui » remettre les morceaux qui manquent ; c'est une métaphore » populaire : aussi les dictionnaires du dix-septième siècle avertissent-ils que ce mot n'est pas de bel usage. De *recruter un régiment*, on en est venu, mais tard, à dire *recruter des hommes pour un régiment* ; on avait alors perdu tout à fait le sentiment » de la signification primitive. »

L'opinion de Gaston Paris paraît très solidement appuyée par le fait que l'italien dit *reclutare* et l'espagnol *reclutar* dans le sens de « recruter », et que ces mots correspondent exactement au point de vue de la forme, à l'ancien français *recluter*. Sous l'influence de Gaston Paris, Littré et Scheler ont abjuré *recrue* et le latin *crescere* pour se convertir à *recluter* et au mot germanique *clut* (pièce, morceau). Brachet et Hatzfeld l-Darmesteter tiennent cependant pour l'ancienne étymologie, et je crois qu'ils ont raison, malgré les apparences. Quand *recruter* est né, le vieux verbe *recluter* avait depuis longtemps disparu de l'usage. En revanche, le participe *recru*, originellement *recreü* (en trois syllabes), avait un concurrent dans la forme *recrut*, au féminin *recrute*, qu'on trouve déjà en usage, pour le simple *crut*, *crute* (au lieu *creü*, *creüe*) au douzième siècle. Aussi le terme militaire *recrue* se présente-t-il au seizième siècle sous la forme *recrute*, spécialement dans les Pays-Bas. Voici, par exemple, ce qu'on lit, à la date de 1592, dans un acte des États de Hainant : « Puis est survenu le régiment du comte de Boussu avec ses *recrutes*. » Ce que nous savons des débuts de *recruter* dans la langue française nous amène à penser que ce verbe a dû naître dans la région même où l'on disait *recrute* au lieu de *recrue* : le *t* n'est pas euphonique

dans le verbe, il vient du substantif *recrute*, tiré du participe *recrut*, où il s'explique par le jeu de la morphologie. Les formes italienne et espagnole, où *l* remplace *r*, ne remontent pas à l'ancien français *recluter*, mais elles sont dues à un phénomène de dissimilation spontanée : l'*r* initial a amené le changement en *l* de l'*r* intérieure de *recrute*, *recruter*. Il est remarquable, en effet, que le dictionnaire italien-français d'Antoine Oudin, paru en 1640, ne donne que le substantif, sous la forme plurielle *reclute*, qu'il traduit en français par *recrûes* et ne connaît pas le verbe italien *reclutare*. Cette constatation déboute définitivement l'ancien français *recluter* de toute prétention sur notre verbe *recruter* et ses dérivés.

(*Le Temps*, août 1913.)

ANTOINE THOMAS,
membre de l'Institut.

CORRIGENDA

Mon article sur la *Sorcellerie dans le Labourd* a été assez mal corrigé ; j'indique ici quelques erreurs importantes : p. 153, l. 4, coûte *peu* ; l. 8, les faits *évidents* ; l. 14, *barraganac* ; — p. 154, l. 22 péchés contre ; l. 27, A quoi ; — p. 155. l. 7, au besoin ; l. 14, par la Catalogne ; l. 20-21, pour moins ; l. 24, le soir ; l. 25, écarté ; p. 156, l. 1, *aqueclarre* « bande de boucs » ; l. 9, en cuir ; l. 16-17, livre du sévère enquêteur ; l. 24, les registres paroissiaux de baptême, etc.

Je ne relève pas les erreurs de l'orthographe des noms propres.

J. V.

TABLE DU TOME QUARANTE-SIXIÈME

I. — SUJETS

La Linguistique (Observations sur un discours récent), par Julien VINSON.....	1
Petite grammaire de la langue judéo-allemande, par H. BOURGEOIS.....	12, 99, 177
Die indo-germanischen Lehnwörter im Georgischen, par le Dr KLUGE.....	23, 113, 211, 244
Additions to Father Beschi's Bibliography, par H. HOSTEN	36
<i>Kadāmañjari</i> . Contes traduits du tamoul, par G. DEVÈZE	57, 127
Les mots arabes et hispano-morisques du « Don Quichotte », par P. RAVASSE.....	65, 140, 199
Bibliographie du Père Beschi, par Julien VINSON.....	81
Anciens documents sur le Pays Basque, par J.-B. DARA- NATZ.....	95
Pigeon English ou Bichelamar, par le P. COLOMB....	109, 184
La sorcellerie dans le Labourd au seizième siècle, par Julien VINSON.....	153
Noms de nombre en Turc et en Samoyède, par J. DECOUR- DEMANCHE.....	161
Les noms de nombre en basque, par J. DECOURDEMANCHE..	225
Note à propos de l'article précédent, par Julien VINSON...	242
Sur les provenances de quelques mots géorgiens, par Roland G. KENT.....	267
Les quatre espèces de femmes suivant les Indiens.....	271

Corrigenda.....	284
Varia. La lecture à haute voix.....	77
— -logue, -logien, -logiste.....	78
— Nourriture des baleines.....	79
— Le langage des avocats.....	79
— Langage d'Universitaire.....	80
— Eloquence révolutionnaire.....	151
— Poésie et Judicature.....	151
— Néologisme.....	223
— Poésie et enseignement.....	223
— La linguistique des romans.....	281
— D'où vient le mot recrutement (Antoine THOMAS)	281

II.— BIBLIOGRAPHIE

D.-S. DODGSON. <i>Verbi, vasconict...formulas, etc.</i> (S ^t Luc, de Liçarrague).....	73
Irène RYE. Sentence connection.....	74
Ed. HERMANN. Ueber die Entwicklung des litauischen conjugational Sactze.....	75
M. COURANT. Catalogue des livres chinois de la Bibliothèque nationale (8 ^e fascicule).....	75
A. CABATON. Catalogue des manuscrits indiens, indo-chinois, malayo-polynésiens.....	75
<i>British and foreign Bible Society.</i> 108 th. report.....	76
Mathilde DEROMPS. Les vingt-cinq récits du mauvais génie, traduits de l'hindi.....	147
J. BOY et S. SWAMINÂTHADIKCHITAR. Vocabulaire français-anglais-tamoul.....	148
<i>Smithsonian Institution.</i> Bureau of Ethnology. Bulletin n° 92.....	148
H. de CHARENCEY. Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne.....	148
<i>Société de S^t-Jérôme.</i> L'année linguistique. Tome IV.....	149
<i>Union des Sociétés</i> historiques et archéologiques du Sud-Ouest. Compte rendu du Congrès de 1912.....	149

Jacques ROUGÉ. Le parler tourangeau.....	220
<i>Gouvernement of Madras</i> . Epigraphy for the year 1911-1912	220
Thomas FITZBRUGH. Indo-syrischen rhythmes.....	221
Law de LAURISTON. Etat politique de l'Inde en 1777 (publié par M. Martineau).....	221
P. SUAU S. J. L'Inde tamoule.....	222
Luis de ELEIZALDE. Morfologia de la conjugation vasca sin- tética.....	275

III.— LANGUES ÉTUDIÉES

Linguistique générale.....	1, 74, 76, 77, 148, 221
Chinois.....	75
Samoyède.....	161
Tamoul.....	36, 57, 81, 127, 148, 220, 222, 271
Georgien.....	24, 113, 211, 244, 267
Basque.....	73, 79, 144, 153, 226, 242, 275, 284
Bantou.....	226
(Langues) Américaines.....	148
Malais.....	75
Pigeon English (Océanie).....	100, 184
Arabe.....	65, 140, 199
Judéo-Allemand.....	12, 99, 177
Indiennes (langues).....	75
Hindi.....	149
Lituanien.....	75
Français.....	78, 79, 80, 151, 220, 221, 223, 281
Gascon.....	149
Espagnol.....	65, 140, 199

IV.— AUTEURS

H. Bourgeois.....	12, 99, 177
Le P. Colomb.....	100, 174
J.-B. Daranatz.....	95

J. Decourdemanche.....	161, 225
G. Devèze.....	58, 127
H. Hosten.....	36
R.-G. Kent.....	267
Dr Kluge.....	24, 113, 211, 244
P. Ravaisse.....	65, 140, 199
J. Vinson..	1, 73-76, 77-80, 81, 147, 140, 151, 153, 221-222, 224, 242, 275, 281, 284.

L'Imprimeur-Gérant :

E. BERTRAND.

Author *Winson* 46
Title *Revue de Linguistique*

NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

